

Le dépositaire de Thana

Randa, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION



PETER RANDA

LE DEPOSITAIRE DE THANA



F L E U V E N O I R

PETER RANDA

**LE DÉPOSITAIRE
DE THANA**

COLLECTION

« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint-Marcel PARIS-XIII

© 1971 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

PROLOGUE

Le haut-parleur qui me relie au poste de pilotage se met à vibrer et Felton m'annonce :

— Nous sommes exactement dans la zone d'où le *Tucson* a lancé son dernier appel. Enfin, aussi près que les récepteurs ont pu le préciser.

— Ralentis, branche les détecteurs et tourne en rond. En allongeant un peu plus le cercle à chaque tour.

— Ça peut prendre des semaines.

— Peut-être des années, mais as-tu autre chose à proposer ?

— Non.

— Alors, au boulot, j'arrive. Je viens de quitter le bloc de régénérescence.

J'enfile ma combinaison. En mettant les choses au mieux, nous avons une chance sur deux cents d'obtenir un résultat, mais j'estime que, dans l'espace, c'est déjà une bonne moyenne.

Et, en un sens, il fallait bien que Felton et moi tentions quelque chose. Même quelque chose de désespéré, pour éviter que la police de l'espace ne se montre trop curieuse au sujet de certaines de nos activités passées.

Si jamais nous réussissons, il ne sera plus question de rien, et si nous échouons, il faudra nous résigner à regagner la Terre O. (*O : pour originelle*).

Je passe dans la coursive, puis j'escalade l'échelle et j'émerge dans le poste de pilotage. Felton a branché les détecteurs qui

ronnonnent.

Un peu par acquit de conscience, je demande :

— Rien ?

— Rien !

— Dans toutes les directions ?

— Oui.

Cette fois, ce n'est pas au *Tucson* que j'ai fait allusion, et, soulagé, je murmure :

— Nous sommes les premiers. Personne ne nous a devancés.

Sans se retourner, Felton grogne :

— Tu pourrais dire que personne n'a été aussi fou.

En même temps, il jure, car le voyant d'un de ses détecteurs vient de s'allumer.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le cœur battant, je me précipite vers le tableau de bord pendant que Felton place notre petit vaisseau dans l'axe du détecteur.

Immédiatement, les autres s'allument et je prends la bande de l'analyseur qui commence à se dérouler.

A mi-voix, je traduis les signes :

— Vaisseau spatial. Il dérive, moteur stoppé. Forme ogivale. Trois cent dix mètres de long ; cent soixante de haut et quatre-vingt-dix de large...

— C'est le *Tucson*.

Felton a littéralement hurlé, et il ajoute d'une voix sourde que l'émotion fait vibrer :

— Au premier coup... Tout de suite. Nous aurions pu tourner durant une éternité, et ça y est, sans même que nous ayons dû chercher. C'est trop beau.

— Prends contact avec Soldivan. Annonce que nous venons de détecter une épave qui est vraisemblablement celle du *Tucson* et que nous en réclamons la propriété.

Même si nous ne récupérons qu'une carcasse vide, son métal représenterait une fortune pour nous, mais il y en a une autre à gagner si nous pouvons, par-dessus le marché, retrouver Elsa Van Rolsen.

Felton a relancé nos moteurs et nous fonçons vers l'épave pendant qu'il se met en rapport avec Soldivan pour faire reconnaître nos droits. On avertira immédiatement Van Rolsen et je me demande comment il réagira.

En espérant, sans doute. Je pousse un soupir...

Je l'ai vue une fois, Elsa Van Rolsen. De loin, au cours d'une cérémonie.

Une magnifique fille blonde. Grande, mince, élancée. Un visage de madone comme on dit communément dans la presse en parlant d'elle.

C'est effrayant de penser que, à l'heure actuelle, il ne reste peut-être plus de son corps qu'une masse glacée et informe en train de dériver dans la carcasse du *Tucson*.

On se demande, à Soldivan, ce qui a bien pu arriver au vaisseau. Les drames de l'espace sont devenus extrêmement rares et constituent des exceptions, car tous les astronefs ont été conçus de façon à ne pas se trouver en détresse, quoi qu'il puisse leur arriver.

Les lampes des détecteurs ont cessé de clignoter, car nous avons déjà l'épave en point de mire sur notre écran de visibilité à longue portée. Elle grandit rapidement.

Dès qu'elle a pris forme, Felton remarque :

— On dirait que c'est à l'arrière que le *Tucson* a été touché.

— Impossible. Ça n'arrive jamais.

— Le relais P.A. a peut-être été saboté ?

— Par qui ?

Un membre de l'équipage qui s'est enfui dans une capsule de survie.

— Aucun astronaute digne de ce nom...

— Val Rolsen a énormément d'ennemis.

— Ouais !

Nous sommes tout près, maintenant, et, à côté du mastodonte, notre petit *Lata III* fait figure de moucheron. C'est bien le relais d'énergie qui a sauté, Felton a raison. Un relais d'énergie, à l'arrière du *Tucson*, et à la hauteur du troisième niveau.

Cela renforce singulièrement la thèse d'un sabotage éventuel, car c'est le plus mauvais endroit, une sorte de carrefour qui commande aux œuvres vives du vaisseau.

Felton émet un sifflement dubitatif.

— Avec sa coque déchirée à cet endroit, les cloisons étanches n'ont probablement pas pu se mettre en place. Sauf, peut-être, au dernier niveau et seulement à l'avant.

— Normalement, la cabine d'Elsa Van Rolsen trouvait à l'avant et au dernier niveau. Ça voudrait dire qu'elle a peut-être pu fuir dans sa capsule de survie.

— A condition qu'elle se soit trouvée dans sa cabine au moment de l'explosion.

— Nous le verrons bien. Avertis Soldivan. Je vais sortir. Tu peux le leur annoncer.

Une fois dans le sas de sortie, j'endosse mon lourd scaphandre de l'espace. Au fond, je ne sais pas pourquoi on continue à nommer cela un scaphandre. Ça n'en a même plus la forme. C'est, plus exactement, un canot spatial à forme humaine dans lequel on se tient assis devant un tableau permettant d'actionner toute une série de bras articulés, prévus pour des usages divers, disons même : illimités.

Je m'installe. Le scaphandre se referme automatiquement pendant que l'alimentation en oxygène se met en marche. Je branche mon émetteur-récepteur.

— Tu peux y aller, Felton.

Le sas s'ouvre devant moi et j'actionne un levier qui me place en état d'apesanteur. Puis, une fusée me propulse en avant en direction de l'énorme brèche ouverte dans la coque du *Tucson*.

Il est éventré sur la hauteur de trois niveaux, et tout de suite, le spectacle est hallucinant. Des corps que le froid a fait éclater ou que l'explosion a disloqués flottent un peu partout, et font penser à de monstrueux poissons qui nagent dans les épaves au fond des océans.

J'appelle Felton.

— C'est tout un réservoir d'énergie qui a explosé. Et il n'était même pas branché lorsque ça s'est produit. Le sabotage est évident. Il n'y a plus de doute à avoir. La décompression a dû être à peu près instantanée. Les parois étanches que je peux voir n'ont même pas bougé de leurs alvéoles... Tu enregistres ?

— Et je transmets immédiatement à Soldivan. En fait, tu es en direct avec eux.

— Parfait. Je poursuis. Je vais essayer de gagner les niveaux supérieurs par l'intérieur.

Je longe une coursive dont les parois sont arrachées presque sur toute la longueur.

— A trente mètres à l'intérieur, les cloisons étanches sont à demi sorties de leurs alvéoles, et quelques cabines se sont même refermées... Trois, ici. Je me trouve au quatrième niveau. J'appuie sur les vibrateurs.

S'ils s'allumaient, cela signifierait qu'il reste quelqu'un de vivant à l'intérieur, mais ce serait vraiment miraculeux, compte tenu du fait que le *Tucson* a cessé d'émettre depuis plus de trois semaines.

— Rien, bien sûr. Je vais enfoncer les portes pour voir si les capsules de survie ont été utilisées.

Pas dans la première cabine, où je vois une femme accrochée à sa couchette, le visage soufflé et noirci. Pas dans la seconde non plus, bien que je n'y trouve personne.

— Dans la troisième cabine, la capsule de survie est occupée..., par un jeune officier qui n'a pas eu le temps de la refermer complètement. Je passe au niveau supérieur.

Partout la même désolation et je ne prends même plus la peine de signaler ce que je vois. J'ai l'impression de visiter une nécropole.

Soudain, je pousse une exclamation de surprise, et, avec un tremblement dans la voix, j'annonce presque triomphalement :

— Les cloisons étanches du dernier niveau se sont complètement refermées.

Ça prouve que l'air ne s'était pas complètement échappé de ce niveau. Bon signe, en tout cas. Ça nous donne une chance, sinon de retrouver des survivants, du moins, d'obtenir la certitude qu'il y en a.

J'actionne un vibreur. Il s'allumera s'il détecte des ondes biologiques... Mais il n'y en a pas. Je l'annonce.

— Plus de présence humaine à bord. De toute façon, c'est normal. J'enfonce la cloison.

En fait, je la découpe à l'aide d'un minuscule laser fixé au bout d'un des bras articulés de mon scaphandre. Ça me prend à peine quelques secondes.

Ici, il n'y a strictement aucun désordre, et les trois cabines de luxe qui s'y trouvent sont ouvertes toutes les trois. Première cabine, la cabine de survie a été expulsée. Celles de la seconde et de la troisième aussi.

— Je me trouve actuellement dans la cabine qu'occupait à bord Elsa Van Rolsen. Et elle a laissé un message.

Sur un parchemin fixé à la glace de la cabine. Je le lis à haute voix :

« Nous avons échappé par miracle à l'explosion qui vient de ravager le vaisseau. Nous ne sommes que trois survivantes : Marfa Trant, Lydia Ray et moi-même. Nous allons quitter le Tucson dans nos capsules de survie pour essayer de gagner une planète de type terre que le capitaine Gordon a repérée il y a seulement quelques heures et dont il m'avait donné les coordonnées : 700, 84, 17, 1314. Nous sommes le 7 janvier 2624. Si c'est encore dans les délais normaux, je supplie quiconque découvrira cet écrit d'avertir immédiatement mon père, réarque de Soldivan.

Elsa Van Rolsen. »

Dès que j'ai fini de lire, je demande à Felton :

— J'étais toujours en direct avec Soldivan ?

— Oui.

— Bon... Je descends dans les soutes. Notre prise a-t-elle été enregistrée ?

— Immédiatement, sous le numéro 24 647.

— Parfait ! Je vais laisser à bord du *Tucson* un émetteur branché. Un émetteur de repérage, de façon qu'une équipe de récupération puisse venir chercher l'épave.

— Nous ne l'attendons pas ?

— Avec *Lata III*, nous allons gagner la planète dont parle Elsa Van Rolsen et essayer de la ramener.

— Tu sais aussi bien que moi qu'il n'y a aucune planète dans ce secteur de la Galaxie.

— Les cartes célestes n'en signalent pas, mais on n'a jamais exploré sérieusement cette zone-ci.

Un temps, puis Felton déclare :

— Nous ne sommes plus en direct avec Soldivan. Tu ne crois pas que nous devrions laisser à une escadre officielle le soin d'effectuer ce genre de recherches ?

— Dans un secteur inconnu, on ne peut pas utiliser la vitesse A.C. (*Accélération constante*), surtout avec de gros vaisseaux. Le *Lata* le peut, lui, et la différence peut représenter des mois pour les trois rescapées. N'oublie pas que ce sont trois femmes qui n'ont pas été soumises à un entraînement spécial.

Felton ne me répond pas tout de suite. Je sens qu'il hésite, mais ça n'a aucune importance. Je sais qu'il se rangera finalement à mon avis.

— Qu'en pensent les autorités de Soldivan ?

— Naturellement, elles nous poussent à partir immédiatement vers cette hypothétique planète.

— Tu vois...

Sans plus attendre, j'entreprends de descendre dans les soutes pour vérifier ce qui reste de la cargaison. Pour des gens comme nous, elle devrait être intéressante, car elle était composée d'équipements spéciaux destinés à une colonie installée sur Sureba. Des robots techniciens, des machines-outils, des matières premières.

Même si nous n'en récupérons que la dixième partie, cela vaudra une fortune. Sans parler des capsules de survie que j'ai trouvées intactes dans la plupart des cabines.

Passant par une déchirure de la coque, je gagne l'extérieur du vaisseau et je me laisse glisser jusqu'aux niveaux inférieurs. Pas besoin de « voir » réellement. Je me sers d'une sonde et, presque tout de suite, je jubile en avertissant Felton :

— Les deux niveaux inférieurs n'ont pas été touchés. L'explosion n'y a ouvert aucune brèche. Normalement, toute la cargaison est intacte, ce qui doit représenter des milliards de doras.

— Et tu veux toujours que nous allions exposer notre vie sur une planète non répertoriée ?

— Ça n'a aucun rapport.

— Les planètes non répertoriées peuvent receler des dangers dont nous ne soupçonnons même pas la nature. Si bien que nous pourrions y mourir sans même pouvoir nous défendre.

— Raison de plus pour ne pas perdre une minute, à cause des trois femmes.

— Tarquin!... Tu ne voudrais tout de même pas...

— Je pose l'émetteur à émissions constantes et j'appose le sceau du *Lata III* sur la coque.

— Tu es fou.

— Tant pis... Annonce la nouvelle à Soldivan où le réarque nous bénira.

De mauvaise grâce, Felton me jette :

— C'est déjà fait. J'ai protesté pour le principe, mais je connais ta tête de mule.

Le pilote automatique du *Lata III* a enregistré les coordonnées laissées par Elsa Van Rolsen : 700, 84, 17, 1314 ; et je suis parti m'allonger sur ma couchette.

Dès que nous aurons repéré la planète et que nous nous serons posés, les difficultés ne feront que commencer. En un sens, ce sera le fameux problème de l'aiguille dans une botte de foin.

Un problème vieux comme le monde... Je pousse un soupir et j'allume un cigare de partara.

Nous voilà riches, Felton et moi. Immensément riches, et ça me déçoit un peu.

Ce n'est pas l'argent que je méprise, mais j'ai atteint le but de ma vie et c'est toujours un peu décevant de toucher au but. On se sent comme démobilisé.

Oh ! je me retrouverai vite de nouvelles ambitions, mais, pour le moment, je me sens un peu comme au point mort. Comme c'est bizarre ! Depuis ma plus lointaine enfance, j'ai rêvé d'être riche, et, pour le devenir, j'ai pris des risques terribles.

Par exemple, de partir en exploration sur des planètes inconnues, ce que nous allons faire de nouveau, mais jadis, je l'ai fait sans l'équipement indispensable.

Je sais ce qu'on dit de moi dans tous les bouges de la Galaxie où se retrouvent les aventuriers : « Tarquin est un fou victorieux. »

Tarquin... Je crois qu'il y a plus de vingt ans que personne n'a prononcé mon prénom. J'avoue qu'il est terriblement démodé, même sur Terre O., où on est de plus en plus attaché aux traditions. Cyrille... Cyrille Tarquin... Tout à coup, ça m'amuse de revivre ma vie.

Non, pas de la revivre... Tout au plus, de me rappeler certaines étapes.

Mon père travaillait au Centre d'Education ; ma mère aussi. Et, en bonne logique, ils me destinaient à l'enseignement. Seulement, il y avait en moi un goût immodéré de l'aventure auquel je n'ai pas pu résister.

L'espace m'attirait comme une hantise. Quant à entrer dans une école, j'ai voulu que ce soit celle des Cadets de la Garde Spatiale.

Je me revois soudain le jour où j'ai reçu mon brevet. C'était par une chaude et belle journée d'été, au milieu d'un enthousiasme délirant. Dans le feu de cet enthousiasme, tous mes camarades de promotion ont signé un nouvel engagement de sept ans dans la Garde.

Tous, sauf moi. Moi, je voulais bourlinguer... A ma fantaisie. Sur le marché des pilotes, il y a très peu qui possèdent un brevet de l'Ecole des Cadets sans avoir été chassés de la Garde pour indécatesse

ou délit grave.

Après la cérémonie, ma mère pleurait et mon père était horrifié. Surtout quand je leur ai dit que je travaillerais pour le réarque de Posakar qu'on accusait d'être un peu pirate.

C'était vrai, et j'en ai plus appris en un an de campagne avec lui qu'en dix à l'Ecole des Cadets. A ceci près, que lui ne savait pas utiliser la moitié des instruments de précision dont ses vaisseaux étaient dotés.

Je l'ai quitté au bout de dix-huit mois. La « course » dans l'espace ne m'intéressait pas. Elle conduit trop souvent sur le gibet d'une planète lointaine.

Chez le réarque, j'avais fait la connaissance de Felton et dès que, ensemble, nous avons pu amasser de quoi acheter notre premier *Lata*, nous nous sommes mis à notre compte...

A l'époque, personne ne pensait que les *Lata* étaient susceptibles d'effectuer de longues croisières en vitesse A.C. Personne, sauf Felton, qui est parvenu à me convaincre.

Dans notre association, il y a eu des hauts et des bas. Des coups de veine fabuleux et des désastres à vous désespérer.

Nous avons visité des planètes réputées inaccessibles et nous nous sommes perdus deux fois avec tous nos instruments de bord déréglés.

Des souvenirs... Un entassement de souvenirs. Des hauts, mais jamais des hauts définitifs. Des demi-succès dont nous pouvions liquider tout le bénéfice en une semaine d'orgies.

Après le *Tucson*, nous nous offrirons un mois d'orgies, ce qui nous en dégoûtera pour longtemps, et nous resterons toujours aussi riches que des réarques.

La voix de Felton dans le haut-parleur :

— Ce n'est peut-être pas tout à fait une vue de l'esprit, ta planète à la manque.

Je saute immédiatement en bas de ma couchette.

— Tu l'as repérée ?

— N'exagérons rien. Les détecteurs réagissent, c'est tout.

— Ils réagissent dans la bonne direction ?

— Oui.

Les *Lata* ont à peu près la forme d'un œuf qui serait exagérément évasé dans le bas où se trouve la soute, dans la partie supérieure, nous disposons de deux toutes petites cabines et d'un minuscule poste de pilotage.

Ce poste de pilotage, je l'atteins en gravissant une fois de plus l'échelle de fer qui la relie aux cabines. Au moment où j'émerge, Felton ricane :

— Tu avais encore tout ton temps. S'il s'agit vraiment de ta

planète, nous en sommes encore à au moins une année de lumière.

Felton est grand, large d'épaules, et il a le crâne rasé. Le visage rude, buriné pour avoir trop bourlingué et pour avoir été recuit par trop de soleils différents.

Il a quarante-cinq ans... Dix de plus que moi, mais dans notre équipe, je fais figure de chef. Sans doute parce que je sors de l'Ecole des Cadets et que ça impressionne.

Je n'ai pourtant aucune autorité reconnue, mais, en général, Felton ne discute jamais mes décisions. Aujourd'hui, il a fait une exception à ses habitudes et ça n'a vraiment pas été méchant.

— Je sais ce qui te pousse à retrouver Elsa Van Rolsen, dit-il tout à coup.

— Mon sens inné de l'humanité.

— Ne me fais pas rigoler. Je me suis tout à coup souvenu que c'était une fille du tonnerre.

— Et alors ?

— Je suis capable de déduire...

— C'est la fille d'un réarque.

— Tu seras probablement plus riche que son père lorsque nous rentrerons.

Evidemment, les vaisseaux de la classe du *Tucson* sont couvés par des escadrilles de protection, et, s'ils sont désemparés, ce ne sont jamais des aventuriers dans notre genre qui les récupèrent, mais des astronefs de la Garde Spatiale.

Il a fallu ce sabotage et l'explosion qui a fait dériver le *Tucson*. Ouais!... C'est ça, la chance. Elle vous accorde les choses que vous ne méritez pas, ou, alors, ce n'est plus de la chance.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier

Planète en vue ! On discerne déjà sur les écrans le contour de ses continents. A première vue, il y en a trois... Deux, reliés ensemble dans l'hémisphère sud. Une planète verte. Ce n'est pas toujours le cas, même quand elles sont entièrement du type terre.

— Gravité égale, constate Felton. Atmosphère identique.

Lorsqu'il parle ainsi, je sais que ses paroles signifient par comparaison avec Terre O.

Ironique, je lui lance :

— En somme, c'est le paradis.

— On en reparlera.

— Faune et flore. Sources d'énergies en activité.

— Ce qui signifie que la planète est habitée.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

— Pourquoi ?

— Energie dit civilisation, surtout l'énergie atomique. Et je me méfie beaucoup plus des civilisés que des sauvages quand je n'ai à ma disposition qu'un *Lata* à l'armement superficiel.

Nous continuons à avancer à une vitesse prodigieuse, et si notre écran de visibilité ne ralentissait pas les images en les décomposant,

nous ne verrions absolument rien.

C'est toujours émouvant de découvrir ainsi une nouvelle planète. Surtout lorsqu'elle est habitée, même par des primitifs, ce qui ne paraît pas être le cas ici s'il faut en croire les instruments de bord.

Je n'ai pas les préventions de Felton contre les civilisés, et, personnellement, je les préfère aux sauvages. Question de goût. De toute façon, sur une planète habitée, nous retrouverons plus facilement Elsa Van Rolsen et ses deux compagnes.

— Faune et flore, grogne Felton. Sources d'énergie importantes en activité, mais aucune présence humaine.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Pas de présence humaine. En revanche, il y a des villes. Aucun engin volant. Et, au sol, pas de voitures.

— Tu essayes de me faire croire qu'il existe sur cette planète une civilisation non humaine ?

— Je te dis tout simplement qu'il y a une civilisation. Du type de la nôtre, si j'en juge par les villes. Mais pas de présence humaine.

— Donc, Elsa Van Rolsen et ses amies seraient mortes ?

— N'exagérons rien. Trois êtres humains sur toute une planète ne feraient pas réagir les détecteurs, même s'ils étaient cent fois plus sensibles que les nôtres. Ils ne décèlent pas les individus, mais les concentrations humaines, ce qui n'a aucun rapport.

Il a raison. Donc, rien n'est perdu. Felton réduit notre vitesse. Durant quelques secondes, l'image se brouille sur notre écran. Très vite, elle redevient nette.

Nous nous plaçons en orbite où nous pénétrons immédiatement en atmosphère.

— Qu'est-ce que nos détecteurs pourront nous apprendre de plus si nous nous plaçons en orbite ?

— Rien.

— Alors, pique droit dans l'atmosphère. Il faut que nous nous rapprochions du sol pour pouvoir faire des observations directes. Le récepteur ?

— Il est muet, et je l'ai réglé pour qu'il passe successivement sur toutes les longueurs d'ondes connues jusqu'à ce qu'il en accroche une.

— Ceux d'en bas possèdent peut-être un autre moyen de communiquer ?

L'attraction de la planète nous entraîne de plus en plus vite, et Felton met en place le dispositif de freinage du *Lata III* pendant que je redescends dans ma cabine.

Comme je ne sais pas ce qui nous attend lorsque nous aurons débarqué, je préfère me munir d'armes, et je boucle un ceinturon autour de ma taille. Dans l'étui de droite, j'ai un fulgurant qui paralyse

sans tuer et, dans celui de gauche, un pistolet à balles au tir automatique.

Je vérifie le chargeur de la crosse. Il contient une centaine de balles de la grosseur d'une pointe d'aiguille, mais, en touchant au but, elles ont la propriété d'exploser, ce qui cause des blessures dangereuses.

Comme tenue, je garde ma combinaison en tissu métallisé, mes courtes bottes, et je me coiffe d'un casque.

Le *Lata* vole à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Et, tout de suite, une contradiction nous apparaît. Malgré la présence de villes et de villages, la plaine que nous survolons est redevenue une véritable jungle. Le contraste est frappant.

Partout, la nature a repris ses droits, jusqu'aux premières maisons des villages ou des villes qui, elles, paraissent merveilleusement entretenues.

Entretenues, oui. Mais personne n'y circule. Absolument personne.

— Qu'en penses-tu ? me demande Felton.

— J'imagine que les villes et les villages sont entretenus automatiquement et que cela continue depuis la disparition de la race dominante.

— Entretenus par qui ?

— Des machines.

— Si on en juge par les édifices que nous apercevons, il s'agit d'une race humaine..., d'origine humaine, en tout cas.

En effet, les maisons et les bâtiments sont assez semblables à ceux de Terre O. Leur style nous paraît un peu baroque, mais on a vu pire chez nous.

Soudain, comme nous survolons un village, nous apercevons une sorte de monstrueux rhinocéros s'engager dans sa rue centrale. Immédiatement, Felton, qui se trouve toujours aux commandes du *Lata*, stoppe et nous observons.

L'énorme animal avance prudemment. Sa corne frontale est beaucoup plus effilée que celles de l'espèce correspondante de Terre O., et ses pattes sont plus longues, ce qui doit lui donner une vitesse bien supérieure.

— Oh ! s'exclame Felton.

Deux étranges machines viennent de sortir d'une des maisons. Des machines carrées, qui paraissent se déplacer sur des coussins d'air. Elles sont pourvues chacune de quatre bras articulés, dont un armé d'une sorte de lance, ou de tuyau d'arrosage.

Le rhinocéros s'arrête et flaire le sol en marquant une certaine inquiétude. Puis, il aperçoit les engins et fonce subitement avec une accélération surprenante pour un monstre de cette taille. Il doit peser

dans les sept à huit cents kilos.

D'un même geste, les deux machines braquent leurs lances et, immédiatement, l'énorme bête est fauchée en plein élan. Elle s'abat sur le sol en poussant un cri terrible. Un long cri qui nous arrache un frisson.

Les deux machines continuent à l'asperger à l'aide de leurs lances. A l'asperger?... De quoi ? Car on ne voit rien. Un fluide ou un rayon quelconque qui commence peu à peu à désintégrer le rhinocéros.

Le spectacle a quelque chose de monstrueux et d'hallucinant. Très vite, l'animal cesse de se débattre.

— Il ne le désintègre pas, murmure Felton d'une voix blanche.

Non. Le jet des lances le rapetisse progressivement. Cela dure environ dix minutes. Puis, il ne reste absolument rien du rhinocéros sur l'asphalte de la chaussée, et les machines se retirent.

Devant ses commandes, Felton est livide, et je vois ses mains trembler légèrement. Moi-même, je n'en mène pas large.

Nous restons assez longtemps silencieux, et c'est finalement Felton qui conclut :

— Voilà sans doute comment ont fini Elsa Van Rolsen et ses amies.

— Ce n'est pas absolument certain. Les machines...

— Tu veux dire les robots ?

— Oui. Ces robots ont été fabriqués par des hommes qui les ont nécessairement conditionnés pour que, en aucun cas, ils ne puissent se retourner contre eux.

— C'est ce qui se passe chez nous.

— Et partout où on a conçu des robots disposant d'une certaine autonomie. L'homme a toujours eu instinctivement la terreur de devenir l'esclave des machines qu'il créait. Il n'y a aucune raison pour que les habitants de cette planète-ci aient raisonné différemment.

— Tu es prêt à prendre le risque ?

— Il faudra bien.

— Ici ?

— Non. Ce n'est certainement pas dans un village qu'Elsa Van Rolsen et ses amies se sont posées. A mon avis, elles ont dû choisir une ville.

— D'accord, mais laquelle ?

— Nous les essaierons toutes. A courte distance, les détecteurs devraient réagir et capter les ondes biologiques, même d'un seul individu.

Felton hoche la tête et soupire :

— Tu as sans doute raison.

Il remet le *Lata* en route. Une ville relativement importante, il y

en a une, à une centaine de kilomètres plus au nord. Le *Lata III* met environ un quart d'heure pour l'atteindre et, dès que nous en survolons les faubourgs, je branche les détecteurs.

En dessous de nous, défile une orgueilleuse cité coupée de larges avenues bordées de bâtiments imposants. Des blocs d'habitations, des palais...

Felton remarque :

— La civilisation de cette planète avait atteint un niveau technique infiniment supérieur au nôtre, mais elle s'est développée sensiblement sur les mêmes bases. Là-bas, ce doit être un spatiodrome.

Une formidable esplanade absolument lisse, faite de ce qui ressemble assez à notre béton et entourée de hangars. Ce qui me frappe le plus, ce sont les magnifiques avenues plantées d'arbres qui y conduisent.

Des marronniers, des tilleuls, un peu différents des nôtres, différents dans leurs feuillages. Oui..., c'est cela. Les feuilles sont à la fois plus larges et plus allongées.

— Arrête là.

Maintenant, c'est moi qui ai pris les commandes du *Lata*, et c'est Felton qui surveille les détecteurs. Je coupe les moteurs et j'immobilise l'engin avant de me retourner.

— Que se passe-t-il ?

— Les détecteurs viennent de réagir.

— Quoi ?

— Oh ! ça a été fugitif et très faible. Un tout petit éclair, l'espace d'une seconde. Et il va falloir le retrouver.

— Ce ne sera pas difficile. En tout cas, cet éclair signifie nécessairement qu'il existe une présence humaine dans cette ville.

— Oui. Seulement, je ne crois pas qu'il s'agisse d'Elsa Van Rolsen.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que ce serait vraiment miraculeux d'être tombé sur elle au premier coup. Nous avons déjà eu un coup de chance pour le *Tucson*, et je ne pense pas que les choses se répètent.

— Ensuite ?

— Les détecteurs ne réagissent pas de la même façon pour les ondes biologiques mâles et femelles. J'ai une grande expérience. Je suis prêt à parier qu'il s'agit d'ondes biologiques mâles.

— Ce serait prodigieux ; ça prouverait que la race qui a bâti cette ville n'a pas totalement disparu.

— Mais presque.

Il a un mouvement d'épaules.

— De toute façon, nous devons d'abord retrouver l'endroit où les détecteurs ont réagi.

— Je vais brancher le pilotage automatique de façon qu'il fasse à rebours et au ralenti exactement le chemin que nous avons parcouru.

— Oui... Ralentis au maximum, car l'éclair a été vraiment très faible.

J'inverse la bande d'enregistrement de direction, puis je remets en marche à allure réduite. Réduite au maximum, comme Felton me l'a demandé, et je garde un doigt posé sur le bouton d'arrêt pour pouvoir immobiliser le *Lata* dès qu'il me le dira.

Qu'allons-nous découvrir ? Evidemment, je préférerais que ce soit Elsa et ses amies, mais ce serait vraiment miraculeux. En cela, je partage l'avis de Felton. Et, en un sens, la possibilité d'être brusquement confronté avec les lointains descendants d'une race en voie de disparition totale me tente terriblement.

— Stop !

J'appuie sur le bouton, puis je me lève pour aller examiner les détecteurs. Evidemment, le clignotement est imperceptible. L'émission d'ondes biologiques, si elle est incontestable, ne doit concerner qu'un, voire deux individus au maximum.

S'il s'agit de nos rescapées du *Tucson*, elles ne sont certainement plus ensemble toutes les trois, j'en jurerais.

— Felton, j'ai bien l'impression que tu as raison. Il s'agit probablement d'un autochtone. Qui que ce soit, il faut que nous le trouvions. Nous sommes ici pour cela.

Sans hésiter, je branche le pilotage automatique sur les détecteurs, puis je remets en marche. Le *Lata* est comme aimanté par l'émission d'ondes biologiques et, peu à peu, il perd de la hauteur en se rapprochant d'un monumental palais.

Felton a mis notre appareil en état de défense, et toutes les armes lourdes du bord sont prêtes à ouvrir le feu si, d'aventure, nous voyons apparaître des robots armés de leurs diaboliques lances.

Nous n'en apercevons aucun, même lorsque le *Lata* se pose sur la terrasse du palais.

— Qui sort ? demande Felton.

Je sens que lui-même préférerait rester à bord. Non par manque de courage, il m'a prouvé mille fois sa bravoure, mais par une sorte de crainte superstitieuse de l'inconnu.

— Moi.

Sans rien changer à mon équipement. Les analyseurs ont confirmé que l'air extérieur est respirable, donc que je n'ai pas besoin de scaphandre. Je me dirige vers le sas...

— Bonne chance, me lance Felton avant de l'ouvrir.

L'échelle de sortie se déroule et je la descends. Mon cœur bat légèrement, et j'ai le ventre étreint par l'angoisse.

Dehors, il fait bon et tiède. Un jour d'été, sur Terre O., dans ses régions tempérées. L'air est très pur, chargé du parfum d'une multitude de fleurs poussant dans des parterres installés un peu partout sur la terrasse.

Je m'oriente. Sur ma droite, j'aperçois une petite construction basse avec une ouverture, de mon côté. Une ouverture donnant sur un escalier.

La main posée sur la crosse de mon pistolet, je m'engage dans cet escalier. Les marches sont de marbre avec des incrustations d'or. Un peu surpris, je me penche... Oui, il s'agit bien d'or, un or très pur.

La rampe est en or également, en or massif, et je ne peux retenir un sifflement admiratif.

Quinze marches allant en s'élargissant me conduisent à un hall circulaire entièrement vide. Les parois sont également en marbre et décorées de vastes fresques. Elles représentent des scènes de bataille et de chasse.

Ces dessins sont dus à des artistes de race humaine et montrent des hommes qui nous ressemblent. Je m'arrête longuement devant une scène de bataille pour examiner les armes utilisées par les combattants. Des fusils à crosses énormes. De longues baguettes au bout desquelles sont accrochés des espèces d'anneaux. Je reconnais également des chars de combat qui pourraient être terriens et,

en l'air, de formidables hélicoptères et des engins en forme de soucoupes.

Des robots, aussi. Les mêmes robots carrés que nous avons vus en action contre le rhinocéros. Entre chaque fresque, une large ouverture carrée donnant sur des pièces relativement petites.

Certaines sont meublées, d'une façon étrange. Etrange pour le Terrien que je suis. Ce qui me frappe le plus, ce sont des fauteuils très bas pourvus chacun d'un immense appui-tête qui ressemble à une véritable niche.

Des lits de repos, assez courts et, eux aussi, pourvus d'une large niche à l'une de leurs extrémités. Aux murs, des rayonnages remplis de cylindres et de boîtes plates semblables à celles qui contiennent nos films quand nous les mettons en réserve.

Des visiophones. Du moins, des appareils correspondant à ce que nous appelons des visiophones. Ils ont de larges écrans bombés et des ouvertures dans lesquelles on doit introduire les films ou les cylindres.

Le silence qui m'entoure a quelque chose

d'oppressant. Je retourne dans le hall à la recherche d'un nouvel escalier. Il doit certainement exister des ascenseurs, mais, comme je ne saurais pas comment m'en servir, je préfère descendre à pied.

Voilà un escalier. Moins large que celui qui m'a amené de la terrasse. Au bout de vingt-deux marches, je me retrouve sur un palier au bout duquel s'amorce une nouvelle descente.

Soudain, le silence est rompu par une voix qui me fait sursauter. L'effet de surprise est tel qu'il m'arrache un tremblement.

Une voix qui parle assez brusquement, mais bien entendu, je ne comprends pas un mot de ce qu'elle dit. A tout hasard, je réponds en galactique :

— Ici, Tarquin. J'arrive de Terre O.

Lorsque je me tais, la voix reprend, toujours aussi incompréhensible. Il s'agit d'une voix humaine s'exprimant à travers un haut-parleur.

Comme je continue à ne rien comprendre, je m'engage dans une nouvelle cage d'escalier.

Encore vingt-deux marches, qui aboutissent à un couloir. La voix s'est tue. J'examine le couloir sur la gauche, puis sur la droite. De quel côté faut-il me diriger ? Je suis sur le point de prendre ma décision à pile ou face lorsque, soudain, sur ma gauche, apparaissent deux robots.

Immédiatement, je dégainé mon pistolet, sans que les robots réagissent pour autant. Ils ne paraissent d'ailleurs pas menaçants et se contentent de me boucher le couloir du côté gauche.

Sans doute pour m'inciter à poursuivre ma route du côté droit... Bon ! De toute façon, il n'est pas question que j'abandonne et que je retourne en arrière. Je prends à droite.

Le couloir, toujours de marbre blanc, a ses murs couverts de nouvelles fresques qui sont toutes d'une extraordinaire valeur artistique. Je n'ai malheureusement pas le temps de les examiner en détail, mais il me semble que, mises bout à bout, elles racontent une épopée.

Sans doute celle de la race disparue. Entre chacune de ces fresques, une porte en bois massif. J'essaie d'en ouvrir une, mais elle résiste, et je n'ose pas employer les grands moyens pour l'ouvrir de force, à cause des robots qui me suivent...

En flottant silencieusement à environ cinquante centimètres du sol.

Un nouvel escalier. Je vais m'y engager lorsqu'un troisième robot se dresse devant moi. Un robot de métal. Comme il est tout près, je peux mieux le détailler. Toujours carré, avec quatre bras articulés et une sorte d'œil gigantesque au milieu de ce qu'on pourrait appeler sa poitrine.

Un œil de verre ou, plutôt, un hublot au fond duquel luit une lueur verte qui, par moments, lance de brefs éclairs.

Je me demande ce qui se passerait si je logeais une balle dans

cette espèce de hublot de verre. Bien entendu, je ne m'y risque pas et, puisque l'escalier me paraît interdit, je poursuis ma route dans le couloir.

Pas longtemps. Deux nouvelles machines me le bouchent assez rapidement. Puis une porte s'ouvre entre deux fresques et je me vois en quelque sorte obligé de la franchir...

Elle ne donne pas sur une pièce, mais dans la cabine d'un ascenseur qui se met en route dès que j'y suis entré. Une descente vertigineuse, qui me donne la nausée.

Déjà, c'est fini. Arrêt brusque. La porte s'ouvre, et je me trouve en face d'une immense salle au milieu de laquelle se dresse un trône. Non, pas un trône. En regardant mieux, je vois qu'il s'agit d'un gigantesque fauteuil dans lequel est installé un être monstrueux. Bon Dieu ! c'est un homme, un homme au corps de nain et à la tête d'hydrocéphale.

Une tête quatre fois plus grosse que le corps tout entier. Une tête humaine géante avec deux yeux allongés, ombragés de cils épais et de sourcils touffus. Un nez et une bouche. Une bouche qui s'entrouvre pour sourire... Ce qui donne quelque chose de hideux...

Le crâne est rasé. Et, si le sourire est aussi hideux, c'est parce que la bouche ne comporte aucune dent.

Médusé, je regarde ce gnome innommable en écarquillant les yeux pendant que « j'entends » dans ma tête une voix sourde déclarer dans la langue des Terriens :

— Sois le bienvenu sur Thana. Tu es le quatrième primitif à nous avoir rejoints. Les trois autres étaient des femmes, mais tu as un compagnon avec toi. Il y a des milliers d'années que j'attends cette seconde. Enfin, Thana va pouvoir reprendre son essor, et moi-même, dans très peu de temps, j'aurai repris ma forme normale.

Chapitre II

Abasourdi, je dévisage l'affreux gnome qui a soudain un sourire douloureux.

— Je lis dans tes pensées. Je sais donc ce que tu penses de moi et de mon apparence. Oh ! je ne t'en veux pas. Nous savons sur Thana que nous avons tous abominablement dégénéré. Tu pourras mesurer la différence, lorsque tu verras des films qui datent maintenant d'un lointain passé. Il fut une époque où mes ancêtres avaient ton apparence.

— Qu'est-ce qui vous a fait dégénérer ?

Son regard se fait rêveur et il fixe un instant

le plafond, au-dessus de ma tête, avant de soupirer finalement :

— C'est une longue histoire, que je t'expliquerai sans doute un jour. Le moment n'est pas encore venu, tu ne comprendrais pas. Pas encore.

— Malheureusement, je compte repartir le plus rapidement possible, lorsque j'aurai retrouvé les trois femmes dont tu m'as parlé. Nous sommes venus sur Thana pour les chercher.

— Tu repartiras avec elles, mais pas tout de suite. J'ai besoin de vous tous. Pas pour très longtemps. Quelques semaines au maximum.

Je secoue la tête.

— C'est impossible.

Un mince sourire joue sur ses lèvres.

— Hélas ! Seulement, je suis obligé de te garder et tu n'es pas en mesure de me résister. Je préférerais d'ailleurs ne pas avoir à te contraindre.

Il pousse un soupir.

— Quelques semaines, cinq au maximum. Qu'est-ce que cinq semaines en regard de l'éternité ? Après, tu seras libre et je mettrai même à ta disposition des moyens techniques grâce auxquels tu pourras, si tu le désires, occuper les plus hauts postes dans la hiérarchie de la société dont tu as l'habitude. Cinq semaines... Il me faudra certainement moins de temps pour procéder au transfert que j'envisage, mais je tiens à compter largement pour ne pas te décevoir.

— De quel transfert s'agit-il ?

— C'est encore une chose que je ne peux pas t'expliquer

maintenant.

Un instant, je reste silencieux. Je réfléchis et, finalement, je lui lance :

— Et si, malgré ta menace, je refusais quand même ?

— Ça ne changerait absolument rien à mes projets.

— Je dois donc me considérer comme prisonnier sur...

—... Thana. Cette planète se nomme Thana. Tu seras prisonnier tout en restant libre de tes mouvements. En aucun cas, je n'exercerai la moindre contrainte sur toi.

— On connaît les coordonnées de cette planète sur Soldivan. Si nous ne rentrons pas dans un délai relativement court, son réarque enverra immédiatement une flotte.

— Je sais. J'ai lu tout cela dans tes pensées. L'ennui, c'est que cette flotte n'arrivera jamais jusqu'ici.

— Tu comptes la détruire ?

— Non. Je vais simplement projeter autour de Thana, à des années de lumière, un écran magnétique qui déréglera toutes les boussoles spatiales de l'escadre qui tournera en rond tout en ayant l'impression d'avancer.

— Et si je te tuais ?

Je pose la main sur la crosse de mon pistolet, mais le gnome ne bronche pas.

— Tu es bien trop curieux pour me tuer tout de suite, dit-il. Et puis, ce n'est pas dans ta nature. Tu feras tout pour t'échapper malgré ma volonté, mais tu n'auras recours à la violence que si tu te sens en danger.

A moi de soupirer, et je lâche la crosse de mon pistolet en demandant :

— Comment se fait-il que tu parles mon langage..., enfin, que tu le connaises ?

— En ce moment, tu es le seul à parler. Moi, je n'ai pas encore prononcé une seule parole. Je me contente de projeter ma pensée dans la tienne et tu as l'impression d'un dialogue parce que c'est ta façon usuelle de converser.

— Et mon ami ? Et les prisonnières ? Que va-t-il leur arriver ?

— Pour ton associé, pas de problème. Vous resterez ensemble avec une des prisonnières. Les deux autres se sont malheureusement posées dans des secteurs que je ne contrôle pas.

— Tu veux dire qu'elles sont prisonnières aussi, mais chez un autre représentant de ta race ?

— Deux autres, Startan et Klinia. Quant à vous réunir immédiatement tous, il ne faut pas trop l'espérer. Startan et Klinia sont mes pires ennemis.

Un sourire monte à ses lèvres pendant que ses gros yeux

globuleux se font graves.

— Sur les trois continents de Thana, nous ne sommes plus que quatre en tout, et nous nous haïssons depuis des siècles.

— Des siècles ? Vous êtes donc immortels ?

— Nos esprits le sont. Quant à nos corps, ils ne comptent plus, tu dois t'en rendre compte. Nos fonctions organiques sont pratiquement réduites à zéro et nous pouvons changer artificiellement toutes leurs composantes. En fait, nous n'utilisons plus guère que nos doigts, pour presser des boutons. Nos jambes ne peuvent plus nous porter, ni nos estomacs digérer véritablement les aliments.

— Comment vous nourrissez-vous, alors ?

— En rechargeant nos cellules nerveuses comme des piles. Nous y accumulons de l'énergie. Nous prenons aussi, à faibles doses, un sirop nutritif.

— Et vous ne vous déplacez jamais ?

— Si, grâce à des corps artificiels entièrement mécanisés. Tu verras tout cela. Mais, avant, il faut que tu te sois habitué à ton nouveau sort. On va te reconduire sur la terrasse du palais où tu retrouveras ton ami. Puis, on vous conduira tous les deux auprès de la femme que j'ai déjà recueillie, et à laquelle je ne me suis pas montré. Justement parce que c'est une femme.

— Tu connais son nom ?

— Elsa Van Rolsen. Toi, tu t'appelles Cyrille Tarquin. Quant à moi...

Il marque une hésitation, puis ajoute :

— Les autres me nomment Harrar.

Encore un silence, qui semble souligner chez lui une préoccupation, et finalement il conclut :

— Toute la ville t'appartient. Vous pourrez vous promener partout, tout voir, tout étudier.

— Et si je reprenais brusquement l'air avec mon *Lata* ?

— Il n'est déjà plus en état de décoller, bien que ton ami Felton ne s'en doute pas encore. Val 3 va te reconduire.

— Val 3 ?

— Un robot. Il t'obéira en tout. Durant notre conversation, il s'est réglé sur tes radiations mentales. Désormais, tu es son maître.

— Son maître ? Dans les limites que tu lui as fixées ?

— Non. Si tu lui ordonnais de se retourner contre moi, il le ferait. Mais pourquoi le ferais-tu ? Tu es intelligent, aventureux et d'une bravoure hors du commun. Je peux donc te faire entièrement confiance. Et j'irai même jusqu'à remettre mon sort entièrement entre tes mains.

Comme il lit dans mes pensées, il doit savoir qu'il me fascine, parce qu'il est l'ultime descendant d'une race qui a porté sa

civilisation à son plus haut niveau, au prix de sa déchéance physique.

Il ajoute :

— Voici Val 3. Bientôt, tu le distingueras des autres, au signe qu'il porte sur la poitrine.

Son regard se fait soudain encore plus incisif et, brusquement, il décide :

— Avant de te reconduire à tes amis, Val 3 te fera passer par la salle d'enseignement. Il faut que tu connaisses notre langage et certains éléments essentiels de notre civilisation.

J'approuve d'un mouvement de tête, mais il n'en a pas encore fini avec moi et dit :

— Compte tenu de ce que j'ai lu dans tes pensées, je puis te faire une très grande confiance.

Sa longue solitude a enlevé presque toute expression à sa physionomie. Tout de même, il sourit et, d'un geste de sa petite main, il fait signe que l'entretien est terminé. Il me semble qu'il est terriblement fatigué.

Chapitre III

Val 3 avance devant moi et je n'ai aucune peine à le suivre. Le métal de son revêtement est luisant et d'un brun vaguement roux. Feuille d'automne. Il est de forme absolument carrée et possède des bras articulés. J'ignore combien, car dès qu'il ne s'en sert pas il les rentre sous sa carapace.

Nous ne suivons pas le chemin que j'ai été contraint de suivre pour arriver jusqu'à Harrar, et j'ai même l'impression que nous nous enfonçons de plus en plus, sans que la chaleur ambiante soit plus forte pour autant.

L'air doit être climatisé partout, à une température favorable au corps humain normal.

Je n'ai pas encore tout à fait réalisé ce qui m'arrive, mais j'ai tout de même compris que, comme Felton et les trois femmes que nous étions venus sauver, nous sommes à la merci d'Harrar et de ses ennemis.

Ce qui me surprend le plus, c'est que je n'ai même pas protesté lorsqu'il me l'a signifié. J'ai juste émis quelques objections, pour la forme, sans leur attacher la moindre importance.

Sans doute parce que le gnome influençait mes pensées.

Fatalement. Harrar n'est plus qu'un cerveau dont la puissance psychique doit être fantastique. Assez fantastique pour que son influence continue à s'exercer hors de sa présence.

Ce qui fait de moi un véritable robot. Pas tout à fait, puisque je m'en rends compte, mais suffisamment pour que je n'éprouve pas l'envie de me révolter.

Pour cela, il a peut-être mis le doigt sur la vérité en parlant de ma curiosité.

Je veux savoir, connaître, découvrir qui sont Startan et Klinia, plus celui dont il ne m'a pas donné le nom puisqu'il m'a affirmé qu'ils étaient quatre en tout.

Le couloir dans lequel nous nous enfonçons s'éclaire devant nous. Une lumière orangée très douce à la vue qui semble être reflétée par les murs eux-mêmes.

Des murs nus cette fois, sans fresque. Sans porte, non plus. Il me semble que nous marchons déjà depuis assez longtemps..., enfin, que *je* marche, car Val 3 se déplace toujours au-dessus du sol un peu comme s'il lévissait.

C'est peut-être ce qu'il fait, après tout.

Soudain, il s'arrête. Nous débouchons dans une immense salle, ou plutôt à l'intérieur d'une prodigieuse machine. Une sorte de cerveau électronique gigantesque.

En tout cas, la salle tout entière dont je n'aperçois pas le plafond a tout à fait l'apparence de nos ordinateurs. J'aperçois des claviers, des écrans, des viseurs, des lampes-témoins qui se mettent à clignoter dès que Val 3 a appuyé sur un bouton.

Je regarde autour de moi avec curiosité et, brusquement, je me sens paralysé, des pieds à la tête.

Ce n'est pas le même genre de paralysie que celle due à un fulgurant. Ce n'est pas douloureux et je garde toute ma conscience. Mon esprit reste lucide, avec tout de même une tendance à s'emballer dans mes pensées. Très vite, c'est un flot vertigineux que je ne suis plus en mesure de contrôler.

Et, en plus de la paralysie, je sens que je m'engourdis... Jusqu'à perdre...

Quelqu'un crie :

— Il vient de bouger.

Une voix de femme que je ne connais pas. Je viens de bouger ? Là, il me semble que cette femme exagère. Je me sens toujours comme enfermé en moi-même, ligoté à l'intérieur. Mais mes pensées ont tout de même cessé de s'emballer.

Elles se sont calmées, mais je rêve. D'étranges appareils volants m'emportent dans des paysages extraordinaires. Des paysages en ombres chinoises qu'aucun soleil n'a jamais éclairés.

C'est prodigieux, et ces paysages engendrent des monstres que je tue avec des armes invraisemblables.

A la main, je tiens une sorte de mince fil terminé par un plomb. Ce fil, je le fais tourner. Cela suffit pour chasser tous les fantômes qui m'entourent.

Maintenant, c'est un nain au crâne énorme que j'ai devant moi, et ce nain ricane. Je le hais, mais ce n'est pas Harrar.

— Oui... Il a bougé.

Cette fois, je reconnais la voix de Felton et je fais un terrible effort pour reprendre pied dans la réalité. J'ouvre les yeux..., et je suis ébloui. Comme si on me braquait une lampe puissante dans la figure.

Je hurle :

— Eteignez, bon sang !

— Il faut vous réhabituer à la lumière.

Ce n'est ni la voix de Felton, ni celle de la femme que j'ai entendue la première fois, mais une voix lente aux sonorités métalliques. Je tente un nouvel essai.

L'éclat aveuglant a disparu, mais il fait tout de même

suffisamment clair encore pour que je reconnaisse Felton penché sur moi.

D'un coup de reins, j'essaye de me redresser, mais on me retient et Felton me dit :

— Ne bouge pas. Tu as été malade, très malade. Et tu es certainement très faible.

— Moi ?

— Oui, toi. Dans l'état où tu te trouvais, nous avons eu beaucoup de peine à t'alimenter. Mais l'espèce de robot qui t'a amené ici nous a dit que, une fois revenu à toi, tu retrouverais très rapidement tes forces.

— L'espèce de robot ?

Je me retourne. Ah ! oui... Val 3. Je lis l'inscription sur sa poitrine, juste au-dessus de la grosse lentille qui lui sert d'œil.

— M'alimenter ? Il y a longtemps que j'étais évanoui ?

— Disons sans conscience... Plus d'un mois, en jours terrestres.

— Quoi ?

— Plus d'un mois. Tu étais vivant, mais amorphe, chaque fois que tu ne te débattais pas dans un cauchemar.

— Car j'ai fait des cauchemars ?

— En tout cas, je l'ai cru. Mais tu prononçais des mots incompréhensibles.

Val 3 s'efface pour céder sa place à un autre robot qui me tend une espèce de bouteille plate munie d'une sorte de biberon.

Felton soupire.

— C'est avec cela qu'on nous nourrit. J'avoue que ce n'est pas mauvais. Seulement, ça me donne un peu l'impression d'être retombé en enfance.

J'ai faim. Une faim dévorante. Je prends la bouteille et j'aspire une longue gorgée de liquide. C'est à la fois onctueux et terriblement sucré.

Tout de suite, j'éprouve dans tout le corps une sensation de bien-être et il me semble que les forces me reviennent immédiatement. Toutes mes forces... C'est un tonique extraordinaire que mon corps assimile à une vitesse surprenante.

La dernière gorgée avalée, je rends le flacon au robot qui me l'a apporté, puis je reste encore un instant immobile et Val 3 revient devant moi.

— Harrar a commis une terrible erreur à ton sujet et, lorsque j'ai pu l'en avertir, il était déjà trop tard. Ton cerveau avait absorbé trop de choses à la fois et la folie te guettait. Pour te sauver, Harrar a dû te rendre inconscient afin que l'assimilation se fasse durant ton sommeil et hors de ton contrôle.

— Que dit-il ? demande Felton. Tu comprends ce qu'il baragouine ?

Je me retourne, ahuri. Val 3 s'est exprimé dans le langage d'Harrar qui m'est tout à coup aussi familier que ma propre langue.

— Il m'explique pourquoi j'ai été aussi longtemps malade.

— Et tu comprends ses paroles ?

— Oui, car on m'a enseigné, entre autres choses, le langage qu'on parle ou qu'on parlait sur cette planète, il y a quelques milliers d'années. C'est un peu à cause de la manière dont on m'a enseigné tout cela que j'ai été malade.

— Tu dis qu'on parle ou qu'on parlait ? Que faut-il comprendre ? Y a-t-il ou n'y a-t-il pas des habitants sur cette planète ?

— Tu n'as pas vu Harrar ?

— Nous n'avons vu personne. Personne en dehors de ces fichues machines. Je dis « nous », car je suis ici en compagnie d'Elsa Van Rolsen. Quant aux machines, elles nous servent, mais elles nous surveillent.

— Où est Elsa ?

— Ici.

Elle s'était tenue un peu à l'écart et s'avance.

Mes souvenirs ne m'avaient pas trahis. Je retrouve la grande et mince jeune fille blonde au visage de madone que j'avais aperçue une fois.

Sans doute est-elle encore plus belle vue de près. Sa combinaison spatiale d'un bleu tendre la moule étroitement, faisant ressortir ses formes.

— Je sais que vous avez tout sacrifié pour venir à mon secours. Votre ami me l'a dit.

— Nous sommes venus tous les deux.

— Mais lui n'était pas d'accord, il voulait rentrer à Soldivan.

— Non. Il a simplement fait semblant de grogner pour rester dans son rôle, mais, si j'avais proposé moi-même de rentrer, il aurait automatiquement exigé que nous venions ici.

A côté de nous, Val 3 demeure silencieux. Quelque chose me déroute. Pourquoi Harrar a-t-il voulu que je connaisse son langage alors qu'il ne l'a pas fait enseigner à Elsa et à Felton ?

Je regarde mon robot et je lui demande :

— Harrar a craint qu'il n'arrive à mes amis le même accident qu'à moi si on les conduisait dans la salle d'enseignement ?

— Non, répond Val 3 dans la langue de Thana. Il préfère que tu prennes cette décision toi-même, plus tard, si tu juges que c'est nécessaire.

— De toute façon, ce n'est pas moi qui commande.

— Tu auras peut-être bientôt la responsabilité de toutes les décisions.

— Comment cela ?

— Le moment n'est pas encore venu pour que je te fasse des révélations. Je peux simplement t'annoncer que tu sais énormément de choses. Des choses d'une portée considérable.

— Je ne sais rien du tout.

— Parce que ton cerveau ne libère pas encore ses connaissances.

De nouveau, Felton intervient.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

Je réalise que pour lui, seul Val 3 parle. Sans m'en rendre compte, c'est mentalement que je l'ai interrogé. Je me retourne vers mon ami :

— Je t'expliquerai. Mais, avant, il faut que je revoie Harrar.

— Harrar, c'est l'homme qui nous retient prisonniers ?

— En un sens.

Tourné vers Val 3, je lui ordonne, de nouveau mentalement :

— Conduis-moi.

Je me sens assez fort pour me lever et pour

marcher. En fait, j'ai retrouvé toutes mes forces. Une fois debout, dans un geste instinctif chez tous les aventuriers, je vérifie mes armes.

Mes deux pistolets sont toujours dans les étuis pendus à ma ceinture.

— Tu as droit à un traitement de faveur sur tous les plans, ricane Felton aigrement. Moi, on m'a pris mes armes, et durant ton sommeil j'ai essayé à plusieurs reprises de prendre tes pistolets. Chaque fois ton cerbère m'en a empêché.

— Il doit y avoir une raison à tout cela.

— Laquelle ? demande Elsa Van Rolsen.

— Je vais aller la demander à Harrar.

Elle prend un air hautain :

— Lui avez-vous dit que j'étais la fille du réarque de Soldivan ?

— Oui, mais je crois que rien de ce qui concerne les Terriens ne l'impressionne.

— C'est pourtant un homme ? insiste Felton.

— Un descendant des hommes en tout cas.

— Que veux-tu dire ?

— Cela aussi, je te l'expliquerai, mais seulement lorsque j'aurai mis un peu d'ordre dans mes pensées. On ne vous a fait aucun mal ?

— Non.

— Et on vous a bien traités ?

— Oui.

— C'est le principal.

Val 3 m'attend. Je pousse un soupir et, après un dernier regard à mon associé et à Elsa, je dis :

— Allons-y, Val. Val 3 avance devant moi. Elsa et Felton ont voulu nous suivre, mais la machine s'est retournée pour leur ordonner en galactique de rester dans la chambre où j'ai repris connaissance.

Harrar ne désire pas encore les voir pour le moment.

La chambre où j'ai repris connaissance — c'est bien le mot — après un mois d'inconscience, et cela ne m'empêche pas d'être aussi frais et aussi dispos que si je n'avais jamais été malade.

Evidemment, Harrar doit disposer de techniques médicales sans rapport avec celles en usage actuellement sur Terre O. et ce qui me paraît miraculeux est tout naturel au degré de civilisation que Thana a vraisemblablement atteint.

Soudain, Val 3 s'arrête et une porte s'escamote dans la paroi devant nous. Il s'agit d'un ascenseur. J'y pénètre le premier, suivi du robot qui enclenche le mécanisme de mise en marche dès que la porte de la cabine s'est refermée.

Tout est relatif. J'ai l'impression que la cabine reste rigoureusement immobile et, pour marquer son mouvement, il n'y a qu'une série de chiffres qui défilent à grande vitesse sur le cadran d'un compteur, trop vite pour que je puisse les suivre à l'œil.

Quelques minutes s'écoulent et, brusquement, ce voyant lumineux s'immobilise sur le chiffre 107 écrit selon la numérotation de Thana, mais que je lis parfaitement.

La porte de la cabine s'ouvre. Il s'agit de 107 quoi ? Pas de niveaux, tout de même, car si nous avons descendu sans discontinuer nous devrions nous trouver au centre de la planète.

Val 3 me précède dans un nouveau couloir, mais, cette fois, c'est un couloir le long duquel s'ouvrent des portes et, presque tout de suite, le robot en pousse une.

Je m'attendais à ce qu'elle donne dans un bureau, une chambre ou un laboratoire, mais pas dans un caveau, un caveau funéraire. Car c'est l'impression qu'il me donne.

Un assez grand caveau au milieu duquel j'aperçois deux sarcophages aux parois transparentes. Dans le premier, je repère Harrar, et dans le second un être informe, une sorte d'enfant, ou, plus exactement, de fœtus.

Je me tourne vers Val 3 et, le traitant comme un humain, je lui demande en désignant le sarcophage dans lequel repose le Thanien :

— Il est mort ?

— Non. Il réalise un transfert.

— En quoi cela consiste-t-il ?

— L'être qui se trouve dans le second sarcophage deviendra

bientôt un homme semblable à toi. A toi, dont, en un sens, il est issu.

— Et alors ?

— Harrar revivra en lui.

— Harrar ?

— Ce qui est important chez l'homme, ce n'est pas son enveloppe charnelle, mais son intelligence, son cerveau. Et l'être que tu vois là, lorsqu'il atteindra l'âge adulte, aura l'intelligence, les facultés et les connaissances d'Harrar. Il sera Harrar.

— Et tu dis que, en un sens, il est issu de moi ?

— Tu lui as donné l'étincelle de vie.

— Pendant que j'étais sous l'influence du cerveau électronique auquel tu m'avais confié ?

— Oui, et en compensation, Harrar t'a donné tout le savoir que ton cerveau est capable d'assimiler.

— Je t'ai déjà dit que je n'avais pas l'impression d'avoir appris quoi que ce soit, en dehors de votre langage.

— Ça te viendra peu à peu. Harrar pense qu'un jour tu seras son égal, ou même son supérieur.

— C'est impossible.

— En tout cas, il a fait de toi son *dépositaire*.

Même un robot avec sa voix artificielle est capable de se montrer emphatique, mais il est difficile de discuter vraiment avec une machine, même quand elle est aussi perfectionnée que Val 3, car elle n'a absolument aucune expression.

Avec un mouvement d'épaules, je m'approche du second sarcophage. L'être qui s'y trouve baigne dans un liquide argenté qui paraît avoir la consistance du mercure.

Je dis « l'être », car il m'est pénible d'envisager que ce sera un jour un homme, « issu de moi..., en un sens », comme dit Val 3.

— Dans combien de temps cet être arrivera-t-il à maturité ?

— Trois semaines de Thana, où elles comptent un jour de plus que sur ta planète originelle.

Trois semaines ! Et j'imagine que, jusque-là, je dois me résigner à attendre. Je regarde Val 3.

— Quelles instructions Harrar t'a-t-il données à mon sujet ?

— Il ne m'a donné aucune instruction.

— Je suis donc libre de faire exactement tout ce qu'il me plaît ?

— Pour autant que ta sécurité reste assurée. Tu ne sais rien de Thana. Je dois donc veiller sur toi, te signaler les dangers et, au besoin, t'en préserver par tous les moyens si tu refusais d'en tenir compte où si tu n'en comprenais pas bien la portée.

— Tu as donc le pouvoir de me contraindre chaque fois que tu le désireras ?

— Chaque fois que ta vie sera en danger.

— Que ferais-tu si je sortais mon arme et si je détruisais ces sarcophages ?

— Rien.

— Tu ne m'en empêcherais pas ?

— Mon maître, c'est toi.

— Tu me laisserais donc tuer même Harrar ?

— Si tu voulais sa mort, on ne m'a pas ordonné de le protéger.

Bizarre... Mais je veux en avoir le cœur net et, à tout hasard, je sors mon pistolet à balles et je le braque sur le sarcophage. Val 3 ne bouge pas.

Evidemment, je n'ai pas la moindre envie de tirer, mais, tout à coup, je pense que le chargeur de mon arme a peut-être été vidé et je regagne le couloir où je tire contre une des parois.

Ma balle s'écrase contre le mur et explose en

faisant voler en éclats un large morceau de pierre. Harrar est fou, fou à lier. A moins que mon robot ne puisse lire, lui aussi, dans mes pensées.

— Est-ce que tu lis en moi ? Est-ce que tu connais mes intentions réelles quoi que je te dise ?

— Non.

J'imagine qu'il a été conditionné pour ne jamais pouvoir mentir. Excédé, car je comprends de moins en moins, je demande encore :

— J'ai toujours mes armes. On me les a laissées, mais on a enlevé les siennes à mon associé et à la jeune fille qu'il a retrouvée. Pourquoi cette différence de traitement ?

— Eux n'ont pas ta sagesse.

— Harrar les a vus ?

— Il s'est mis en communication mentale avec eux.

— A leur insu ?

— Naturellement.

Nous regagnons l'ascenseur pour rejoindre Elsa et Felton. Je suis terriblement impressionné par la confiance qu'Harrar m'a témoignée en remettant ainsi son sort entre mes mains, entièrement entre mes mains.

Tout cela parce qu'il a lu dans mes pensées. C'est un extraordinaire avantage, mais je doute que ce soit une faculté bien agréable, car, à cause d'elle, il n'est plus jamais question de se faire des politesses.

On sait toujours à quoi s'en tenir sur les autres et ça ne doit pas toujours être très réconfortant.

Evidemment, sur Thana, ça a moins d'importance que sur Terre O., où la population ne se réduit pas à quatre individus.

L'ascenseur s'arrête et ses portes coulissent. Nous nous

retrouvons dans le couloir qui conduit à la chambre où je suis revenu à moi. Elsa et Felton n'y sont plus. Ils sont sortis, et je les retrouve sur une terrasse d'où on domine la ville. Une ville morte...

Mentalement, je m'adresse à Val 3 :

— Pourquoi Harrar fait-il entretenir une ville qui ne comporte plus de population ?

— Si le transfert réussit, Thana revivra et retrouvera tous ses anciens habitants.

— Comment cela ?

— Harrar et les autres possèdent des réserves de population. Toute la population des anciens temps.

— Je ne comprends pas.

— Le moment n'est pas encore venu.

Il a parlé dans la langue que ne comprennent ni Elsa ni Felton, et ils nous regardent d'un air interrogateur. Felton s'enquiert même d'une voix agacée :

— Alors ? Tu as pu voir celui qui nous détient ici ?

— Oui.

— Et qu'a-t-il décidé en ce qui nous concerne ?

— Nous devons nous résigner à passer encore quelques semaines sur Thana. Après, je pense que nous serons autorisés à regagner Soldivan, si nous le désirons toujours.

Felton éclate :

— Si nous le désirons!... Tu pourrais envisager de rester ici plus longtemps qu'il ne sera nécessaire ?

— Pour le moment, Thana est une planète morte, mais ce n'est qu'une apparence. Elle va peut-être revivre, retrouver toute la population du temps de sa splendeur. C'est une sorte de planète de la Belle au bois dormant.

— Retrouver sa population ? D'un seul coup, du jour au lendemain, comme ça ?

Ça paraît impossible et, pourtant, j'y crois. Pas simplement parce que Val 3 me l'a dit. C'est plus profond. C'est une certitude qui existe en moi, même si je ne peux pas l'expliquer.

Elsa intervient :

— Il n'est pas question que nous restions encore plusieurs semaines sur cette planète. Comme il est désormais sans nouvelle de vous, mon père enverra une escadre, et comme il connaît les coordonnées de Thana...

Je secoue la tête.

— J'ai fait cette objection à Harrar, mais j'ai bien peur que ce soit tout à fait insuffisant pour nous délivrer. Avant d'arriver jusqu'ici, l'escadre sera prise dans un champ magnétique qui déréglera tous ses instruments de direction.

Une brusque flambée de colère allume le regard de la fille du réarque.

— Pourquoi se cache-t-il, cet Harrar ? Pourquoi êtes-vous le seul à pouvoir le rencontrer ?

— A cause de son aspect physique. Si c'est toujours un être humain, il n'a plus du tout la même apparence que nous. Son aspect physique a terriblement évolué. Dans un mauvais sens, du moins à nos yeux.

— C'est donc un monstre, un dégénéré ?

— Plus pour très longtemps.

Felton a un mouvement de tête et son regard se fait dur.

— Tu es avec lui, contre nous.

— Je n'ai pas à être avec ou contre lui. Tout ce que je pourrais faire, c'est le tuer, et ça ne nous avancerait pas. De plus, je ne sais pas grand-chose. Nous avons eu une conversation, par télépathie, puis il a voulu que j'apprenne le thanien. Et vous avez vu ce que ça a donné. J'ai été pratiquement dans le coma pendant près d'un mois.

— D'accord, grogne Felton.

Il n'est tout de même pas convaincu, et Elsa non plus. Il faudrait que je m'explique, que je réussisse à leur traduire des sentiments avec des mots..., des sentiments et des impressions, ce qui est pratiquement impossible.

J'essaye tout de même de leur fournir ce qui peut leur tenir lieu d'explication :

— C'est sans doute parce que je me suis retrouvé dans le coma après mon passage dans la salle d'enseignement qu'Harrar n'a pas tenté la même expérience avec vous.

Felton hoche la tête... Je m'en suis tiré. Avec lui en tout cas, car Elsa Van Rolsen reste furieuse ; elle a l'habitude de voir tout le monde se plier à ses volontés.

Aigrement, elle me jette :

— Et mes amies ?

— Elles ont atterri dans des secteurs qui ne sont pas contrôlés par Harrar.

— Et elles sont prisonnières aussi ?

— Prisonnières est peut-être un mot exagéré.

— Disons donc « retenues », comme nous. Par d'autres monstres ?

— De toute façon, nous sommes bien traités.

— On verra ce que vous en penserez lorsque, durant un mois, vous n'aurez eu pour toute nourriture que l'espèce de sirop qu'on nous donne deux fois par jour.

— A cela, j' imagine qu'on peut facilement remédier.

— Comment ?

M'adressant à Val 3 en galactique de façon que tout le monde nous comprenne, je demande :

— Tu as entendu ?

— Oui.

— Dans les jungles qui entourent les villes et les villages, il doit y avoir de nombreux animaux comestibles. J'aimerais que nous organisions une expédition de chasse.

— La jungle recèle de nombreux dangers.

— Que nous pouvons facilement neutraliser en emmenant avec nous d'autres robots semblables à toi qui nous serviront de rabatteurs.

— Demain, alors, car nous sommes dans la dixième heure et la nuit va bientôt tomber.

— Entendu pour demain.

Elsa a un sourire contraint.

— On dirait que vous avez pris une énorme importance. Est-ce que cela signifie que vous vous êtes mis au service de ces monstres ?

— Demandez à Felton ce qu'il en pense ?

— Je réponds de Tarquin, s'empresse de dire mon associé.

Oui, il répond de moi. Mais il y a tout de même comme une cassure entre nous, et je me demande si ce n'est pas moi qui en suis responsable, si ce n'est pas moi qui ai terriblement changé ?

— Si vous me faisiez visiter votre domaine ? Je ne le connais pas encore.

— Il se réduit à peu de chose, grogne Felton. Deux chambres..., trois, maintenant que tu en as une aussi, et une grande pièce où nous nous tenons habituellement. C'est une sorte de bibliothèque, mais elle ne contient aucun livre, juste des cylindres. Un robot nous a montré comment les placer dans un grand visiophone sur l'écran duquel se déroulent des films, auxquels nous ne comprenons rien. On y voit des hommes et des femmes évoluer, parler, s'aimer ou se battre, mais nous ne pouvons pas deviner ce qui les pousse.

— J'essayerai de vous expliquer.

Quittant la terrasse, nous gagnons cette grande salle qui comporte outre celle que nous venons de franchir trois portes gardées par des robots. Devant la première des portes, je lis sur la poitrine de ces gardiens Val 17 et Val 74.

Je m'approche d'eux et, automatiquement, ils tendent leurs bras articulés pour m'empêcher de passer.

— *Ascarendo !*

Le mot m'a échappé. Je l'ai prononcé d'une voix sèche et impérieuse. Immédiatement, les deux Val abaissent leurs bras et je pousse la porte qu'ils défendaient.

Elle donne sur une pièce plus petite, carrée, entièrement vide, en dehors d'un gigantesque écran qui occupe toute la surface d'une

paroi et d'un trépied au-dessus duquel se trouve un disque de métal sur lequel trois manettes sont dressées. Une rouge, une verte et une jaune.

Felton et Elsa m'ont suivi, de même que Val 3. Je me tourne vers lui, mais il ne dit rien. Avec un haussement d'épaules, je m'approche du trépied. En haut de chacune des manettes se trouvent des voyants, mais pour le moment ils ne sont pas allumés.

Dans le langage d'Harrar, je demande à Val 3 :

— De quoi s'agit-il ?

— D'un communicateur. Chaque manette correspond à une zone habitée de la planète.

— Une zone contrôlée par un être dans le genre d'Harrar ?

— Oui.

— Les amies d'Elsa Van Rolsen se trouvent l'une chez Staran, l'autre chez Klinia. Harrar me l'a dit. A qui correspond la troisième manette ?

— A Talmon. Il régit tout le continent Nord. C'est le plus puissant des maîtres de Thana. S'il apprendrait que tu es ici, il déclencherait immédiatement la guerre pour s'emparer de toi et de ton ami.

— Pourquoi ?

— Lui aussi souhaiterait effectuer un transfert.

— Je vois... Mais qu'est-ce que tu appelles la guerre ? Comment veux-tu que trois hommes et une femme incapables de se déplacer physiquement puissent se faire la guerre ?

— Avec des machines.

— Et Harrar ne voudrait pas que Talmon puisse effectuer le même transfert que lui ?

— Non. Il veut être le seul.

— Tu oublies que Staran et Klinia ont également des prisonniers.

— Ce ne sont que des femmes, incapables de donner l'étincelle de vie.

— En nous gardant à sa merci, Harrar condamne en quelque sorte tous les représentants de sa race.

— Provisoirement. Ils pourront un jour opérer leur transfert aussi. Plus tard, lorsque Thana aura retrouvé toute sa splendeur passée.

Et surtout lorsque Harrar aura assuré son hégémonie définitive. De toute façon, c'est là un problème qui ne me concerne pas et il y a encore trop de choses que je ne comprends pas pour me permettre d'intervenir.

— Tu m'as dit qu'Harrar pourra un jour rendre toute une population à cette planète ?

— C'est exact. En quelques jours, des millions d'hommes et de femmes revivront dans les villes et dans les villages.

— Des millions d'hommes et de femmes qui auront quelle apparence ?

— La tienne.

— Alors, Harrar n'avait pas besoin de moi pour effectuer son transfert. Il aurait pu puiser dans les réserves humaines qui attendent son bon vouloir.

— Non, car il est obligé de réveiller l'ensemble de la population en même temps, ce qui équivaldrait à le condamner.

— Le condamner ?

— Pour que tu comprennes cela, il faut que je te conduise dans nos nécropoles. Mais il est trop tard aujourd'hui. Dehors, la nuit appartient aux tattras.

— Qu'est-ce que c'est encore ?

— D'immenses oiseaux qui vivent en bandes et qui sont d'une férocité impitoyable.

— Tu ne m'en avais pas parlé.

— L'occasion ne s'était pas trouvée.

Bien sûr. C'est une machine, pas un être humain. Elle obéit à un conditionnement précis. Elle est prête à répondre à toutes les questions, à condition que je les lui pose et que je sache celles qu'il faut lui poser.

Elle est incapable de me faire d'elle-même un exposé général.

Harrar m'aurait sans doute tout dit si je n'étais pas resté aussi longtemps entre la vie et la mort après mon passage dans la salle d'enseignement. Et puis, c'est ridicule, mais j'ai le sentiment très net que je connais la réponse à toutes ces questions, que les réponses sont enfouies dans mon subconscient et ne parviennent pas encore à s'exprimer.

— Oh !

L'exclamation vient d'Elsa. Je me retourne. Elle a abaissé la manette verte du trépied et le vaste écran mural vient de s'éclairer. Une image se dessine devant nous.

Celle d'une salle semblable à celle où j'ai été reçu par Harrar et au milieu de laquelle se dresse également un trône... Enfin, le même immense fauteuil dans lequel un gnome au crâne monstrueusement développé est installé. Une tête gigantesque accrochée à un corps de nain.

Livide, Elsa le fixe avec horreur et le nain glapit en thanien :

— Des hommes... Ce sont des hommes que la nacelle a déposés dans le fief d'Harrar...

— Qui...

Je vais demander : « Qui est-ce ? » à Val 3, lorsque je me sens

subitement paralysé et le robot répond de sa voix métallique et vibrante :

— Oui... Des hommes, Staran. Mais il n'y a rien à en tirer. Ils n'ont plus d'étincelle. Harrar a d'ailleurs décidé de te les envoyer.

Chapitre IV

Si je pouvais remuer et parler... L'indignation pour ce que je considère comme une trahison bouillonne en moi. Trahison ? Peut-être pas. Je ne sais plus. Sur l'écran, Staran roule des yeux méfiants. De tout petits yeux, compte tenu de l'énormité de son crâne et de son visage.

— Harrar fera bien, lance-t-il d'une voix sifflante. Il aurait dû nous mettre au courant immédiatement. C'était dans nos conventions. S'il a cherché à nous tromper, nous nous liguerons tous contre lui. Où est-il ?

— Un circuit de son alimentation en énergie s'est dérangé et il s'est branché sur un des réseaux de secours pendant qu'on procède à la réparation. — Qu'il m'appelle le plus vite possible.

— Il ne pourra pas le faire au moins avant une heure.

Je ne suis pas le seul à être paralysé. Elsa l'est aussi, comme Felton. Val 3 coupe le contact en relevant la manette que la fille du réarque a abaissée, puis il bloque les manettes de façon qu'on ne puisse plus les actionner accidentellement.

Dès que c'est fait, nous retrouvons tous notre liberté de mouvements.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

— J'ai voulu éviter que Staran sache que tu parles le thanien.

— Pourquoi ?

— C'était une façon, la seule, susceptible de protéger ta vie. Si Staran t'avait entendu parler, il aurait immédiatement lancé contre nous ses machines de guerre.

— Il le fera dans quelques heures, dès qu'il s'apercevra qu'Harrar ne le rappelle pas. A moins que tu n'aies vraiment envie de nous livrer tous.

— Jamais il n'en a été question.

Il n'est pas indigné. Il répond avec sa placidité habituelle, car les machines n'ont aucune susceptibilité.

— Tu as donc menti. J'ignorais qu'un robot pouvait à la fois réfléchir, tirer des déductions et surtout mentir.

— Je choisis toujours la solution la plus favorable aux intérêts de mon maître dans les limites de mon conditionnement.

. — Bon. Nous disposons donc d'un sursis de quelques heures,

mais nous finirons fatalement par être attaqués.

— A ce moment-là, partout, les envahisseurs nous trouveront en état de résister.

— Tu vas prendre des dispositions..., disons militaires ?

— C'est déjà fait. J'ai averti mentalement le grand ordinateur... Suivez-moi.

Je m'attends à ce qu'il nous fasse des tas de recommandations touchant les gestes inconsidérés dans le genre de celui qu'Elsa vient d'avoir, mais la mise en garde ne doit pas faire partie de son conditionnement, car il ne dit rien.

Il peut déduire, tirer des conclusions à peu près instantanées, mais pas raisonner, ni prévoir.

Comme nous avons parlé en galactique, Elsa a compris et, rouge de confusion, elle murmure :

— Je ne pouvais pas me douter...

— Bien sûr... Moi-même, j'aurais très bien pu abaisser cette manette machinalement. Dès à présent, avant de toucher à quoi que ce soit, nous aurons intérêt à demander à Val 3 ce qu'il en pense.

— Je n'arrive pas à le considérer au même titre qu'un être humain.

— Moi non plus. Disons que c'est une sorte de magnétophone qui a enregistré toutes les consignes que nous devons respecter.

Nous le suivons dans le couloir... Pas longtemps. Il s'arrête presque tout de suite et, comme tout à l'heure, lorsqu'il m'a conduit jusqu'à Harrar, un pan de mur s'escamote, démasquant la cabine d'un ascenseur dans laquelle nous entrons tous.

Val 3 met en route et de nouveau une foule de chiffres se mettent à défiler sur le voyant lumineux de contrôle. Elsa, restée près de moi, me demande dans un souffle, comme si elle ne voulait pas que le robot entende ce qu'elle dit :

— Votre Harrar, il ressemble à l'affreux monstre que nous avons vu sur l'écran ?

— Oui, mais, lorsque je l'ai vu, il n'avait pas la même expression de méchanceté. Peut-être parce que lui pouvait se remettre à espérer.

— C'est horrible... Et, selon vous, c'est ainsi que seront nos lointains descendants ?

— Je l'ignore. C'est possible, mais, ici, j'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose, que cette évolution n'a pas été tout à fait normale.

Val 3 m'a dit qu'il existait un peu partout des réserves de populations, en attente dans des nécropoles, et que ces populations seraient toutes d'apparence normale.

Un grand changement s'est opéré dans la mentalité d'Elsa.

Depuis qu'elle a aperçu Staran, elle n'a plus rien de hautain. Elle n'exige plus, sans doute parce qu'elle commence à avoir sérieusement peur.

Felton aussi en un sens, et lui, en plus, il a l'impression que je le tiens à l'écart.

Nous devrions pouvoir nous expliquer et c'est presque impossible, car tout ce que je pourrais lui dire lui paraîtrait invraisemblable. Moi-même, j'ai parfois l'impression de vivre une sorte de rêve éveillé.

L'ascenseur s'arrête et sa porte coulisse. Nous nous trouvons de plain-pied dans une immense salle équipée comme un cerveau électronique, mais ce n'est pas celui avec lequel j'ai été confronté.

Celui-ci comporte un unique clavier dont les touches s'abaissent toutes seules. Un clavier et douze écrans panoramiques. Val 3 s'approche du clavier et appuie sur un bouton rouge.

Immédiatement, tous les écrans s'allument en même temps, mais les images qu'ils restituent ne sont pas claires. Elles sont nettes, mais sombres. Je comprends tout de suite.

Ce sont des images de l'extérieur, où la nuit est tombée. Partout, des ombres se déplacent. Ce sont des robots. Ils n'ont pas tous l'apparence de Val 3. Certains ont des allures de chars, d'autres de fusées. Il y en a de filiformes, certains se déplacent dans l'air et ont des airs d'avions.

Tous paraissent prendre position. Parfois une image se déplace complètement, sur la droite ou sur la gauche. Des robots s'enterrent, ou déplacent d'énormes carapaces blindées derrière lesquelles ils paraissent s'abriter.

Douze écrans... Chacun doit représenter un point stratégique de l'immense zone contrôlée par Harrar.

Comme Val 3 reste silencieux, je suis obligé de lui demander en galactique :

— C'est cet ordinateur qui dirige toutes les manœuvres ?

— Oui.

— Et dans le camp adverse, j'imagine que ce sera la même chose. Staran s'en remettra lui aussi à une machine ?

— Naturellement.

— Jamais les maîtres ne participent aux opérations ?

— Jamais.

— Même pour les diriger ?

— Seul un ordinateur peut avoir constamment une vue d'ensemble de la situation.

Peut-être. Seulement, je ne crois pas beaucoup à l'infailibilité des ordinateurs. Peut-être parce que ceux dont nous disposons sur Terre O. ne sont pas aussi perfectionnés que ceux de Thana.

Je crois à l'homme, et à sa supériorité fondamentale en toutes circonstances.

A côté de la salle de l'ordinateur, nous avons trouvé toute une série de pièces dans lesquelles j'ai décidé que nous nous installerions, Elsa, Felton et moi. Lorsque la trêve finira, je veux assister à la bataille.

Val 3 nous a fait installer ces pièces, quatre en tout. Trois chambres à coucher et un grand hall dans lequel nous prendrons nos repas, si on peut appeler « repas » le sirop que nous prenons au biberon.

En les apercevant, Elsa et Felton ont fait la grimace. Moi, je n'ai pas encore eu le temps de m'en déguster complètement et, tout en sirotant ma mixture, je raconte ce qui m'est arrivé depuis le moment où j'ai pénétré dans le bâtiment sur la terrasse de laquelle le *Lata* s'était posé.

Lorsque j'ai fini, c'est Felton qui me raconte comment il est tombé aux mains des robots.

— Je ne les ai même pas vus, dit-il. Brusquement, je me suis senti paralysé et j'ai perdu connaissance. Je suis revenu à moi dans le palais où j'ai trouvé Elsa. Elle y vivait depuis un mois.

— Et le *Lata* ?

— Je n'ai plus eu l'occasion de le revoir.

Intrigué, je me tourne vers Elsa :

— Et vous, comment se fait-il que vous ayez été séparée de vos compagnes ?

— Ça, je l'ignore. Nous vogueons encore de conserve lorsque nous avons pénétré dans l'atmosphère de cette planète. Puis, nous avons perdu le contrôle de nos capsules. Personnellement, j'ai été ballottée longtemps au-dessus d'un océan, puis j'ai été irrésistiblement attirée jusqu'ici.

— Comme par une sorte de puissant grappin magnétique ?

— Oui. C'est à peu près cela.

— J'imagine qu'Harrar et ses..., disons rivaux, avaient mis en place des capteurs qui devaient balayer l'espace. Vous avez sans doute été prises en charge toutes les trois bien avant votre entrée dans l'atmosphère.

— Nous nous en serions rendu compte.

— C'est peu probable puisque vous aviez de toute façon mis le cap sur Thana. Votre vitesse a probablement été accélérée, mais, cela, seul un pilote chevronné aurait pu s'en rendre compte.

— Et vous ?

— Avec un *Lata* ce n'est pas la même chose puisqu'il possède un élément de vitesse à accélération constante.

Elsa s'est approchée de moi, le visage anxieux, et elle pose la

main sur mon bras.

— Que pensez-vous qu'il va nous arriver ?

— Tout va dépendre de la capacité de résistance des robots que l'ordinateur d'à côté peut faire manœuvrer, mais je ne pense pas que nos vies soient en danger. La victoire de l'un ou de l'autre peut nous valoir une captivité plus ou moins longue, mais c'est tout.

— Je ne connais pas Harrar, mais le monstre que j'ai aperçu sur l'écran me fait terriblement peur.

Felton intervient :

— Pour moi, ils se valent tous, et je doute qu'Harrar soit meilleur que les autres.

— Sans doute...

J'esquisse un sourire.

— A cette différence près, que, grâce à moi, il a déjà obtenu ce que Staran, Klinia et Talmon souhaitent désespérément.

— C'est-à-dire ?

— Une possibilité de renouvellement. En ce moment, Harrar tente une expérience qui devrait lui permettre de redevenir un homme normal.

— Comment cela ?

— D'après lui, ce qui fait l'homme, c'est son intelligence, son cerveau, ses pensées. L'enveloppe charnelle ne compte pas. Alors, il va transférer son cerveau dans une autre enveloppe.

— Une autre enveloppe ?

— Charnelle.

Je vois Elsa pâlir et, d'une voix que l'émotion fait trembler, elle demande :

— Celle de l'un d'entre nous ?

— Non. Le processus commence au premier embryon. Disons avec un fœtus couvé artificiellement. L'expérience a déjà commencé pour Harrar. Elle doit durer environ trois semaines. Si elle réussit, je pense que nous serons sauvés.

— Et si elle échoue ?

— Les vainqueurs décideront de notre sort.

Val 3 apparaît à la porte de la pièce dans laquelle nous nous tenons. Il se déplace silencieusement sur son coussin d'air et nous dit avec sa voix impersonnelle qu'aucune émotion ne peut troubler :

— Staran vient de passer à l'attaque.

— Le délai de deux heures n'est pourtant pas écoulé ?

— Il attaque tout de même.

Sans doute a-t-il deviné qu'Harrar était en train de réaliser son « transfert » et il doit essayer de le prendre de vitesse. Je ne comprends pas très bien sur quel plan se place leur rivalité et pourquoi des « hommes » leur sont tellement indispensables puisqu'ils

pourraient tous repeupler leurs villes et leurs villages en moins d'une semaine.

— Ça, je le sais. Il suffirait de brancher un générateur d'énergie. Dans une sorte de temple... Je ne sais pas lequel, je ne l'ai jamais vu, sinon en songe, alors que j'étais sous l'influence du premier ordinateur, celui qui m'a enseigné tant de choses que mon cerveau a failli ne pas pouvoir assimiler.

Je pousse un soupir.

— Allons voir comment la bataille se déroule.

Les douze écrans dont est pourvu l'ordinateur représentent chacun un secteur de combat, mais la bataille n'a commencé que dans deux d'entre eux.

La bataille ! C'est peut-être un bien grand mot. Pour le moment, en tout cas. Les robots, les chars et les fusées occupent toujours la même place, mais il arrive que certains d'entre eux irradient brusquement une lumière glauque.

Val 3 est venu me chercher de façon que je sais au courant de ce qui se passe, mais l'idée ne lui viendrait pas de m'expliquer quoi que ce soit. Il faut que je lui demande :

— Que signifient ces brusques irradiations ?

— Qu'un flot d'énergie se heurte au champ de force de la machine attaquée.

— Et le champ de force résistera tant que la machine disposera, elle-même, suffisamment d'énergie ?

— C'est cela.

— Et comment ripostent-ils ?

— Aucun de nos engins ne riposte.

— Pourquoi ?

— L'important dans notre situation est de gagner le plus de temps possible. Donc de ne pas gaspiller nos réserves.

— Si bien que, à la longue, Staran finira nécessairement par nous acculer ?

— Ça peut être très long.

— Assez long pour qu'Harrar reprenne la direction des opérations ?

— C'est ce qu'il avait prévu avant de commencer son transfert.

Il répond à mes questions sans chercher à m'aider si peu que ce soit. Avec une pointe d'agacement, je demande encore :

— Comment nos machines pourront-elles résister à des forces trois ou quatre fois supérieures ?

— Chaque fois que l'une d'entre elles sera détruite, tout le dispositif de défense se rétrécira, et ainsi de suite jusqu'au bout.

— Jusqu'à ce que les robots de Staran et des autres pénètrent dans cette forteresse ?

— Oui.

— Et Harrar a estimé qu'elles tiendraient suffisamment longtemps ?

— Oui. Toutes les forces réunies de Thana doivent mettre environ un mois avant de pouvoir prendre pied dans notre retraite.

Un mois... Plus qu'il n'en faut théoriquement. Un char vient de s'irradier sur un troisième écran, puis sur deux autres. Petit à petit, ils s'animent tous.

Je n'ai pas besoin d'interroger Val 3 pour savoir que cela signifie l'entrée en guerre de Klinia et de Talmon aux côtés de Staran.

Deuxième partie

Chapitre Premier

La chaleur est étouffante, car dans les quatre pièces que nous nous sommes réservées et dans la salle de l'ordinateur, on a coupé la climatisation.

Pour économiser l'énergie.

Le cercle s'est resserré inexorablement autour de notre retraite. Un peu comme une peau de chagrin. Je viens de me réveiller et je passe dans la salle de séjour commune.

Bien entendu, il n'est plus question d'utiliser le moindre bloc de régénérescence et nous devons nous laver à l'ancienne mode. Avec de l'eau dont, heureusement, nous ne manquons pas.

Nous ne manquons pas de sirop nutritif non plus et, lorsque je rejoins Elsa et Felton, ils achèvent leur repas. Ils sont mornes tous les deux. Je les comprends. Ça fait plus de trois semaines maintenant que

nous vivons soit dans notre chambre à coucher, soit dans la salle de séjour, soit dans celle de l'ordinateur où nous n'allons du reste presque plus.

Sur les écrans, le spectacle est déprimant, car l'avance des forces « ennemies », il faut bien les appeler ainsi, est de plus en plus rapide. Sur douze, huit écrans se sont éteints.

Dès que je pénètre dans la pièce, Elsa demande :

— Où en est Harrar ?

Val 3 n'a jamais permis qu'elle descende jusqu'au caveau. A Felton, non plus. Personnellement, je m'y rends chaque jour. L'embryon humain a atteint l'âge adulte et c'est toujours avec une sorte de gêne que je le regarde, car, en grandissant, il a pris mon apparence exacte.

C'est un autre moi-même qui baigne dans l'espèce de mercure du sarcophage.

— Je ne suis pas encore descendu ce matin.

— Votre robot avait dit trois semaines, et il y a exactement vingt-cinq jours que nous sommes enfermés.

— Maintenant, l'expérience peut se terminer d'une seconde à l'autre.

Ça vaudrait mieux. Nous sommes tous au bout de notre résistance. Je n'avale que la moitié de mon sirop, car, à moi aussi, il commence à soulever le cœur.

Elsa s'est mise à marcher de long en large dans la salle pendant que Felton, assis devant la table, fait une patience avec des cartes qu'il a fabriquées lui-même à l'aide de morceaux de carton.

Nous ne nous parlons pratiquement plus. Juste les mots indispensables, et cela aussi nous use les nerfs. Dès que j'en ai assez de mon sirop, je passe dans la salle de l'ordinateur.

Dix pas. Seulement, vu la température, ils suffisent pour me mettre en nage. Val 3 est immobile devant l'énorme machine. Est-ce qu'il enregistre ? Est-ce qu'un robot peut faire preuve de curiosité ?

Bizarres, ces questions saugrenues qu'on arrive à se poser. En tout cas, je n'ai pas besoin qu'il me fasse un exposé de la situation.

Il me suffit de jeter un coup d'œil sur les écrans, les quatre derniers écrans. Cette fois, dehors, il fait grand jour et on reconnaît nettement les machines de guerre.

Sous la lumière du soleil, elles n'irradient plus aussi nettement. On a plutôt l'impression qu'elles sont touchées par de brefs éclairs.

Un gros char vient d'exploser et, automatiquement, tout le dispositif de défense décroche, dans un ordre parfait. L'avantage, avec les robots, c'est qu'ils ignorent la panique.

A un contre mille, ils opposent exactement la même résistance que s'il leur restait un espoir.

Je me tourne vers Val 3.

— Notre situation va vite devenir désespérée. Tu nous donnes encore combien de temps ?

— Quelques heures.

— Descendons dans le caveau.

La chaleur n'affecte pas Val 3. Du moins, il n'y paraît pas. Ensemble, nous gagnons le couloir que nous longeons jusqu'au premier ascenseur. Dans l'air raréfié de la cabine, la chaleur est encore plus insupportable qu'ailleurs.

Au début, lors de nos premières visites à Harrar, je bavardais avec le robot. Maintenant, dans la cabine, je reste silencieux. Adossé contre une paroi, je ne fume même plus.

C'est un cercle vicieux. Les cigares me donneraient soif, je boirais et la boisson me ferait suer toujours d'avantage.

Arrêt. Un dernier bout de couloir, et nous arrivons dans la salle des sarcophages. Tout de suite, je réalise qu'il y a du nouveau. Les couvercles des deux espèces de cuves achèvent de se rabattre et, à l'intérieur, le liquide argenté et brillant, épais comme du mercure, commence à s'écouler.

— Val 3 ?

— Que désirez-vous ?

Evidemment ! Pour lui, cet instant n'est pas plus sensationnel que n'importe lequel.

— L'expérience est terminée ?

— Oui.

— Et elle a réussi ?

— Ça, nous ne le savons pas encore.

Les deux corps étendus sont toujours immobiles et je les regarde, le cœur battant. Souvent, je me suis demandé pourquoi nous attendions cet instant avec autant d'impatience. Après tout, lorsque Harrar aura repris conscience dans sa nouvelle enveloppe, ça ne changera rien à la situation militaire. Il sera reclus comme nous.

Sa « résurrection ne changera rien ». Cent fois, j'ai questionné Val 3 à ce sujet, mais il n'a rien pu me dire. Avant de s'enfermer dans son sarcophage, Harrar ne lui a fait aucune confidence et il ne lui a donné aucune instruction concernant un lointain avenir.

Dans le second sarcophage, mon double vient de remuer. C'est exactement mon portrait lorsque j'étais un jeune adolescent. Les traits ont encore une douceur que n'ont plus les miens.

S'il ne me ressemblait pas autant, je dirais qu'il est beau, mais sur soi-même, on est trop mauvais juge. En tout cas, il est grand, athlétique. Et voilà qu'il ouvre les yeux.

Là, je suis franchement déçu. Son regard est morne et il a une sorte de moue désabusée. Val 3 s'avance pour l'aider à se relever. Il se

laisse faire avec une certaine mauvaise grâce.

— L'expérience a réussi ?

Sur le visage de mon double passe une expression stupide et je fronce les sourcils pendant que, sur sa tête, Val 3 pose la main d'un de ses bras articulés. Je sais qu'il s'agit d'une sonde mentale.

Je m'impatiente :

— Alors ?

Il prend tout son temps, Val 3. L'œil unique de sa poitrine scintille à plusieurs reprises, mais je ne sais pas ce que cela signifie ni comment cela doit s'interpréter.

Brusquement, lâchant mon double, il se propulse jusqu'au sarcophage dans lequel repose le corps inerte d'Harrar. Il appuie sur un bouton, et le liquide argenté qui s'était écoulé se met à sourdre de nouveau.

— Que se passe-t-il ?

— Le transfert n'a pas réussi.

— Comment ?

— Harrar II a un cerveau absolument vide, un cerveau qui n'a même pas reçu les premières impulsions d'intelligence d'un vulgaire fœtus.

— Comment est-ce possible ?

— La science, même celle d'Harrar, n'est pas infallible. Aucune expérience de ce genre n'avait jamais été tentée.

Le corps d'Harrar est entièrement plongé dans l'épais liquide argenté et Val 3 lui a installé une sorte de support afin de maintenir sa tête.

Deux autres robots sont venus à la rescousse, des robots conditionnés pour la réanimation. Je les ai vus faire plusieurs piqûres dans le corps du gnome et il vient d'avoir un tressaillement.

Puis, il ouvre les yeux.

Tout de suite, je lis la panique dans son regard... Une folle terreur, mais ça ne dure qu'une seconde et il reprend immédiatement le contrôle de lui-même.

Il ferme à demi les yeux, pince les lèvres et, finalement, murmure d'une voix faible :

— Ainsi, j'ai échoué, et, en échouant, je me suis condamné. Pourtant les transferts sont scientifiquement possibles. J'ai laissé toutes les notes de travail dans mon laboratoire secret. Val 3 te les remettra et tu reprendras mes travaux.

— Moi?...

Ahuri, j'ai un grand geste d'impuissance.

— Je n'ai aucune qualité pour cela. Je ne suis même pas un scientifique.

— Tu le deviendras. Par la force des choses, car tu possèdes

toutes les connaissances, sans le savoir. Elles ne peuvent pas se faire jour en toi immédiatement, mais, peu à peu, elles te deviendront aussi naturelles que ce que tu connais déjà.

— Je n'y crois pas.

— Ça se fera petit à petit. De toute façon, j'avais prévenu Val 3. Tu es mon dépositaire, mon successeur en quelque sorte.

Un étrange sourire lointain flotte sur ses lèvres. Il me parle par télépathie, ce qui lui demande sans doute un moins grand effort physique, car il me paraît aux limites de ses forces.

— Avant toute chose, tu dois te rendre au temple de Vartosse. Là, existe la plus formidable machine qui ait jamais existé dans tout l'Univers. Il te suffira de la connecter au réseau d'énergie. Et partout, dans toutes les villes, dans tous les villages, une population endormie depuis 5 000 ans se réveillera. Ce sera un moment tragique et prodigieux en même temps.

Tragique, parce qu'il y aura nécessairement un grand déchet et que ces hommes et ces femmes ne retrouveront plus le monde dans lequel ils se sont endormis. Prodigieux, car tu auras été en quelque sorte leur magicien. Partout la jungle a repris ses droits. Ce sera un terrible dépaysement pour ces gens qui devront tout recommencer, mais tu leur diras que tu viens d'une autre planète, d'un lointain système, et, pour eux, tu seras le sauveur.

De nouveau, il ferme les yeux. Ses joues se sont creusées et de lourds cernes noirs soulignent ses yeux immenses. Pour lui, la fin approche et il le sait.

Seulement, il a encore beaucoup de choses à me dire et il commence par une question :

— Où en sont Klinia, Staran et Talmon ?

— Ils nous assiègent, le cercle se referme de plus en plus étroitement autour de nous.

— Val 3...

Le robot, qui s'était reculé, s'avance immédiatement et Harrar s'enquiert :

— Nos défenses peuvent encore tenir combien de temps ?

— Maintenant que nous allons pouvoir disposer de l'énergie indispensable à la réanimation, cinq à six jours.

— Plus qu'il n'en faudra à Tarquin.

De nouveau, son regard accroche le mien.

— J'avais prévu ce qui arrive. Il existe un souterrain qui te permettra de quitter cette forteresse avec tes amis. Un souterrain qui se comblera automatiquement derrière toi de façon qu'on ne puisse pas te poursuivre, ou même deviner par quel chemin tu as fui, pour autant qu'on s'imagine que tu as pu le faire. Mes ennemis, qui sont désormais les tiens, perdront ta trace, mais ils trouveront mon corps et

tu laisseras auprès de moi ton « double ». Ainsi, ils me croiront en leur possession, mais encore hébété par le transfert.

— Je ne peux pas leur abandonner cette image de moi.

— Ne te fais aucun souci pour ton double. Il leur sera sacré. Ils feront tout pour éveiller son intelligence dans l'espoir de connaître ne serait-ce qu'une partie de mes secrets.

Il émet un faible ricanement.

— Eux aussi connaissent les transferts de personnalité, mais leurs travaux sont infiniment moins avancés que les miens dans ce domaine. Je sais ce qui m'a fait échouer. J'aurais dû prendre les gènes d'un individu tout à fait primitif. Ce qui m'a rebuté, c'est l'apparence que j'aurais eu. Je suis une sorte de monstre et qu'est-ce que j'aurais gagné en devenant une sorte de singe ? Il y a toujours un prix à payer et, parfois, on refuse d'en acquitter le prix. C'est ce qui vient de m'arriver. Je me suis attaqué à l'impossible. Même sous l'apparence d'un grand singe, j'aurais été vivant, et j'aurais sans doute pu m'améliorer physiquement. En tout cas, j'aurais pu espérer cette amélioration pour mes descendants. Mais quand on a accroché l'immortalité, on ne rêve plus pour des descendants éventuels, on veut tout pour soi-même.

Un temps... Il a besoin de reprendre des forces avant de poursuivre :

— En toi, ensevelies dans ton subconscient, tu as toutes les connaissances de Thana, et tu es au courant de toutes leurs techniques. Toi, tu n'auras pas à payer le prix de ton immortalité. Elle te sera donnée pour rien à condition que tu parviennes au temple de Vartosse et que tu fasses revivre cette planète en la repeuplant, car, nulle part dans l'Univers, tu ne trouverais une race suffisamment évoluée pour te fournir les éléments indispensables au prolongement pratiquement infini de ta vie. Klinia, Staran et Talmon feront tout pour t'empêcher d'atteindre le temple.

— Pourquoi ?

— Le jour où la population de Thana se réveillera, ils auront de terribles comptes à rendre. On les fera passer en jugement. C'est nous quatre qui sommes responsables du long sommeil dans lequel ils ont été entretenus, et ils le savent.

Leur vengeance sera implacable quand ils réaliseront le temps qui s'est écoulé et les vides qui se seront creusés dans leurs rangs.

— C'est pour cela que tu voulais d'abord réaliser ton transfert, pour avoir une autre apparence.

— Et me présenter comme un sauveur venu d'une lointaine planète.

Je commence à comprendre. En un sens, Harrar ne valait pas mieux que les autres, mais c'est lui que j'ai rencontré.

Il doit suivre mes pensées par télépathie, car je le vois sourire et, finalement, il murmure :

— En ce moment, tu raisones en terrien, mais Terre O n'est déjà plus rien pour toi. En fait, tu appartiens à l'Univers tout entier. Tu découvriras vite que tu es de partout en même temps, comme tous les hommes, mais rarissimes sont ceux qui peuvent s'en rendre compte. Je ne veux te donner aucun conseil, sinon celui de te rendre à Vartosse. Ne le fais pas uniquement pour moi. Pense à ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui sont actuellement des morts vivants. Je sais que c'est là un état de chose capable de t'émouvoir, pour le moment en tout cas. Moi, j'étais bien au-delà de ces conceptions d'une sentimentalité négative.

Encore un sourire de plus en plus douloureux et, soudain, il se met à parler très vite :

— Je vais mourir. Je n'en ai plus que pour quelques instants. Heureusement, tu connais l'essentiel. Ne t'inquiète plus, tout ira bien pour toi, à condition que tu déjoues toutes les embûches dans lesquelles Klinia, Staran et Talmon essayeront de te faire tomber. Je ne suis pas heureux à l'idée de faire de toi mon héritier. Disons que je me résigne, et je te dois bien cela puisque, si mon transfert avait réussi, j'aurais été obligé de te mettre à mort.

— Comment ?

Je le fixe avec des yeux horrifiés.

— Il n'y aurait pas eu de place pour nous deux sur cette planète, Tarquin. Tu devrais le comprendre... A cause des connaissances que j'avais mises en toi. Fatalement, un jour tu te serais dressé contre moi comme un rival...

— Rien ne t'obligeait à m'instruire ?

— Si... L'éventualité d'un échec dont je devais tenir compte, et tu n'as rien à regretter aujourd'hui... Val 3 ?

Le robot tend un de ses bras articulés dans ma direction et je sursaute, touché par une formidable décharge électrique.

La voix d'Harrar, métallisée comme si elle sortait d'un haut-parleur, retentit dans ma tête :

— Je ne te veux aucun mal, Tarquin, et je ne t'ai fait aucun mal. Il fallait seulement créer en toi un choc psychologique. Maintenant, tu vas assimiler très vite les éléments que la machine à enseigner a mis en toi. Je t'ai fait horreur lorsque je t'ai avoué que j'aurais dû te sacrifier si j'avais survécu. Je l'aurais fait sans joie, avec regret même. Mais tu apprendras vite qu'il y a des nécessités impérieuses devant lesquelles on est obligé de s'incliner. Avec ce que tu sais, tu deviendras probablement le maître de Thana auquel tu donneras le régime qui te conviendra. Si tu crées des assemblées, fais attention à la grande règle : Ne laisse les élus discuter que de ce qu'ils

connaissent et ne laisse pas élire n'importe qui. Ne laisse jamais se créer une situation qui porte en elle des germes de destruction par le simple jeu des surenchères. N'oublie jamais que l'instruction ne résout rien. Elle ne fait pas qu'il y ait moins d'insensés, elle leur donne seulement plus d'importance. Les hiérarchies sont indispensables et elles doivent être rigides. Les hommes ont, avant tout, des devoirs. Les droits ne viennent qu'après. Ou alors, c'est l'anarchie.

Il s'arrête assez longuement, puis reprend d'une voix affaiblie malgré l'amplificateur qu'il utilise :

— Cette fois, je vais mourir. Je n'en ai plus que pour quelques secondes. Val 3 est remonté au niveau où tu as vécu avec tes amis. Il va les ramener ici. Tu peux les sauver en les emmenant avec toi par le souterrain dont je t'ai parlé. Il est temps. Les machines de guerre de nos ennemis entrent en ce moment dans la forteresse. L'ordinateur géant a reçu son complément d'énergie trop tard. Partout au-dessus de nos têtes, les cloisons étanches se referment, mais les robots y pratiquent des ouvertures par lesquelles ils vont faire passer des gaz anesthésiants. Ils nous veulent tous vivants. Selon eux, je dois passer en jugement, pour leur avoir caché ton arrivée sur Thana, et celle de ton compagnon. Au départ, nous avions décidé tous les quatre d'être solidaires dans n'importe quel cas. Aucun de nous n'a jamais cru à cette solidarité, mais, naturellement, ceux qui n'ont pas eu la chance avec eux sont obligés de condamner celui qui l'a eue.

Encore un temps d'arrêt, puis :

» Dès que Val 3 arrivera, tu seras délivré de ton ankylosé. Moi, je serai mort. N'oublie pas de laisser ton « double » avec moi. Staran le prendra pour toi, ça te laissera un répit. Et ne crains rien pour ma création. Ils la couvriront tous dans l'espoir d'éveiller son intelligence, qu'ils prendront pour la mienne.

Il se tait. Le silence se fait oppressant et je suis pris d'une folle angoisse, car, dans mon état, je suis totalement impuissant..., et dans l'obscurité la plus complète, car tout vient subitement de s'éteindre autour de moi.

Brusquement, je me sens délivré et la lumière revient. Il me faut cependant pas mal de temps avant de m'en rendre compte. Une minute, deux peut-être. Puis, je reconnais la voix d'Elsa pendant qu'on me secoue par l'épaule.

— Tarquin... Réveillez-vous... Il le faut.

J'ouvre les yeux..., enfin, pas exactement. Ils

étaient déjà ouverts, mais je ne voyais rien, flottant dans une sorte de léthargie. Je suis toujours dans le caveau, étendu sur le sol à côté du sarcophage. Elsa est agenouillée à côté de moi et, derrière elle, j'aperçois mon « double » qui sourit niaisement.

— Où est Felton ?

Il avance pour se placer dans mon champ de vision.

— Je suis là. Ne t'inquiète pas.

Avec un sourire, il se baisse pour m'aider à me relever. Val 3 est présent également. Immobile et indifférent, il se tient devant la porte du couloir.

D'une voix affolée, Elsa ajoute :

— Nous allons tomber entre les mains des assaillants. En haut, nous entendions le bruit qu'ils faisaient en défonçant les murs.

— Ne vous inquiétez pas. Je connais le moyen de nous faire sortir d'ici.

Je me tourne vers Val 3 :

— De combien de temps disposons-nous encore ?

— Avant qu'on arrive jusqu'ici?... Au moins dix heures.

— Parfait.

Dans son sarcophage, le corps minuscule d'Harrar s'est encore recroquevillé et son visage s'est complètement ridé.

Elsa frissonne.

— C'est lui ?

— Harrar?... Oui, et il est mort.

Je lui montre mon double.

— Et voilà à quoi il aurait ressemblé si le transfert avait réussi.

— A vous ?

— Oui.

— A vous, mais... il paraît bizarre.

— Il l'est. Il a le cerveau d'un fœtus. Nous allons le laisser ici. Nos adversaires se chargeront de lui. Ils ont les moyens d'éveiller son intelligence.

Je sais que nous déboucherons en pleine jungle, donc qu'il nous faut des armes. *Je sais!...* Bizarre, de connaître ainsi des choses qu'on a l'impression de n'avoir jamais apprises.

A ma ceinture, j'ai toujours mon pistolet à balles et mon fulgurant. C'est nettement insuffisant. Machinalement, je me tourne vers Val 3 pour lui demander où se trouve l'arsenal de la forteresse, mais je n'ai pas besoin de parler pour me faire comprendre.

Il y a un transfert télépathique de mes pensées, et il se dirige immédiatement vers le couloir. Ahuri, je regarde Felton et Elsa, mais avec eux pas de télépathie possible. Ni dans un sens ni dans l'autre. Il n'est pas question que je communique mentalement avec eux.

Ça m'oblige à parler. Leur désignant Val 3 du doigt, je dis :

— Suivons-le.

J'arrête mon « double » d'un geste et il demeure dans le caveau. Tout semble lui être absolument indifférent.

Des armes!... Ça a été ma première préoccupation, mais c'était un réflexe de Terrien. Sur

Thana, on n'utilise pas celles en usage sur Terre O.

Dès que nous arrivons dans l'arsenal, je me contente de choisir un disque-laser... Le même principe de base que celui qu'on connaît sur Terre O, mais d'une puissance sans commune mesure. Celui que je choisis est équipé à peu près comme une roulette de dentiste.

Grâce à cette roulette, on peut découper à cinq cents mètres le plus formidable bloc de granit qui puisse exister. Encore une chose que *je sens*... J'en donne une à Felton et je lui en explique le fonctionnement.

A Elsa, je confie mon fulgurant.

Puis, je réclame deux robots de combat à Val 3. Deux robots de combat... Je n'en avais jamais entendu parler, mais, dès que je les aperçois, j'en devine tous les secrets.

Ils sont plus minces que Val 3 et, sur leur poitrine, ils sont immatriculés Vor... Vor 6 et Vor 24. Plus minces et sans œil de verre, ce qui pourrait les rendre vulnérables.

Six bras à chaque épaule. A peu près ma taille. Ils se déplacent au-dessus du sol comme Val 3, mais ce n'est pas sur un coussin d'air. Maintenant, *je sais* qu'ils utilisent des compensateurs de gravité.

Je m'en procure également, pour Felton, pour

Elsa et pour moi. Je leur expliquerai plus tard comment on s'en sert. Pour le moment, il faut que nous quittions la forteresse le plus vite possible.

Au-dessus de nos têtes, nous entendons le bruit que font les machines de guerre en se frayant un passage à travers les couloirs après avoir défoncé les cloisons étanches de chaque niveau.

— Conduis-nous à la salle du trône.

La salle du trône où Harrar m'a reçu lors de notre premier entretien. Val 3 obéit immédiatement et je prends le bras d'Elsa pour la soutenir, car elle tremble de tous ses membres.

Elle se trouve au même niveau et nous y arrivons presque tout de suite. Je marche jusqu'au socle et je cherche des yeux... Une pierre, au centre d'un bas-relief représentant le combat d'un homme armé d'une lance avec un fauve géant... Un tigre.

Voilà la pierre que je cherche, c'est justement cette lance. Est-ce que je me trompe ?... Dès que je l'ai attirée à moi, le socle se met à trembler.

Puis, il pivote sur lui-même.

Chapitre II

Quatorze marches à descendre. Elles se sont éclairées dès que j'ai posé le pied sur la première. Elles forment un étroit boyau. Je me suis effacé pour laisser passer d'abord un des robots de combat, ensuite Felton, puis le second robot et enfin Val 3.

Personnellement, je me suis engagé le dernier et, au-dessus de ma tête, le socle a repris sa place.

Ces quatorze marches nous ont conduits jusqu'à un palier circulaire dont les parois sont revêtues d'un enduit orangé qui irradie une lumière douce.

Sur mon injonction, Val 3 prend cette fois la tête de notre petit groupe. Derrière moi, vont Elsa et Felton, puis les robots de combat. Moi, je reste en arrière, car, maintenant que le socle a repris sa place, il me reste à enclencher le mécanisme qui comblera automatiquement le souterrain derrière nous.

Pour cela, je n'ai qu'une manette à abaisser. Dès que c'est fait, je presse le pas pour rejoindre mes compagnons. Rien ne se passe... Rien en apparence, et ce n'est qu'après que nous eûmes parcouru plus d'un kilomètre que nous entendons les premiers fracas d'éboulement.

Le couloir que nous suivons commence à remonter lentement, mais il n'est pas question que nous gagnions l'air libre à pied. Bientôt nous arrivons à un ascenseur dont la cabine est suffisamment large pour nous accueillir tous.

Val 3 met en route. De nouveau, j'ai l'impression que la cabine ne bouge pas, mais je sais qu'elle avance et même qu'elle ne remonte pas directement. Si elle le faisait, nous émergerions en plein centre de la ville.

Et puis, ce n'est pas tout à fait un ascenseur, mais un gigantesque excavateur qui s'ouvre un chemin à même le roc.

La cabine dans laquelle nous nous trouvons est insonorisée, si bien que nous ne sommes pas assourdis par le bruit. Nous y avons trouvé des sièges, et seuls les robots sont restés debout.

Elsa s'est assise à côté de moi. Un peu comme si elle cherchait protection. Felton, lui, s'est installé en face de nous, tout à fait à l'écart.

De nouveau, j'ai l'impression que nous ne sommes plus sur le même plan, lui et moi. Je me sens terriblement seul. Durant près de trois semaines, confinés au niveau du monumental ordinateur, nous avons mené une vie étrange qui ne nous a pas rapprochés.

Simplement parce que j'ai été doté par Harrar de connaissances auxquelles lui n'a jamais eu accès. Je suis le dépositaire de Harrar, son héritier, et ça me place dans un univers à part.

Felton doit penser : « Pourquoi lui et pas moi ? »

La main d'Elsa se pose sur mon bras.

— Maintenant que Harrar est mort, que va-t-il se passer ?

— Je pense que je vais pouvoir vous renvoyer sur Soldivan.

— Comment ?

— Un peu partout, sur cette planète, nous trouverons des vaisseaux spatiaux que Felton sera très vite en mesure de piloter.

— Toi aussi, tu pourras les piloter.

Il m'a interpellé agréement à travers la cabine.

— Bien sûr. Moi aussi, mais je compte rester sur Thana pendant que tu reconduiras Elsa à son père. Elle et ses amies, car j'espère que nous pourrons les délivrer également. Une fois sur Soldivan, tu décideras si tu veux y rester ou venir me rejoindre.

Felton me fixe longuement, le visage réprobateur, puis il me demande :

— Pourquoi veux-tu rester, toi ?

— A cause d'une promesse que j'ai faite à Harrar. Je vais réveiller toute la population thanienne qui dort depuis une véritable éternité. Depuis si longtemps qu'il y aura probablement un déchet extraordinaire.

— Tu ne vas pas me dire qu'on a, en même temps, placé sous hibernation la population de tout un globe ?

— Si. C'est l'œuvre d'Harrar, de Klinia, de Staran et de Talmon. Les robots obéissaient tous à leurs impulsions mentales, et il y avait des robots dans toutes les habitations. En fait, il ne s'est jamais agi d'une véritable hibernation, au sens que nous donnons, nous, Terriens, à ce terme, mais d'un sommeil. Les êtres ne sont pas conservés dans le froid, mais dans une sorte de sérum de longévité qui compense la sénescence ou la neutralise. Dans chaque maison, les robots ont installé de petites cryptes et groupé l'excédent dans des nécropoles.

— Ton Harrar et ses amis étaient fous !

— Peut-être. Harrar était..., et les autres sont des savants. Ils s'intéressaient à l'immortalité. Mais on ne peut pas envisager l'immortalité sans une sévère sélection au départ, et le secret ne peut jamais être gardé complètement quand on se livre à des recherches de ce genre. Ces recherches, le jour où toute la population a été endormie, une loi venait de les interdire. En un sens, Harrar, Klinia, Staran et Talmon n'ont pas eu le choix.

— Et ils ont réussi ?

— Oui. Et ils avaient pris leurs dispositions pour pouvoir réveiller la population une fois ce résultat acquis. Ils auraient feint de

reprendre conscience avec les autres, peut-être même après les autres.

Tout ce que je dis sort de ma mémoire. Je l'ai appris sous la machine d'enseignement et ça me revient au moment où j'en ai besoin.

— Malheureusement, tu as pu voir de quel prix ils ont payé cette immortalité.

— Ce sont devenus des monstres !

— Par accident. A cause de diverses expériences qu'ils ont été obligés de tenter sur eux-mêmes avant d'obtenir le résultat désiré. Ça les a obligés à trouver une nouvelle solution avant le grand réveil. Ils ont tous travaillé à ce qu'ils appelaient des « transferts ». Ça consistait à faire passer l'intelligence d'un homme dans le cerveau d'un autre.

— Un échange de personnalité ?

— Exactement.

— Et ça n'a pas marché ?

— Non. Il aurait fallu des esprits primitifs. Et, si Harrar et ses amis avaient résolu le problème de l'immortalité, ils n'étaient pas devenus indestructibles pour autant. Pour trouver des primitifs, il aurait fallu qu'ils aillent les chercher dans des planètes lointaines où l'homme venait à peine d'apparaître ; mais leurs toutes petites carcasses n'auraient pas supporté le moindre voyage interplanétaire. C'était le cercle vicieux dans toute son horreur.

— Parce que les primitifs ne se déplacent pas dans l'espace.

— Voilà... Harrar a cru résoudre le problème en partant des gènes.

Je me tourne vers Elsa.

— Mon « double » était, en quelque sorte, notre fils. Un bébé-éprouvette que vous n'avez même pas porté. La science de Thana est au-dessus de ces contingences.

Brusquement, nous ressentons une secousse. L'excavatrice, à l'intérieur de laquelle nous nous trouvons, vient d'émerger à l'air libre, et, dans sa paroi, un hublot se démasque brusquement.

Felton se dresse d'un bond pour aller regarder dehors.

— Nous sommes en pleine jungle, dit-il.

La jungle ! Je m'y attendais... Une jungle luxuriante qui a tout envahi. Notre excavatrice a stoppé au milieu d'un énorme buisson de fleurs sauvages, des dahlias géants. Et le premier signe de vie que nous apercevons est l'apparition d'un grand serpent en train de se faufiler au milieu de la terre rejetée.

La vue de ce serpent arrache un léger cri d'effroi à Elsa, mais je la rassure tout de suite.

— Sur Thana comme partout ailleurs, les serpents sont craintifs et nos robots se chargeront de les effrayer.

— Ces robots nous protégeront ?

— Oui. En principe, grâce à eux, nous n’aurons pas grand-chose à craindre de la faune. Ce que nous rencontrerons de plus dangereux, en dehors des tatras, la nuit, ce sera un éléphant gigantesque dont la trompe est munie d’une bonne douzaine de ventouses. Il y a aussi un acacia dont nous devons nous méfier. Un acacia carnivore dont le parfum risque de nous attirer irrésistiblement.

Felton et moi, nous en avons vu d’autres, mais Elsa ignore ce qu’est le danger. J’esquisse un sourire.

— De toute façon, en plus des robots, nous serons deux à vous protéger.

Un regard en direction de Val 3, pour qu’il comprenne qu’il doit ouvrir les portes de l’excavatrice. Comme pour les ascenseurs à l’intérieur de la forteresse, ces portes ne sont pas visibles... Elles consistent en des pans de coque qui s’escamotent brusquement.

L’air..., l’air libre, envahit la cabine et nous le respirons en profondes inspirations bien qu’il soit chargé de senteurs épaisses et confuses. Ça nous change de l’air conditionné que nous avons respiré durant près d’un mois.

Je suis le premier à vouloir sauter à terre, mais Val 3 me retient :

— Pas vous.

Les deux robots de combat me précèdent et, tout de suite, ils se mettent à battre les buissons. Je comprends... Ma sécurité d’abord. Val 3 a été conditionné pour y veiller jalousement.

Après les deux robots de combat, c’est lui qui descend, et enfin je peux sauter, suivi d’Elsa et de Felton. Le sol est spongieux et mes bottes font un bruit de succion lorsque je me mets à marcher.

Il va falloir nous servir des compensateurs de gravité que j’ai eu la précaution d’emporter de l’arsenal. Il s’agit d’un harnais qu’on boucle au milieu de la poitrine par une large ceinture pourvue d’une longue boucle de cuir dans laquelle on peut s’asseoir.

De quoi voyager assez confortablement, à condition de pouvoir jouer avec les nombreux boutons de direction fixés au baudrier.

Comme nous n’avons aucune expérience de ces engins, je me contente de placer Elsa et Felton en état d’apesanteur et je les confie chacun à un robot.

Moi, je décide de faire un timide essai. L’ordinateur qui m’a instruit m’a donné une sorte d’instinct atavique de son utilisation.

— De quel côté allons-nous nous diriger ? demande Felton.

— Droit au nord.

— Où allons-nous ?

— Au temple de Vartosse.

— Dans un temple ?

— Disons un ancien temple. C’est depuis Vartosse que je

pourrai rendre la vie à l'ancienne population de Thana... En tout cas, à ce qui en reste.

Encore des explications à fournir. Felton me regarde avec méfiance pendant que je parle et, lorsque j'ai fini, il répond :

— C'est une bien grosse responsabilité que tu vas prendre là.

— Je n'ai pas le choix.

— Si, puisque tu peux neutraliser la barrière spatiale que Harrar a installée autour de Thana. Prenons un vaisseau dans la première ville que nous rencontrerons et filons

— En abandonnant tous ces hommes et toutes ces femmes... Sans doute pour l'éternité, cette fois.

— Ils ne sont rien pour nous, et s'ils ont atteint un tel degré de civilisation, ils peuvent se révéler terriblement dangereux pour notre société... Je veux dire pour l'expansion terrienne.

— Leur civilisation, je la connais. En mettant leurs techniques à la disposition de nos spécialistes, je leur ferai faire un bond en avant, un tel bond, du point de vue scientifique, qu'ils y trouveront leur compte.

— Est-ce à toi d'en décider ?

— S'il s'agissait d'une race différente, j'hésiterais peut-être. Mais je sais que nous appartenons au même rameau.

— Nous savons comment la vie a fait son apparition sur Terre O., que les mêmes conditions d'environnement déterminent neuf fois sur dix des processus semblables. Je veux bien..., mais je n'admets pas *a priori* que nous appartenions au même rameau.

— Celui des grands galactiques.

— C'est ridicule.

— Pourtant, sur toutes les planètes où nous avons découvert des êtres humains, nous avons retrouvé les mêmes légendes. Partout il était question d'une race de géants venus du ciel, des géants blancs qui auraient apporté les premiers éléments de civilisation.

— Et qui auraient régné longtemps, avant de périr au cours d'un cataclysme... Je connais toutes ces théories. Les races jaunes, noires ou rouges qui ont existé un peu partout auraient été les véritables autochtones.

Devant nous, Val 3, qui marchait en tête, s'arrête subitement et ordonne mentalement aux deux robots de combat de stopper. Ils le font immédiatement, avec Felton et Elsa, pendant que je continue de quelques mètres, avant de m'arrêter à mon tour, à hauteur de la machine.

— Que se passe-t-il ?

— Un troupeau de trentars.

— Et alors ?

— Nous devons les laisser passer ou les détruire.

Des trentars... C'est la première fois que j'en vois, mais ma mémoire en conserve l'image dont l'ordinateur l'a marquée.

Ce sont des crocodiles hauts sur pattes, ce qui leur permet d'atteindre de très grandes vitesses. Ils sont extrêmement dangereux à cause de leur longue queue souple, armée de défenses acérées.

Ils s'en servent pour tuer leurs victimes avant de les dévorer. J'en dénombre une quarantaine qui avancent au milieu des arbres en direction d'un cours d'eau ou d'un lac où ils prendront leurs quartiers.

Nous sommes bien placés par rapport au vent qui souffle dans notre direction. De plus, nous nous trouvons sur une hauteur. Je me retourne pour ordonner aux robots de combat d'avancer avec Felton et Elsa.

— Ne faites pas de bruit, le spectacle en vaut la peine.

Je me rapproche d'Elsa qui murmure :

— Comment cela est-il possible ? La civilisation des villes soigneusement entretenues et cette nature primitive ?

— Des robots ont été conditionnés pour s'occuper des villes, pas des campagnes et des bois, ni des océans. Le breuvage qui sert d'aliment à Klinia, Staran et Talmon, puisque Harrar est mort, doit être produit chimiquement.

Les trentars continuent à défiler. Au milieu de la végétation, ils avancent lentement. Parfois, ils sont obligés de sauter par-dessus un tronc ou une excavation. Ils le font d'un élan souple.

Il se dégage de leur troupe une impression de puissance dévastatrice assez impressionnante.

Soudain, Elsa s'exclame :

— Regardez le dernier de la bande.

Il vient de se dérouter et fonce brusquement dans notre direction en relevant sa longue tête d'une façon assez menaçante.

— Tarquin... Il nous a flairés.

— C'est impossible. Rassurez-vous. Le vent souffle dans notre direction. C'est autre chose qui a attiré son attention, un mouvement dans les broussailles, probablement.

Je regarde Val 3.

— Un peu plus bas, dit-il, il y a un buisson d'oronis.

J'explique à Elsa :

— Sur Thana, on nomme oronis une sorte d'acacia carnivore. Il a dû agiter ses branches de façon à faire croire qu'un animal s'y dissimulait.

Le trentar dérouté est arrivé tout près du buisson et, tout à coup, il paraît comprendre le danger qui le menace. Il fait un effort désespéré pour tenter de fuir et lance un long appel.

Un peu plus loin, tout le troupeau s'arrête, mais aucun des monstres qui le composent ne bouge. Pourtant, ils savent tous ce qui

va se passer.

Leur congénère continue à hurler et à se débattre, puis il s'aperçoit que le troupeau reprend sa route sans plus se soucier de lui. Alors, il change de tactique et fonce brusquement sur le buisson en lançant de formidables coups de queues.

En même temps, il griffe et mord, mais le buisson se referme inexorablement sur lui. Encore quelques remous, et c'est fini. Les branches aux lourdes fleurs blanches qui sont pour le moment ensanglantées se calment progressivement.

Je demande à Val 3 :

— Ces plantes carnivores existaient déjà lorsque la planète était habitée ?

— Oui, mais les buissons étaient minuscules et ne pouvaient s'attaquer qu'aux tout petits rongeurs.

— Ils se sont développés sans contrôle depuis que la nature a pu proliférer librement.

Ce qui a nécessairement créé un déséquilibre..., et ça ne doit pas être le seul.

Nous avons repris notre route, en prenant bien garde d'éviter les buissons d'oronis. Oh ! nos robots en viendraient facilement à bout et, en tout cas, ils nous retiendraient, mais nous sommes tout de même plus tranquilles lorsque nous sortons enfin de la forêt.

Devant nous, s'étend une longue plaine plate. Plus exactement une savane, dans laquelle nous risquons de tomber sur des éléphants à la trompe munie de ventouses.

En principe, ce sont des bêtes pacifiques, pour autant qu'elles ne se sentent pas en danger.

Les robots se sont disposés en triangle. Val 3 en tête, à la pointe de l'angle aigu, et nous avançons au milieu d'eux. Elsa et Felton ont très vite su se débrouiller avec leurs compensateurs de gravité.

En un sens, la savane est plus dangereuse pour nous que la forêt et, à intervalles réguliers, Val 3 en balaye les hautes herbes d'un fluide légèrement électrifié qui fait fuir à toute vitesse tout ce qu'il touche de vivant.

La nuit va bientôt tomber. Les ombres se font plus larges et plus denses autour de nous. Et la nuit va libérer ses dangereuses bandes de tattras.

J'interpelle Val 3 :

— Ne crois-tu pas que nous devrions établir un campement ?

— Nous allons atteindre les ruines d'une ancienne forteresse dans laquelle nous pourrions trouver refuge. Tenez, regardez, là-bas, cette muraille...

Instinctivement, nous pressons tous l'allure. La muraille est rongée par la végétation et elle ceinture une vaste cour envahie

également par une flore prolifique.

De la forteresse proprement dite, il ne reste d'intact, si on peut dire, que le donjon. Mais, avant d'y pénétrer, nous sommes d'abord obligés de nous ouvrir un chemin à travers un enchevêtrement de lianes, puis d'arroser l'intérieur du fluide électrique pour faire fuir tout ce qui vit. Une multitude de petits animaux divers, principalement des reptiles.

Nous allons nous installer lorsque, subitement, Val 3 s'immobilise après qu'un de ses bras articulés s'est dressé vers le ciel.

— Que se passe-t-il ?

— Une escadrille de trants.

Des engins volants en forme de torpille. Je sais qu'ils sont munis de puissants détecteurs. Klinia, Staran et Talmon les ont sans doute lancés à notre poursuite.

Ils savent donc que nous nous sommes échappés de la forteresse d'Harrar.

S'ils voulaient nous détruire, nous serions impuissants parce que sans défense, mais, comme les trois gnomes veulent et doivent nous prendre vivants à tout prix, il nous reste une chance.

Je demande :

— Les trants nous ont repérés ?

— Fatalement, mais ils viennent de perdre notre trace. Je brouille l'émission de leurs rayons chercheurs, répond Val 3.

Chapitre III

— Même si pour le moment tu brouilles l'émission de leurs rayons chercheurs, ils ont localisé le secteur dans lequel nous nous trouvons. Nous devons donc repartir immédiatement.

— Impossible. La nuit va tomber d'un moment à l'autre.

— Tant pis. Que crains-tu ?

— Les tattras, et les grands fauves de la savane.

— Pour les fauves, il nous suffira d'évoluer à vingt ou trente mètres de hauteur. Quant aux tattras, s'ils nous attaquent, nous les combattons. Tu es invulnérable et les deux robots de combat aussi. Chacun de vous protégera l'un de nous. Normalement, les tattras, comme tous les rapaces, doivent attaquer en plongeant sur leurs victimes.

— Oui.

— Dans ce cas, si nous restons bien groupés, ils ne pourront rien contre nous. Tu es en mesure de les détecter en vol à une certaine distance ?

— Cinq ou six cents mètres.

— Parfait.

Nous avons discuté mentalement. Je prends de plus en plus l'habitude de ce mode d'expression. Du moins avec le robot, car ça ne joue absolument pas avec Felton et Elsa.

Je dois donc leur expliquer la situation. Je le fais sans faire la moindre allusion aux tattras, mais, comme Felton s'aperçoit que les robots quittent notre abri pendant que je les informe, il me demande :

— Quand leur as-tu donné tes ordres ?

— Je communique mentalement avec Val 3, et il réagit automatiquement à tout ce que je désire.

Encore une chose qui déplaît et inquiète Felton. Il grogne :

— Avec Val 3 et sans doute les autres robots. Si bien que nous sommes désormais à ta merci, prisonniers comme nous l'étions de Harrar dans la forteresse.

— Ne sois pas ridicule. Tu devrais considérer ce pouvoir particulier comme un avantage dans notre situation.

— Un avantage pour toi.

Elsa, heureusement, ne fait pas de commentaire. Si elle est aussi inquiète que Felton, elle ne me marque pas là même hostilité, ni la même méfiance.

Je la place en état d'apesanteur, puis je la fais s'asseoir sur la sangle de son compensateur de gravité avant de la confier à Vor 6. Après, je m'occupe de Felton dont Vor 24 prendra la charge.

Nous voletons à mi-corps des robots qui étendront au-dessus de nos têtes un certain nombre de leurs bras articulés de façon à nous protéger contre d'éventuelles attaques plongeantes des tattras.

Accrochés à leurs carapaces, nous nous soutiendrons en état d'apesanteur et ils nous entraîneront à grande vitesse.

La nuit n'est pas encore tout à fait tombée lorsque notre groupe compact démarre et, dans le ciel, nous n'apercevons aucun trant. Ils ont dû regagner leur base après avoir perdu notre trace.

Automatiquement, Val 3 a repris la direction du nord, vers le temple de Vartosse. En dessous de nous, la savane commence à s'éveiller et nous apercevons les premiers fauves.

Principalement des tigres de très grande taille et d'énormes rhinocéros qui errent en solitaires et se chargent furieusement dès que le hasard les met en face l'un de l'autre.

Elsa est livide, mais elle serre les dents et fait preuve d'un très grand courage. Je lui dis :

— Tout se passera bien. Soyez tranquille.

— Qui fuyons-nous ?

— Ceux qui ont attaqué la forteresse de Harrar. Ils ont retrouvé notre trace... Enfin, ils savent que nous avons pu fuir.

— Et ils doivent avoir deviné où nous allons.

Très juste, et c'est sans doute la raison pour laquelle les trants ont renoncé à nous rechercher plus longtemps. Logique... J'aurais dû y penser. Klinia, Staran et Talmon ont retrouvé le cadavre de Harrar et mon double, mais ils savent que nous existons et que notre meilleure chance de leur échapper est de nous perdre dans la foule.

A condition qu'il y ait une foule, donc notre objectif numéro un est de réveiller l'ancienne population.

Elsa me demande :

— Est-ce vrai que vous pouvez donner vos ordres aux robots mentalement ?

— Oui.

— Ça vous donne une très grande puissance.

— Harrar, lui, était capable de se mettre en communication mentale non seulement avec les robots, mais aussi avec tous les êtres vivants dotés d'un cerveau, même rudimentaire, comme celui des animaux.

Je le découvre soudain dans ma mémoire. La puissance psychique du gnome était pratiquement sans limite, comme celle de Klinia, de Staran et de Talmon. Et, soudain, je me demande si je ne

devrais pas en finir avec eux avant de réveiller l'ancienne population de Thana.

Ce serait le plus sage, compte tenu du fait qu'ils savent que c'est vers Vartosse que nous nous dirigeons. En finir d'abord avec eux... Comment ?

Je me mets en communication mentale avec Val 3.

— A ton avis, pourquoi les trants qui nous avaient repérés ont-ils cessé leurs recherches ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Manque d'imagination !

— Je vais te le dire. Les ordinateurs ont compris que nous étions en route pour le temple de Vartosse et c'est là qu'on nous attend.

— Probablement. Contre cela, nous ne pouvons rien.

— Si. Contre-attaquer.

— Si nous tentions quoi que ce soit contre les forteresses des ennemis de Harrar, Vor 6, Vor 24 et moi-même serions immédiatement désintégré.

— Ce n'est pas à vous trois que je pensais pour cette contre-attaque, mais à moi.

Une machine ne manifeste jamais la moindre surprise, à moins d'interpréter pour tel le silence subit de Val 3 qui attend plusieurs secondes avant de me répondre :

— Les autres robots, quels qu'ils soient, ne te feront jamais aucun mal, mais tu tomberas au pouvoir des maîtres dès que tu les approcheras.

— J'en suis moins sûr que toi. Je me sens capable de leur cacher mes pensées profondes et même de les tromper s'ils se livrent sur moi à des investigations mentales. Je peux créer un véritable barrage dans mon cerveau. Ce que je crains, en revanche, c'est de me faire repérer trop vite par leurs détecteurs d'ondes biologiques. En m'accompagnant, est-ce que tu pourrais brouiller leurs émissions ?

— Oui.

— Reste le problème d'Elsa et de Felton. Eux ne peuvent pas m'accompagner, et il ne faudrait pas qu'ils se fassent prendre pendant mon expédition.

— Cache-les dans le grand sommeil.

— Comme l'ancienne population de Thana ?

— C'est seulement dans le grand sommeil qu'ils seront introuvables.

— Et je pourrai les réveiller ?

— En même temps que ceux qui dorment depuis des millénaires.

— Donc, si j'échoue, ils seront en quelque sorte condamnés,

peut-être pour l'éternité ?

Ce n'est pas exactement une question que je pose au robot ; il le comprend parfaitement et ne dit rien. C'est à moi seul que je pose cette question, et c'est à moi seul de réfléchir et de décider.

Sans en parler. J'agirai avec eux comme l'ont fait jadis Harrar et les autres avec l'ensemble de la population thanienne. Ils ne sauront rien.

Je me méfie des bonnes raisons qu'on peut se donner dans ces cas-là. Mais, d'un autre côté, je dois bien admettre que si nous restons ensemble nous serons perpétuellement traqués.

Notre seule chance de nous en tirer est d'essayer de prendre les ordinateurs de nos ennemis en défaut en les trompant par des manœuvres illogiques et rapides, des manœuvres qu'on ne peut exécuter avec beaucoup de célérité que si l'on est seul.

Si Felton ne se méfiait pas de moi, je pourrais envisager de le prendre avec moi. Il me serait même terriblement utile. Mais avec sa mentalité actuelle, il passerait son temps à exiger des explications.

Toujours mentalement, j'ordonne à Val 3.

— Changeons de cap. Nous n'allons plus au temple de Vartosse. Trouve-nous un endroit où nous pourrions confier Elsa et Felton au grand sommeil.

— A une centaine de kilomètres à l'ouest, nous trouverons la ville de Trasor. Elle possède une nécropole.

— Nous y allons, mais mes amis ne doivent se douter de rien.

La nuit est tombée et, après quelques minutes d'une obscurité totale, deux lunes se lèvent à l'horizon. Deux lunes qui paraissent relativement voisines et dont le reflet éclaire le ciel autour de nous.

Felton et Elsa ne se sont pas rendu compte que nous avons changé de direction.

Soudain, Val 3 me signale :

— Un vol de tattras fonce dans notre direction.

— Un vol important ?

— Très important.

— Prends tes dispositions.

J'avertis Felton et Elsa, tout en leur assurant qu'ils n'ont rien à craindre, sans le croire tout à fait. Et, brusquement, le ciel s'emplit de cris stridents pendant qu'une masse opaque nous cache les deux lunes, nous plongeant dans l'obscurité.

Les robots stoppent tous les trois en même temps et entrent en action. J'ignore de quelles armes ils se servent, mais, par moments, de brefs éclairs illuminent la masse des tattras.

Ils ont à peu près la taille et l'apparence de chiens-loups, à ceci près qu'ils sont pourvus de larges ailes et que leurs gueules se terminent par des becs acérés.

Des chiens ailés aux plumes d'un noir de jais. Ils attaquent avec une férocité incroyable. Chaque fois qu'un vide se produit dans leurs rangs, ils le referment. Rien ne paraît pouvoir les arrêter sauf la mort, et le feu croisé des robots ne leur laisse que peu de chances.

Peu à peu, les cris se font plus rares, puis cessent complètement, lorsque le dernier rapace touché à mort se met à tomber en tournoyant. Le dernier... Aucun n'a pris la fuite.

L'engagement a duré près de dix minutes durant lesquelles Elsa est restée serrée contre moi, la tête nichée dans mon épaule. Encore un geste qui ne plaît pas à Felton.

Entre nous, le malentendu s'aggrave de plus en plus et nous ne pouvons rien faire pour qu'il se dissipe, car nous ne nous trouverons plus jamais sur le même plan.

Dans une certaine mesure, j'appartiens déjà au monde de Harrar et lui n'en fera jamais partie, car, après ce qui m'est arrivé, après mon passage dans la salle d'enseignement, je n'oserais pas tenter la même expérience avec lui de crainte qu'il n'y perde la raison. Ce qui a failli arriver avec moi.

Nous nous sommes remis en route vers Trasor. Mentalement, j'avertis Val 3 :

— Il ne faut pas que Felton et Elsa Van Rolsen se doutent de quoi que ce soit. Nous ne pouvons donc pas les conduire directement dans la nécropole.

— Dès que nous approcherons de la ville, ils s'endormiront progressivement.

Je frissonne. Ils s'endormiront d'un sommeil dont ils ne se réveilleront peut-être jamais si je trouve la mort au cours de l'aventure dans laquelle je vais me lancer.

Une aventure au cours de laquelle je serai obligé d'improviser et dont je ne soupçonne même pas les dangers.

Pourtant, à l'instinct, il me semble que j'ai une chance, à cause de tout ce que je sais et que je n'arrive pas encore à exprimer complètement.

Maintenant, partout autour de nous, le ciel reste vide. Les tattras semblent l'avoir définitivement déserté. En revanche, au fond de la plaine, j'aperçois les hauts bâtiments d'une grande ville bâtie au confluent de deux cours d'eau.

Trasor ?

Je n'en suis pas tout à fait certain, mais, soudain, je sens Elsa s'alourdir dans mes bras. Elle vient de s'endormir... Felton aussi, que Vor 24 retient désormais à l'aide d'un de ses bras articulés.

Je pourrais encore renoncer, improviser une autre tactique qui nous permettrait de rester tous ensemble. Une autre tactique?... Laquelle ? Je n'en vois pas. Si j'ai une chance de réussir, elle va

résider dans la rapidité de mes mouvements et de mes déplacements.

Pour adversaires, je n'ai que trois gnomes, immobilisés à cause de l'énormité de leur crâne par rapport à la petitesse de leur corps, et des machines qui éviteront de me faire le moindre mal.

Le combat que je vais engager sera strictement mental. Ce sont nos forces psychiques qui vont se heurter, mon cerveau contre celui des contemporains de Harrar. Et, aussi bizarre que cela puisse paraître, j'ai l'impression que je serai finalement le plus fort, car le mien est resté normal.

J'ai l'impression que son gigantisme n'a rien apporté de plus à Harrar, au contraire, qu'il lui a fait commettre des erreurs... D'où me vient cette quasi-certitude ?

Pas le temps d'y penser plus longuement, car notre groupe amorce un mouvement de descente. Nous survolons Trasor.

Dans ce que Val 3 désigne sous le nom de nécropole, Harrar et les autres ont parqué les hommes et les femmes qu'il leur était impossible de conserver dans le grand sommeil chez eux faute d'installations appropriées.

C'est une tour d'environ trois cents mètres de haut, à l'intérieur de laquelle sont entassés d'innombrables sarcophages transparents rangés les uns à côtés des autres dans les cabines superposées d'un immense ascenseur.

Dans les sarcophages, des êtres endormis reposent dans le liquide argenté à consistance de mercure dans lequel baignaient Harrar et mon double lorsque je les ai vus au moment de la tentative de transfert.

Val 3 a fait avancer deux sarcophages supplémentaires et pendant qu'ils se remplissent de liquide, Vor 6 et Vor 24 déshabillent Elsa et Felton.

Est-ce que j'ai le droit d'agir comme je le fais ? Avec Elsa oui, mais Felton ne me le pardonnera sans doute jamais, même si je dois finalement réussir.

Notre vieille amitié, qui a commencé à se désagréger le jour où Harrar a fait de moi son dépositaire, sera définitivement morte lorsqu'il se réveillera. Morte de son côté à lui, car, en ce qui me concerne, rien ne sera changé.

Voilà... Les robots étendent les corps dans l'épais liquide qui les recouvre entièrement. Ce liquide, c'est une sorte de neutralisateur, moins puissant que celui dont on se sert pour la régénérescence. Il a pour effet uniquement de maintenir les tissus dans leur état et non de les rajeunir.

Les sarcophages se referment, mais Val 3 les laisse un peu à l'écart des autres, de façon qu'Elsa et Felton soient les premiers à retrouver conscience le jour du grand réveil.

Je serai là, bien sûr, si ce jour-là je suis encore vivant. Val 3 et les deux autres robots attendent. Ils ne peuvent préjuger de la décision que je vais prendre.

— Val 3... Existe-t-il un arsenal à Trasor ?

— Naturellement.

— Avec des robots et des machines de guerre en réserve ?

— Oui.

— Et un ordinateur géant ?

— Comme celui que tu as vu fonctionner dans la forteresse de Harrar.

— Parfait. C'est là que nous allons.

Un ordinateur géant... Je compte bien m'en servir, mais pas m'en remettre uniquement à lui, comme l'aurait fait Harrar et comme le font Klinia, Staran et Talmon. Pourtant, j'ai le sentiment de mon impuissance et de ma fragilité. Et, en même temps, une confiance en mes possibilités que je n'ai jamais eue au cours de ma vie aventureuse.

Evidemment, en agissant comme je vais le faire, je désobéis aux instructions de Harrar qui m'avait fixé Vartosse comme objectif... Ça me gêne un peu. Je ne le ferais pas s'il était toujours vivant, mais, comme il est mort, j'estime avoir le droit de reprendre mon entière liberté et d'agir selon mes propres principes.

Et puis, j'ai l'impression que je n'aurai rien résolu lorsque j'aurai réveillé l'ancienne population.

Au contraire.

J'ai renoncé à mon compensateur de gravité, car j'éprouve soudain le besoin de marcher, de me dépenser physiquement. A la suite de Val 3 et suivi par les deux Vor, je traverse d'abord une large avenue avant de remonter une longue rue bordée de magnifiques bâtiments.

L'arsenal de Trasor se trouve sur une colline. C'est une forteresse carrée en béton armé. Un peu l'allure d'un bunker terrien. Pas de fenêtre. Une porte énorme, qui s'ouvre automatiquement devant Val 3 et qui a plus d'un mètre d'épaisseur.

La forteresse proprement dite est souterraine. Un ascenseur nous permet d'atteindre son centre vital qui se trouve à plus de trois cents mètres de profondeur.

Son centre vital dans lequel je découvre un ordinateur semblable à celui qui a assuré la défense de la forteresse d'Harrar. Comme l'autre, il comporte douze écrans panoramiques, tous éteints pour le moment.

Val 3 se place devant son clavier et attend mes instructions :

— Fournis-lui toutes les indications que nous possédons sur l'attaque de la forteresse. Précise que notre but final est d'atteindre le temple de

Vartosse et demande comment se présentent les forces adverses.

Les touches du clavier se mettent à cliqueter à une vitesse vertigineuse pendant que les voyants de la prodigieuse machine s'allument les uns après les autres.

Val 3 est incapable d'oublier le moindre élément et je peux m'en remettre entièrement à lui ; et, lorsque le verdict tombe, je sais qu'il est définitif.

Définitif du point de vue des machines. Et ce verdict me condamne en me révélant que Klinia, Staran et Talmon ont concentré leurs forces autour du temple, donc que je ne pourrai jamais l'atteindre, à moins d'écraser les forces dont mes trois adversaires disposent.

Pour cela, j'ai la ressource d'utiliser les réserves de l'arsenal de Trasor et d'un certain nombre d'autres villes. Très peu, car mes ennemis ont déjà entrepris de récupérer celles qui restent disponibles. Et ils sont trois...

L'ordinateur estime que je n'ai pas l'ombre d'une chance si j'attaque de front et il estime que j'ai déjà bénéficié d'un coefficient de chance extraordinaire en atteignant Trasor. Normalement, les trants ennemis auraient dû nous prendre en chasse.

Ce qui nous a sauvés, c'est probablement qu'on a pensé que je tenterais d'atteindre Vartosse individuellement, sans me faire appuyer par un matériel de guerre important.

Pourquoi ? Comment se fait-il qu'un cerveau électronique ait pu se tromper à ce point ? En s'imaginant que je ne changerais pas très vite de direction après avoir été repéré dans la plaine ?

Car, au moment où l'émission des détecteurs des trants a été brouillée, ils ont dû en déduire que nous nous étions rendu compte qu'on nous avait localisés.

Troublant ! Cela paraît même invraisemblable ! Les ordinateurs ne peuvent pas mésestimer à ce point l'intelligence humaine. Il y a dans tout cela un élément qui m'échappe, car, de toute façon, les machines ne peuvent pas faire de distinction entre deux sortes d'intelligences.

Tout ce qu'elles ont à leur disposition, ce sont uniquement des éléments. Et ce sont les sondes à longue portée de cet ordinateur-ci qui ont découvert qu'on nous attendait dans le temple de Vartosse.

En attendant, les douze écrans qui me font face se sont allumés les uns après les autres. Et, comme dans la forteresse d'Harrar, je vois tous les dispositifs de défenses se mettre en place.

Seulement, ce n'est pas ce que je veux. Mentalement, j'interroge Val 3 :

— Il doit exister de nombreuses cités dont les arsenaux sont intacts, comme celui-ci ?

— Certainement.

— Alors, commande au cerveau électronique d'entrer en contact avec le plus grand nombre possible d'entre eux, de façon à contrôler leurs forces.

— S'il le fait, nos ennemis en seront immédiatement informés et eux aussi regrouperont les forces disponibles. Trois fois plus vite que nous.

— Tant pis. Nous devons prendre le risque.

Val 3 transmet.

Lorsque tout est terminé, l'écart des forces n'est pas de un à trois, mais de un à quinze. Ça ne m'inquiète d'ailleurs pas... Je m'y attendais.

J'ordonne :

— Que l'ordinateur se prépare à lancer une attaque-surprise contre le temple de Vartosse.

— Ce sera un véritable suicide, répond Val 3.

— Pose toujours la question à l'ordinateur.

Le temps pour le robot d'effectuer la transmission et il me déclare :

— L'ordinateur vient d'enregistrer un message... Une offre de négociation.

— De qui émane-t-elle ?

— De Klinia.

C'est exactement ce que j'avais prévu, mais je pensais que l'offre viendrait soit de Staran, soit de Talmon. De toute façon, pour moi, ça ne change rien.

J'esquisse un sourire. Les machines n'ont aucune imagination, et mes ennemis actuels sont leurs esclaves.

Chapitre IV

Va pour Klinia. Le cœur battant, je demande à Val 3 :

— Que propose-t-elle ?

— D'unir ses forces aux tiennes et d'attaquer immédiatement Staran, qui est le plus vulnérable, pendant que tu contiendras Talmon, jusqu'à ce que vous soyez en mesure de l'écraser ensemble.

— Qu'exige-t-elle en compensation ?

— Ton compagnon.

— Felton ?

— Auquel il ne sera fait aucun mal... Tu le sais.

Exact. J'y suis passé... Je demande :

— Peux-tu me mettre en communication directe avec Klinia ?

— Non, car Talmon et Staran capteraient votre conversation. Vous ne pouvez vous entendre que par le truchement de l'ordinateur.

— Avant de prendre une décision, il faut que je sache ce que sont devenues Marfa Trant et Lydia Ray, les amies d'Elsa Van Rolsen.

Sous l'impulsion de Val 3, les touches du clavier de l'ordinateur se remettent à cliqueter, puis le robot traduit la réponse :

— Klinia est disposée à te remettre immédiatement Lydia Ray en gage de sa bonne foi.

— Et Marfa ?

— Elle en aura besoin pour effectuer son propre transfert, mais tu pourras la reprendre dès que celui-ci aura commencé, comme tu pourras récupérer Felton.

Oui. Tout cela me paraît logique et acceptable. Pourtant, je reste méfiant :

— Qui est-ce qui pousse Klinia à vouloir traiter avec moi ? Je n'aurais pas la moindre chance dans une épreuve de force contre elle, Staran et Talmon réunis ?

Un temps... Les voyants de l'ordinateur lancent quelques éclairs, puis :

— Klinia ne tient pas à rester l'alliée de Staran et de Talmon. Au contraire, ce sont ses ennemis au même titre que Harrar l'était. De plus, elle est persuadée que tu ne te laisseras

jamais prendre vivant, donc qu'il n'y aura plus de transferts possibles après ta mort puisque tu as livré ton compagnon au grand sommeil.

Comment le sait-elle ?

La réponse met longtemps avant de me parvenir :

— Klinia refuse de le dire. Tu ne lui dis pas non plus tout ce que tu sais.

— Qu'est-ce qui lui prouve que je ne me retournerai pas contre elle dès que nous en aurons fini avec Talmon et Staran ?

L'ordinateur transmet la question et je n'ai pas besoin que Val 3 me traduise la réponse. Je la lis en clair sur l'écran de contrôle lorsqu'elle s'y inscrit.

— Les Terriens sont une race loyale à laquelle on peut faire entièrement confiance. Lydia Ray est déjà en route pour Trasor dans un transport rapide. Dès qu'elle sera arrivée, que Tarquin m'avertisse et j'ouvrirai les hostilités contre Staran.

Je m'incline et j'ordonne à Val 3 de charger l'ordinateur d'établir un nouveau plan d'action en fonction du nouvel équilibre des forces dû à la défection de Klinia.

Klinia!... Au fond, pour moi, c'est la meilleure solution. Comme c'est une femme, c'est avec elle que je m'entendrai le plus facilement et, une fois son transfert accompli, elle aura probablement l'apparence de Marfa Trant qui est une très jolie fille.

Une fois le transfert accompli... A condition qu'il réussisse. Et l'expérience tentée par Harrar n'est pas encourageante à cet égard. Pourtant il me semble...

Harrar m'a dit qu'il m'avait laissé toutes ses notes et que je poursuivrais ses travaux. Sur le moment, j'avais trouvé que c'était de la folie, mais plus maintenant. J'ai même l'impression que je suis très près de la solution, que je la connais, qu'il suffisait de peu de chose pour qu'elle jaillisse dans mon esprit...

Une brève sonnerie se déclenche au-dessus du clavier de l'ordinateur qui signale immédiatement :

— Un transport rapide entre dans la zone d'attraction de Trasor.

Comme je ne veux courir aucun risque, j'envoie Vor 6 et Vor 24 sur le spatiodrome dont un des écrans de l'ordinateur me donne une vue plongeante.

Je reste en communication mentale avec les deux robots qui me transmettent automatiquement tout ce qui fait réagir leurs détecteurs.

Le transport rapide à pilotage automatique n'a qu'une seule passagère, Lydia Ray. Une brune, visage énergique, de longs cheveux. Une femme très grande, moulée dans une combinaison spatiale d'un jaune clair.

Je la trouve beaucoup plus belle qu'Elsa Van Rolsen. Ce n'est pas le même genre de femme. Ce qui fait le charme d'Elsa, c'est sa joliesse, alors que Lydia impressionne par sa classe et son allure de grande dame.

Les robots ne l'impressionnent pas du tout. Depuis son arrivée sur Thana, elle a eu tout le temps de s'y habituer. Elle suit sans hésitation Vor 6 et Vor 24, pendant que le transport qui me l'a amenée repart, immédiatement rappelé par Klinia.

J'imagine que son débarquement à Trasor doit donner le signal du début des opérations et, en attendant que Lydia me rejoigne, je reporte mon attention sur les écrans de mon ordinateur.

Il se produit en effet de grands changements dans la disposition des engins de guerre.

La plupart des robots de combat et des fusées se regroupent sur les écrans 6, 7 et 8, qui sont les secteurs tenus par Talmon. Et, brusquement, je réalise que le secteur 11 est celui où se trouve le temple de Vartosse.

Il ne s'y passe absolument rien. Les machines de guerre sont toujours en place, mais ce sont aussi bien celles de Talmon que celles de Staran ou de Klinia. Pourtant, dans les secteurs 2, 3 et 4, une bataille sans merci est engagée entre leurs forces. .

Je ne comprends pas. Normalement, Staran aurait dû rappeler tous ses engins. J'interroge Val 3, mais il ne me répond pas et, à l'inspiration, je lui donne l'ordre d'attaquer dans les secteurs 7 et 8, c'est-à-dire contre le dispositif de Talmon.

Ce qui se passe me déroute... Les premières lignes de mon adversaire cèdent presque tout de suite et nos engins remportent un très gros succès initial, si considérable que j'ai l'impression que l'ordinateur qui dirige les manœuvres pour le compte de Talmon s'est déréglé.

En tout cas, ça n'a rien de comparable avec ce qui s'est passé lorsque les trois alliés d'alors ont attaqué, ensemble, la forteresse de Harrar.

On dirait une parodie, que Val 3 trouve tout à fait normale. Moi pas, et j'ai horreur des anomalies. Elles signifient toujours qu'on fait une faute de raisonnement.

Brusquement, je me dirige vers l'ascenseur installé au fond de la salle de l'ordinateur. Val 3 veut me suivre, mais je lui ordonne de rester.

— Je suis conditionné pour assurer ta sécurité partout où tu vas.

— En ce moment, je ne cours aucun risque.

— Mais, je ne peux pas te quitter.

Je fronce les sourcils. Une réaction que la machine ne peut pas enregistrer. En un sens, je suis son prisonnier. Je sais que, si elle le voulait, elle pourrait me paralyser à l'instant même. Il suffirait qu'elle estime que je suis en danger.

Son prisonnier!... Je viens seulement de réaliser à quel point je

dépends d'elle et qu'elle me domine. C'est là une chose qu'un Terrien ne peut supporter.

— Bon. Suis-moi.

Je me dirige vers l'ascenseur, et les portes de la cabine s'ouvrent automatiquement devant nous.

— Où veux-tu aller ?

— Conduis-moi dans les appartements qui ont été réservés à Lydia Ray.

Tout en parlant, je fais le vide dans mon esprit. Je m'efforce de dissimuler derrière une barrière mentale toutes mes pensées intimes. C'est peut-être inutile, car je ne suis pas certain que le robot ait des facultés de télépathie, mais je préfère me montrer prudent.

Tout à coup, un voile s'est déchiré dans mon esprit. Je connais beaucoup de choses sur la civilisation de Thana, même si elles sont encore confuses dans ma mémoire. Beaucoup de choses, mais pas celle-là. Presque tout, même si je ne comprends pas encore très bien, et j'ignore si les détecteurs de Val 3 sont réglés sur mes ondes mentales.

Ça ne gênait pas beaucoup Harrar et les autres maîtres de Thana d'être entièrement sous la dépendance de leurs robots. Privés personnellement de moyens de se déplacer tout seuls, dépendant pour le moindre geste ; l'idéal, pour eux, était que leurs désirs soient réalisés à l'instant même où ils en avaient l'idée, sans même avoir à la formuler.

Ce n'est pas mon cas. J'ai besoin de mon libre arbitre et de pouvoir réfléchir sans témoin, serait-ce un robot.

Evidemment, l'ensemble de connaissances que je viens de découvrir en moi sont un peu empiriques. C'est comme s'il y avait un brouillard dans mon cerveau et qu'il soit en train de se dissiper lentement.

L'ascenseur stoppe et les portes coulissent... Nous sommes arrivés !

— Un homme ! s'exclame Lydia Ray. Un homme véritable.

— Et même un Terrien comme vous, plus ou moins prisonnier de ce monde étrange.

— Complètement prisonnier !

— Pas moi... Je dispose tout de même d'une certaine autonomie de mouvements.

Le plus dur pour moi est de parler en continuant à cacher mes pensées secrètes derrière une barrière mentale.

— Pourquoi vous ?

— C'est une longue histoire.

Son visage se fait brusquement grave.

— Savez-vous où sont mes amies ?

— Elsa Van Rolsen est ici..., disons en état d'hibernation, bien que ce ne soit pas le mot qui convienne. De toute façon, sa vie n'est pas en danger et je crois savoir où se trouve Marfa Trant.

— Vous croyez seulement ?

Tout en discutant, je me suis approché de Val 3. J'espère que c'est un robot comme les autres, comme ceux que j'ai eu le loisir d'examiner. Brusquement, je le ceinture du bras droit et je relève une minuscule manette qu'il possède sur la hanche et que je dois aller déboucher au fond d'un alvéole protégé par un taquet.

Durant quelques secondes, j'ai l'impression d'être envahi par un commencement de paralysie, mais elle n'est pas suffisamment forte pour détruire en moi les automatismes ; j'ai relevé le taquet avant d'être incapable de bouger et mes doigts sont lancés. Je retrouve immédiatement l'entière liberté de mes mouvements.

— Que faites-vous ? s'exclame Lydia.

J'ai eu très chaud et je commence par essuyer la sueur qui ruisselle sur mon front. Lydia me regarde avec des yeux surpris.

— Les maîtres de cette planète s'en remettent entièrement à leurs robots qui ont pour charge essentielle de les protéger. Ils s'en remettent à eux sous prétexte qu'ils sont infailibles, mais je n'ai pas la même apparence physique que les maîtres de cette planète et mon robot me donnait l'impression d'avoir perpétuellement à côté de moi un garde-chiourme.

— Les maîtres de cette planète?... Ce ne sont pas ces machines ?

— Non. Pour le moment, ce sont deux hommes et une femme... Mais vous ne pouvez pas vous rendre compte si vous n'avez pas vu des robots. Il vaudrait peut-être mieux qu'il ne reste plus qu'eux ici... Venez.

Maintenant, il s'agit de me débrouiller par mes propres moyens. Je n'ai plus Val 3, ni Vor 6, ni Vor 24 pour m'aider.

Dans le dos du robot, j'ouvre une petite trappe et je sors de sa cachette la bande qui le conditionne avant de la glisser dans ma poche.

Je sais que je pourrais analyser toutes les instructions qu'il avait reçues, mais malheureusement les techniques qui me permettraient d'obtenir ce résultat sont encore hors de ma portée.

La cybernétique a toujours été une science qui m'a échappé. Alors, fatalement, dans ce domaine, l'assimilation est plus longue que je craignais, c'est que, pour Val 3, les maîtres quels qu'ils soient passent toujours avant moi.

— Lydia, préférez-vous rester ici dans les mêmes conditions que lors de votre détention précédente, c'est-à-dire en sécurité, ou voulez-vous me suivre ?

— Je ne veux pas vous quitter.

— Très bien, mais je vais peut-être au-devant de terribles dangers.

Elle hésite tout de même une seconde et je la comprends. Il n'y a rien de plus terrible qu'un dépaysement total pour un être qui n'en a pas l'habitude. De plus, elle ne me connaît pas. Elle ne sait rien de moi. Je lui ai dit que j'étais originaire de Terre O., mais rien ne le lui prouve.

— Je vous suis, où que vous alliez... Comment vous appelez-vous ?

— Tarquin. Cyrille Tarquin. Dans notre civilisation, je suis ce qu'on appelle un coureur d'aventures spatiales. Je me rends dans les planètes inconnues ou mal explorées et je me livre à tous les trafics imaginables. Ça vous choque ?

— Non.

— Elsa Van Rolsen m'a parlé de vous... Très peu, car Elsa vous croyait morte et nous ne voulions pas raviver son chagrin.

— Nous ?

— J'ai débarqué sur Thana en compagnie de mon associé. Il s'appelle Felton.

— Où est-il ?

— Lui aussi, j'ai été obligé de le placer en état d'hibernation. Je suis le seul à avoir bénéficié d'un enseignement sur cette planète. Donc, je peux diriger les robots, et ça ne lui plaît pas.

Inutile de me perdre en longues digressions. J'entraîne Lydia vers l'ascenseur, où un problème se pose pour moi. Sur un grand tableau, il y a une centaine de boutons, tous marqués en thanien...

Si je commence à me tromper maintenant, je n'en sortirai jamais. Je me concentre, puis je prends mes risques...

C'est gagné. L'ascenseur nous dépose exactement où je voulais aller, dans un vaste hangar où, à côté de trants de combat, sont rangées de longues fusées de communication.

Des trants... C'est le nom de famille de Marfa. Il y a des coïncidences extraordinaires, même sur les mondes les plus lointains.

Je choisis une fusée. Dans le ciel, il n'est, de toute façon, pas question que j'engage le combat avec des engins de guerre. En ce moment, je mise sur le fait que, quoi qu'il arrive, je suis sacré aussi bien pour Talmon que pour Staran et Klinia, car je possède « l'étincelle de vie » dont ils paraissent avoir tant besoin.

Après avoir fait monter Lydia et l'avoir installée à côté du fauteuil de pilotage, je m'assieds dans ce dernier.

— Où allons-nous ? me demande-t-elle.

— Au temple de Vartosse.

— Où est-ce ?

— Dans le secteur 11 de l'ordinateur de Trasor où nous nous trouvons en ce moment.

— Et qu'est-ce que nous allons faire dans ce temple ?

— Peut-être réveiller cette planète.

— Comment ?

— Disons comme la Belle au bois dormant.

C'est tout ce que je peux vous dire, en dehors des coordonnées géographiques du temple.

24, 107. Elles viennent de jaillir dans ma mémoire, je ne sais pas trop comment. Si, je le sais, mais je ne peux pas en faire état devant Lydia et je me contente de lui dire :

— Je suis passé sous ce qu'on appelle une machine d'enseignement, sur Thana, et j'ai appris, grâce à cela, des tas de choses.

C'est exprès que je parle sur un ton badin, car je ne veux pas effrayer Lydia, ni même l'impressionner.

Tout en lui fournissant ces succinctes explications, j'ai fourni au pilotage automatique de la fusée les coordonnées du temple.

Ouverture du hangar. Démarrage. La fusée fait un véritable bond qui nous plaque littéralement sur nos sièges. Je maugrée :

— Depuis des millénaires, ces engins ne sont plus utilisés que par des robots.

Donc, il faut que je réduise notre vitesse. Je n'y parviens pas sans mal, mais je finis tout de même par obtenir une accélération supportable.

J'en profite pour raconter à Lydia comment il se fait que nous soyons arrivés sur Thana après la découverte, dans l'espace, du *Tucson*. Puis elle m'expose ses propres aventures qui se réduisent à peu de chose : sa fusée de survie l'a amenée dans une forteresse où elle a vécu en prisonnière et en recluse, soignée par des robots qui ont tout fait pour lui rendre la vie agréable dans les limites de leurs possibilités.

— Qui étaient minces, murmure-t-elle.

— Vous n'étiez pas prisonnière en compagnie de Marfa Trant ?

— Non.

— Vous ne l'avez jamais revue ?

— Jamais. Elsa non plus.

Un peu surprenant, puisque c'est finalement Marfa que Klinia a décidé de garder en vue de son transfert. Seulement, je n'ai pas le temps de m'attarder sur ce problème. Nous arrivons déjà.

Notre fusée fait d'abord le tour d'un énorme dôme en réduisant sa vitesse. Puis une énorme trappe s'ouvre devant notre engin et nous pénétrons à l'intérieur. Ce doit être le temple.

Je stoppe mes moteurs, j'ouvre le sas de sortie et je saute à

terre. Immédiatement, un robot apparaît. Du type Val. J'essaye de le contrôler mentalement, mais, comme avec Val 3, j'éprouve un sentiment d'engourdissement soudain.

Dans un réflexe, je dégainé mon pistolet et je tire, visant l'œil de poitrine. Ma balle explose en frappant le verre qui éclate, et je vois le robot vaciller pendant que mon engourdissement se dissipe.

Je prends le bras de Lydia et je l'entraîne.

— Ne vous effrayez pas. Quoi qu'il arrive, toutes ces machines n'en veulent pas à notre vie. Le plus grave qu'il pourrait nous arriver est que nous soyons à nouveau prisonniers.

A la main, je garde mon pistolet et je suis décidé à m'en servir, sans même essayer d'entrer en contact avec les robots qui se présenteront devant nous. J'en rencontre encore deux avant d'arriver dans la salle où se trouve la machine dont Harrar m'a parlé.

Pour la garder, cinq robots, contre lesquels mes balles explosives font merveille. Puis, j'ai la fameuse machine devant moi... La machine du réveil.

Dès que je l'aurai branchée, la planète tout entière sera privée d'énergie jusqu'à ce qu'elle ait accompli sa tâche.

Plus rien ne fonctionnera en dehors des engins alimentés par des piles individuelles. Plus rien... Les ordinateurs, par exemple, et en cessant de fonctionner, ils arrêteront la guerre.

Lydia et moi, en revanche, nous pourrions toujours utiliser les fusées, les robots de service, qui ne dépendent pas des ordinateurs, et les compensateurs de gravité.

Pour moi, c'est un moment extraordinaire.

Un simple branchement, une fiche monumentale à enfoncer dans une autre, et toute une planète va revivre après plus de cinq mille ans. Du moins, je l'espère...

Lydia ne peut pas comprendre la gravité de l'instant que nous allons vivre et je n'essaye même pas de le lui expliquer. A quoi bon ?

Brusquement, j'empoigne la fiche et je l'enfonce. Immédiatement, l'intensité de la lumière autour de nous baisse de moitié.

Peu importe. *Je sais* que, sur l'ensemble de Thana, le processus de réanimation vient de commencer, dans les nécropoles et dans les retraites individuelles.

Je sais aussi que je dois prendre un certain nombre de mesures. Par exemple, en sortant de la salle, je bloque complètement le système d'ouverture, de façon que personne, même un robot, ne puisse l'ouvrir sans faire sauter tout ce qui est contraire à son conditionnement.

Des robots, nous n'en rencontrons plus un seul jusqu'à ce que nous ayons regagné le hangar où s'est posée la fusée qui nous a amenés. Elle est toujours là et, comme elle dispose d'un jeu de piles

autonomes, nous pouvons repartir.

Je mets le cap sur la forteresse de Klinia. Pratiquement, il n'y a plus aucun risque, car tous les engins de guerre ne fonctionnent plus, les ordinateurs ne les alimentant pas en énergie.

La machine du réveil draine actuellement toutes les disponibilités de la planète à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

Le quartier général de Klinia, mon alliée, puisqu'elle m'a renvoyé Lydia, se trouve au cœur d'une forteresse semblable à celle d'Harrar. Pas question de nous faire ouvrir un hangar automatique quelconque, et je pose notre fusée sur la terrasse supérieure comme je l'avais fait avec le *Lata III* en arrivant chez Harrar. Je suis tenté de dire il y a une éternité.

Pas de robots pour nous accueillir. Peu importe, je connais le chemin. J'équipe Lydia d'un compensateur de gravité de façon à faciliter ses déplacements, puis, comme j'en porte un aussi, nous nous enfoncez dans les profondeurs de la forteresse.

Jusqu'à la salle du trône où un spectacle horrible nous attend. M'attend, car Lydia n'était pas au courant, elle.

Klinia est là, couchée dans son monumental fauteuil... Monumental à cause de son immense appuie-tête. Klinia, mais aussi Talmon et Staran.

Ils sont morts tous les trois, la tête tranchée, et, à leurs pieds, ils ont chacun un robot inerte qui tient un sabre à la main. Lydia pousse un hurlement et je la prends dans mon bras pour la rassurer.

Facile, de comprendre ce qui s'est passé. Ils se sont réunis, sans doute pour décider d'une façon quelconque de s'entendre pour s'emparer de Felton et de moi. Mais ils se haïssaient tous, et l'un d'eux, brusquement, a lancé son robot.

Lequel ? La pensée est plus rapide que n'importe quel geste et que n'importe quelle machine. Avant d'avoir pu arrêter quoi que ce fût, ils s'étaient condamnés tous les trois.

Etrange fin pour ces êtres qui s'étaient voulus immortels et qui n'ont pu aller jusqu'au bout.

Nous ne pouvons plus rien pour eux. J'entraîne Lydia.

— Où étiez-vous gardée prisonnière ?

— Au premier niveau.

Nous remontons et, dans la chambre où la jeune femme me conduit, nous découvrons Marfa Trant, terrorisée, car tout ce qui bougeait s'est subitement arrêté autour d'elle au moment où j'ai connecté la machine du réveil sur le réseau d'énergie central.

Pauvre Marfa Trant ! Elle est un peu moins jolie que Lydia et Elsa, mais elle a peut-être plus de charme. Elle tombe dans les bras de son amie en pleurant, mais je n'ai pas le temps de les laisser à leurs effusions.

- Nous devons repartir immédiatement pour Trasor, Lydia.
- En emmenant Marfa ?
- Naturellement.

Je veux être présent dès que Elsa Van Rolsen et Felton reprendront conscience.

Troisième Partie

Chapitre Premier

Elsa ouvre les yeux la première. Elle jette d'abord un regard effaré autour d'elle, puis murmure :

— Que s'est-il passé ?

— Vous avez dormi.

Soudain, elle réalise qu'elle est entièrement nue et rougit violemment. Je détourne la tête.

— Vos vêtements sont là. Dites-vous bien que je n'avais pas le choix. J'ai retrouvé Marfa Trant et Lydia Ray.

— Marfa et Lydia ? Où sont-elles ?

— Je n'ai pas voulu qu'elles descendent ici. Vous allez pouvoir les rejoindre tout de suite. Val 6 vous conduira.

J'ai toujours dans la poche de ma combinaison la bande d'enregistrement de Val 3, mais je ne veux plus qu'il joue les chiens de garde autour de moi, et je ne veux surtout pas qu'il puisse m'empêcher d'agir à ma guise sous prétexte que je vais prendre des risques.

— Vous pouvez vous retourner, Tarquin.

Elsa a endossé sa combinaison et son visage, toujours un peu confus et rouge, se fait grave.

— Vous vous êtes débarrassé de nous, n'est-ce pas ? Nous vous gênions ?

— Pour ce que j'avais à entreprendre, oui... Enfin, je le pensais... Ça aurait pu être terriblement dangereux et ça n'a été qu'une simple formalité. Je ne pouvais pas le deviner.

— Moi, je peux le comprendre, mais je doute que votre ami...

— Je sais. Il vous a fait des confidences ?

— Certaines. Il vous reproche surtout de l'avoir tenu à l'écart. D'habitude, vous luttiez toujours ensemble.

— D'habitude, oui. Ici, ce n'était pas possible, car nous n'étions plus sur le même plan, ni à égalité. J'espère qu'il le comprendra, et que tout s'arrangera entre nous, ne serait-ce qu'avec le temps. Mes sentiments n'ont jamais changé pour Felton. Malheureusement, après mon passage sous la machine d'enseignement, je ne pouvais plus compter sur lui, comme sur moi-même. Il y avait trop de choses qu'il ignorait, et que je ne pouvais pas lui expliquer.

Je pousse un soupir et je m'approche du sarcophage que Felton occupe. Le liquide dans lequel il baignait commence à s'écouler lentement.

— Suivez Val 6, Elsa. Rejoignez Marfa et Lydia. Je vais essayer de m'expliquer avec Felton, et il est sans doute préférable que ce soit sans témoin.

Elle comprend et m'adresse un sourire. Mentalement, j'ordonne à Val 6 de la conduire à ses amies et j'ajoute à haute voix :

— Tous les habitants de Thana vont se réveiller d'ici à quelques jours. Selon mes calculs, trois ou quatre jours... Disons ce qui en reste, car, après plus de cinq mille ans, j'ai peur que le déchet soit considérable.

— Pourquoi trois ou quatre jours, alors que nous...

— Vous n'avez dormi que quelques heures.

Felton vient de remuer et, derrière Val 6,

Elsa quitte le caveau. Je m'assieds d'une fesse sur le bord du sarcophage qui vient de s'ouvrir, et je pense brusquement intensément à mon « double ». Je l'ai oublié, celui-là, et il va falloir que je découvre ce qu'il est devenu. Je me sens coupable de l'avoir négligé, terriblement coupable... Mais Felton s'éveille et je chasse de mon esprit tout ce qui ne le concerne pas.

Felton, c'est un aventurier comme moi, toujours sur ses gardes. Alors, il est instantanément lucide. Lui se rend compte immédiatement qu'il est nu et où il se trouve.

Il s'indigne :

— Tu as fait ça ?

— Il le fallait. Sois logique, je connais, sans pouvoir toujours les expliquer, tous les éléments de la civilisation thanienne. Toi, non, et je ne pouvais pas te faire passer sous la machine d'enseignement. Tu l'as vu..., elle a failli me rendre fou.

— Tu aurais pu...

— Quoi ? Te donner des ordres que tu n'aurais pas compris ? Te traiter comme un des robots que j'avais à ma disposition, et t'obliger à m'obéir même contre ta volonté avec les moyens dont je disposais ?

Son visage se renfroge, ce qui est bon signe, car cela signifie qu'il comprend, et il me demandé :

— Il y a longtemps que tu m'as placé en état d'hibernation ?

— Seulement quelques heures. Elsa se trouvait dans le sarcophage voisin et elle s'est réveillée la première. Maintenant, il n'y a plus de problème. J'ai pu atteindre le temple de Vartosse et tous les anciens maîtres sont morts.

— Tu les as tués ?

— Non. Ils se sont détruits eux-mêmes. Je ne sais pas dans quelles circonstances, et je ne le saurai sans doute jamais. Je les ai trouvés tous les trois chez Klinia, la gorge tranchée..., par des robots.

Felton est sorti de son sarcophage et commence à s'habiller.

— Et les autres femmes ?

— Retrouvées, je te l'ai dit. Elsa est montée les rejoindre tout de suite.

— Plus rien ne s'oppose donc à ce que nous repartions ?

— Si... La barrière magnétique qu'Harrar a établie très loin autour de Thana. Mais je devrais trouver assez facilement la source d'énergie qui l'alimente. Il y a aussi le fait que des milliers, peut-être des millions de Thaniens vont se réveiller et qu'ils risquent d'avoir besoin de nous.

— Je me fiche de ces Thaniens. Nous sommes riches, Tarquin, très riches..., à cause du *Tucson*. Le reste ne nous importe pas.

— A moi, si.

Il me lance un regard de défi et je m'empresse de lui préciser :

— De toute façon, je ne t'empêcherai pas de repartir si tu le désires. Immédiatement, même, car, en ce moment, la barrière magnétique ne doit plus être alimentée, la machine du grand réveil drainant toute l'énergie disponible sur la planète pour la réanimation.

— Parce que toi..., tu veux rester ?

— Je voudrais surtout que *nous* restions. Nous ne nous sommes jamais quittés, Felton. Ce serait ridicule de commencer maintenant.

— Nous ne nous sommes jamais quittés sauf lorsque tu as décidé de te rendre au temple de Vartosse.

— Je t'ai fait enfermer dans ce sarcophage avec Elsa lorsque j'ai su que les maîtres avaient découvert que nous étions vivants. En aucun cas, tu n'aurais pu m'aider dans la lutte que j'allais entreprendre et je n'avais que ce moyen là de te sauver la vie, si les choses avaient mal tourné pour moi.

— Et si tu avais échoué, j'aurais été embarqué là-dedans pour combien de millénaires ?

En disant cela, il a un geste d'horreur en me désignant les sarcophages entassés dans le caveau.

— Tous les maîtres désiraient faire revivre leur planète. Donc, fatalement, ils t'auraient réveillé un jour.

Mal convaincu, il boucle son ceinturon et s'aperçoit que de nouvelles armes emplissent ses étuis. Son regard s'allume et il me jette, mi-figue, mi-raisin :

— Je me sens tout de même mieux avec ça.

— Alors, viens.

Il n'est pas encore tout à fait convaincu, mais presque, et il me suit. Les ascenseurs ne fonctionnent plus, faute d'énergie, et nous devons remonter par l'escalier en nous aidant de nos compensateurs de gravité.

Nous retrouvons Elsa, Marfa et Lydia sur la terrasse de la forteresse et, en les revoyant, je repense intensément à mon double. Il doit se trouver dans la forteresse de Klinia, puisque c'est là que tous les maîtres étaient réunis.

Sur place, je l'ai complètement oublié.

Je vais donc être obligé de retourner là-bas. Cette fois, je n'oublie pas de proposer à Felton de m'accompagner et, comme nous ne pouvons laisser les trois femmes seules, nous nous entassons tous dans la fusée qui nous a déjà conduits, puis ramenés de la forteresse de Klinia.

De nouveau se pose le problème de l'accélération. Je la réduis jusqu'à ce qu'elle soit supportable pour nos organes. Lydia a déjà fait le voyage, mais pour Elsa et Felton, ce départ a le charme d'une nouveauté. Seule, Marfa éprouve une certaine appréhension à l'idée de retourner dans la prison où elle a été retenue aussi longtemps.

Ce que je n'arrive pas à comprendre, puisque Klinia les détenait toutes les deux, c'est la raison pour laquelle elles n'ont jamais été réunies ?

Il me reste encore pas mal de mystères à élucider sur Thana. Assise à côté de moi, Elsa s'exclame soudain :

— Alors, tous les anciens habitants de cette planète vont revivre ?

— Du moins, c'est un fait que Harrar tenait pour acquis.

— Et vous ?

— Moi, je ne sais pas... Théoriquement, c'est très possible, mais tout cela est si vieux, maintenant.

— En admettant qu'ils se réveillent, comment nous accueilleront-ils ?

— Je l'ignore. Nous prendrons, bien entendu, beaucoup de précautions.

— Et si nous en trouvons déjà, là où nous allons maintenant ?

— Aucun risque. Normalement, il s'écoulera plusieurs semaines avant le premier réveil. Avec vous et Felton, ça a été très rapide, car vous veniez d'être endormis.

— Ces gens seront peut-être devenus fous, fous furieux ? grogne Felton.

— J'y ai pensé.

— Et alors ?

— Je te l'ai dit, nous prendrons des précautions. Je les prendrai même seul si jamais vous décidiez de repartir.

— Moi, je resterai, fait Lydia. Quoi qu'il puisse arriver.

— Comme moi, ajoute Marfa Trant. Je suis trop curieuse de voir ce qui va se passer ici. Si jamais les prévisions de Harrar se réalisent, nous assisterons tous à un spectacle prodigieux.

— Que je ne manquerai pour rien au monde, surenchérit Elsa Van Rolsen.

Du coup, je me tourne vers Felton.

— Et toi ?

— Tu me vois partir dans ces conditions ? D'ailleurs, je n'ai jamais protesté que pour la forme, et parce que tu avais des rapports..., disons secrets, avec Harrar. Au fond, j'étais jaloux. Mais nous devons tenir compte d'un nouvel élément.

— Lequel ?

— Si la machine du réveil draine toute l'énergie de la planète et que la barrière magnétique n'est, momentanément, plus alimentée, la flotte envoyée par le père d'Elsa va peut-être pouvoir nous rejoindre ?

— Ne te fais pas trop d'illusions de ce côté là. Cette flotte, dont les appareils ont été déroutés pendant des semaines, n'a certainement plus pris de risque, et je te parie qu'elle a remis le cap sur Soldivan dès que ça lui a été possible.

La forteresse de Klinia est en vue.

Rien de changé, sauf dans la salle où j'ai découvert les cadavres. Les robots chargés du nettoyage les ont enlevés et les ont incinérés. J'aurais dû m'y attendre, puisque, dans toutes les agglomérations, il existe un service d'entretien qui a fonctionné d'une façon impeccable depuis des millénaires.

J'imagine que les robots sont capables de se réparer ou de se reconstruire eux-mêmes.

Lorsque nous arrivons, un de ces robots se présente. J'ai la main sur la crosse de mon pistolet, mais je ne ressens aucune impression de paralysie. Au contraire, je me trouve presque tout de suite en communication mentale avec lui.

— Je suis à la recherche d'un autre être vivant qui devrait se trouver ici.

— Le prisonnier ?

— Tu détiens un prisonnier ?

— Dans le troisième niveau.

— D'où vient-il ?

— C'est Staran qui l'a amené ici après l'écrasement définitif des forces d'Harrar.

— Et il me ressemble ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire par-là.

Pour un robot, nous devons tous nous ressembler, car, en un sens, il ne nous « voit » pas... Il capte nos radiations et elles doivent être semblables.

— Conduis-nous.

Ici, comme partout sur la planète, les ascenseurs ne fonctionnent plus et, une fois de plus, nous devons utiliser nos compensateurs de gravité pour plonger dans les niveaux inférieurs de la forteresse.

Le robot qui nous a accueillis nous précède et lorsqu'il s'arrête, un pan de muraille s'escamote, dégageant une large ouverture carrée devant lui.

Elle débouche dans un assez vaste appartement où nous découvrons, allongé sur un lit de repos, un être hirsute dans lequel je reconnais mon « double ». Sa barbe a poussé, une barbe épaisse qui lui mange la moitié du visage.

Lorsque nous pénétrons dans la pièce où il se trouve, il se dresse, effrayé. Il saute en bas de son lit de repos pour se placer sous la protection du robot qui nous a amenés et dans lequel il paraît avoir une grande confiance.

En tout cas, il ne me reconnaît pas. Il ne reconnaît personne. Le robot doit lui « parler » mentalement, car il se calme progressivement, mais son regard reste atone. C'est un regard qui ne voit rien et, d'ailleurs, il referme tout de suite les yeux.

Si ce n'étaient sa barbe et sa taille, on le prendrait vraiment pour un nouveau-né. En tout cas, c'est au nouveau-né qu'il joue... J'explique à mes compagnons :

— La dernière fois que j'ai vu Harrar, peu avant sa mort, il m'a expliqué qu'il avait une mentalité de fœtus. Sa croissance physique a

été accélérée, mais pas sa croissance mentale, ce qui a fait échouer le transfert. J'imagine que nous allons devoir attendre que son esprit se développe normalement, ce qui prendra plusieurs années.

En un sens, je suis assez satisfait qu'il ait laissé pousser sa barbe. Ainsi, au moins, il n'est plus mon portrait rajeuni de vingt ans.

Et, en l'apercevant, je n'aurai pas l'impression de me revoir continuellement.

La forteresse d'Harrar ayant été détruite, j'ai décidé d'installer notre quartier général à Transor. Je choisis cette ville, car, au temps de la splendeur de Thana, c'était la ville où se regroupaient les plus grands savants et c'est dans ses bibliothèques que s'entassaient tous les documents scientifiques que je désire consulter.

Enfin, que je désirais consulter. Je n'en ai plus le même désir, tout à coup. Bizarre, comme sentiment... Evidemment, je n'ai jamais été un scientifique. On m'a toujours considéré plutôt comme un empirique et, en moi, maintenant, les deux tendances se combattent.

Avant de repartir, nous faisons tous une rapide inspection dans la ville dominée par la forteresse de Klinia. Dans chaque maison, nous trouvons des sarcophages transparents dans lesquels l'épais liquide argenté qui recouvre les corps est agité par de courtes vagues.

C'est le processus de réanimation qui a commencé. Mais, alors que l'opération n'a pris que deux heures pour Felton et Elsa, pour les autres, ce sera infiniment plus long.

Et peut-être inutile.

C'est cette idée qui me tracasse le plus. Si l'ancienne population ne devait pas ressusciter, ce serait terrible et je voudrais faire quelque chose pour tous ces inconnus. Ces inconnus dont je parle le langage et dont je partage, malgré moi, pas mal d'aspirations.

Je sais que la machine d'enseignement m'a appris toutes les techniques de réanimation, qu'elles sommeillent en moi et qu'il me suffirait de réveiller ces souvenirs latents, en étudiant, en prenant connaissance de tous les documents entassés à Transor. Je dois le faire, malgré ma répugnance.

Ce n'est pas une véritable répugnance que j'éprouve pour le savoir. Ce savoir-là qui est sans commune mesure avec celui de la civilisation à laquelle j'appartiens et à laquelle j'aspire, soudain, retourner.

Voilà... Je n'ai plus envie de savoir parce que je veux partir. Je réagis violemment. J'ai toujours eu l'habitude d'aller jusqu'au bout de ce que j'entreprenais. Je resterai. Il le faut.

Ces hommes, ces femmes et ces enfants qui dorment ont besoin de moi. Dans la mesure de mes possibilités, je ferai tout pour les sauver.

Cette décision que je prends ou plutôt que je m'impose, car j'ai

besoin de toute ma volonté, me soulage.

— Qu'est-ce que tu as ? me demande soudain Felton.

— Rien. Qu'est-ce que je pourrais avoir ?

— On aurait dit que tu souffrais.

— Moi ?

J'éclate de rire.

— Tu te moques ?

— Non, fait Lydia. Vous avez réellement eu l'air de souffrir.

— Sans m'en rendre compte, alors.

Je me tourne vers le robot qui nous accompagne. Les robots, ils sont trois tout à coup, alors que je ne croyais avoir affaire qu'à un seul. Je bande ma volonté pour dominer la leur et en faire partir deux immédiatement.

Déjà, avec Val 3, j'ai eu l'impression que les machines étaient capables de m'influencer. Des robots?... Les deux que je viens de chasser s'éloignent.

Pour eux, depuis la mort des maîtres, nous devons passer pour des intrus, parce que nous n'avons pas les mêmes réactions qu'eux. Nous sommes indépendants, capables de nous mouvoir, et cela les déroute certainement.

La fusée nous emporte à nouveau en direction de Transor et, comme nous n'avons plus de robots avec nous, dès que j'ai réglé le pilotage automatique, je me tourne vers Felton et les trois femmes, mon « double » ne comptant pas... Pas encore.

— Tout à l'heure, dans la ville, j'ai eu l'impression que, à trois, les robots qui nous accompagnaient pesaient sur ma volonté.

— C'est impossible ! s'exclame Felton.

— Non. Dans une civilisation qui a atteint un tel degré de technique, tout est possible, au contraire. Vous n'avez pas éprouvé le même sentiment parce que vos esprits ne réagissent pas à leur forme de langage comme le mien. En quelque sorte, vous êtes provisoirement immunisés.

Lydia pose sa main sur mon bras et, dans son regard, je lis une sorte de panique.

— Si vous avez raison, c'est effrayant.

— Pas encore. Nous pouvons nous défendre, à condition de ne jamais leur laisser prendre l'avantage.

— En quoi cherchent-ils à t'influencer ? demande Felton.

— En me poussant à quitter Thana.

— Pourquoi ?

— Ça...

Confusément, *je sais* aussi qu'il existe un moyen de résister à cette influence, de la dominer, même. Mais, pour le moment, je ne vois pas lequel. Il faudrait qu'une occasion se présente.

Je poursuivis :

— Quelque chose me pousse à quitter Thana et, en même temps, je sais que je veux assister à la résurrection de cette planète. Etrange, de penser à partir quand on veut absolument rester... J'ai dû bander toute mon énergie pour résister à ce désir soudain. Ça s'est passé au moment où tu as cru que je souffrais.

— Pourquoi n'as-tu rien dit à ce moment-là ?

— Je me trouvais un peu ridicule et je voulais réfléchir. Souvenez-vous... J'ai immédiatement chassé deux des robots et, tout de suite, je me suis senti comme libéré.

— Mais, pourquoi voudraient-ils nous faire partir ? s'étonne Elsa. En quoi notre présence peut-elle les déranger ? En un sens, elle leur donne même une raison d'exister.

— Ils ont été conditionnés pour servir des impotents et nous ne le sommes pas. De toute façon, il faut que vous soyez tous armés et si jamais l'un de vous devait éprouver la moindre impression d'une contrainte mentale, il devrait abattre sans pitié tous les robots présents en tirant dans l'œil de verre qu'ils portent sur la poitrine.

— Pas tous, remarque Marfa.

— Tous ceux qui restent en activité pour le moment. Les robots de combat dépendent des ordinateurs qui ne sont plus en mesure pour le moment de leur insuffler l'énergie dont ils ont besoin.

— Sauf Vor 6 et Vor 24.

— Exact... Ceux-là, Val 3 les a dotés de piles autonomes au moment où nous avons quitté la forteresse de Harrar. Je les désamorcerai dès que nous arriverons à Transor.

De nouveau, j'ai l'impression d'être environné de dangers, comme au temps des maîtres. Des dangers innombrables, car les robots sont légions dans les cités. Chaque maison en comptait plusieurs.

— Nous ne serons donc jamais en sécurité sur Thana, murmure Elsa.

— Jusqu'au grand réveil, nous devons nous montrer extrêmement circonspects. Après, il y aura trop d'êtres humains partout pour que les robots puissent continuer à se montrer dangereux.

— Alors, fait Lydia, au lieu de vivre dans la forteresse, où nous en côtoierons continuellement, installons-nous dans un transport que nous immobiliserons au-dessus de la jungle.

— Ce qui nous permettra d'organiser des expéditions de chasse pour nous procurer une nourriture plus conforme à nos goûts.

Cette solution ne m'empêchera pas de faire de courtes incursions dans les bibliothèques et dans les laboratoires de Transor pour me procurer les documents dont je pourrais avoir besoin.

— D'accord, c'est ce que nous ferons, Lydia. Un transport... Naturellement, il n'est pas question que j'oblige qui que ce soit à rester avec moi. Felton peut équiper un autre transport et il pourra regagner Soldivan avec celles qui le désirent... Marfa ?

— Je reste.

— Moi aussi, ajoute Elsa.

Quant à Lydia, elle se contente de serrer ma main. C'est mieux qu'une réponse.

Nous arrivons. La fusée se pose délicatement sur la terrasse du palais et, les uns après les autres, nous sautons tous à terre. Tous, sauf mon « double » qui paraît effrayé et que je dois aller chercher.

J'ai beaucoup de peine à le calmer et à lui faire descendre la passerelle. Tout le terrorise, la terrasse, l'air libre, un robot qui apparaît...

Il s'accroche désespérément à moi.

Pour avancer, je le protège en lui enveloppant les épaules de mon bras et c'est ainsi que nous gagnons l'escalier. Mais, brusquement, je sens que je m'engourdis...

Dans un mouvement désespéré, je tente de dégainer. Trop tard... Je n'arrive même pas à sortir mon pistolet de son étui. Felton aussi à essayé de dégager son arme... En vain.

Mon « double » s'est raidi le premier, dans mon bras. Puis, les trois femmes, les unes après les autres. Et je perds rapidement conscience...

Chapitre II

Une lumière douce. Je m'étire..., et j'ai une impression étrange. Il me faut un bon moment pour me souvenir. Puis, ça me revient d'un seul coup et je me redresse, furieux.

Je suis étendu sur un large divan recouvert de coussins et installé au centre d'une grande pièce dans laquelle il règne une température agréable.

Autour de moi, une profusion de meubles, des buffets, qui me frappent, car ils sont incrustés d'or massif et même de pierres précieuses. Des armoires...

Sur le sol, un épais tapis. Des fauteuils, normaux, ceux-ci. Un immense visiophone et la bibliothèque de bandes d'enregistrement qui va avec. Il y a là des milliers d'enregistrements. Deux fenêtres aussi. Je m'y précipite... A plus de cinquante mètres en dessous de moi, la savane. J'essaye l'espagnolette. Je peux ouvrir et je me penche dehors.

On m'a enfermé dans une sorte de tour immense qui se dresse au milieu de la plaine. Je me retourne. Face aux fenêtres, une porte à double battant. Immédiatement, je traverse la pièce pour aller l'essayer... Fermée !

Naturellement... C'est une lourde porte d'un bois qui ressemble à notre chêne terrien. Elle est inébranlable et, bien sûr, je suis sans arme. On m'a enlevé et mon pistolet et mon fulgurant.

Mon compensateur de gravité également.

Je regarde dans mes poches. Elles, on ne les a pas fouillées et, dans la première, je découvre un gros couteau à cran d'arrêt. Ce ne sera pas grand-chose si je suis amené à me battre avec un robot, mais c'est tout de même mieux que rien.

Des allumettes, des cigares, mon mouchoir... C'est tout ! On ne bourre généralement pas les poches d'une combinaison spatiale.

Et mes compagnons?... Felton, les trois femmes et mon « double » ? Pourquoi les robots nous ont-ils séparés ? Bizarre, mais je n'éprouve

aucune crainte. Ce qui m'arrive en ce moment me paraît une simple péripétie.

Je ne sais pas pourquoi !

Une tour au milieu de la plaine ! Je ne comprends pas et je vais ouvrir la seconde fenêtre. En m'asseyant sur son entablement, j'examine la muraille. Elle est droite, mais pleine d'aspérités.

Elle ressemble à une paroi rocheuse semblable à celles que gravissent les alpinistes. En me penchant encore un peu, j'aperçois, à environ trois mètres au-dessus de ma tête et à six mètres à peu près sur ma droite, une autre fenêtre.

Du regard, je mesure mes chances. Les prises et les aspérités sur lesquelles je pourrai poser les pieds. A cinquante mètres de hauteur, ce sera tout de même assez vertigineux.

De toute façon, il n'est pas question que j'attende patiemment que les robots prennent une décision à mon sujet et arrivent en nombre pour l'appliquer. S'ils ne m'ont pas tué tout de suite, c'est qu'ils espèrent encore obtenir quelque chose de moi.

Pas nécessairement. Il se peut aussi que je les gêne, mais que leur conditionnement leur interdise de me tuer. Non... Si c'était vrai, ils n'auraient pas coupé les têtes de Staran, de Talmon et de Klinia dans la forteresse de cette dernière.

Donc, je dois tenter l'impossible pour m'échapper le plus vite possible.

Encore un coup d'œil à la paroi. J'estime avoir soixante pour cent de chances. Peut-être... Et si j'enlève mes bottes pour que mes pieds accrochent mieux les saillies...

Disons entre soixante et quatre-vingts pour cent de chances. Une excellente moyenne, bien que j'aie soudain tendance à la surestimer pour me remonter le moral.

J'enlève immédiatement mes bottes et je les attache à ma ceinture de façon qu'elles ne puissent pas gêner mes mouvements. Je n'ai aucune idée de l'heure, mais, avant que la nuit soit tombée et que les tattras hantent le ciel, j'aurai atteint la fenêtre que je guette.

Ou j'aurai basculé dans le vide, ce qui règlera définitivement la question.

Terriblement difficile, ma progression. Je suis en nage. S'il ne s'agissait que de grimper, ce serait relativement facile, mais il y a six mètres à combler horizontalement.

Deux fois, déjà, je me suis trouvé sans la moindre prise à portée de la main et j'ai dû me

servir de mon cran d'arrêt pour m'en créer une artificiellement, en le plantant entre deux pierres.

Soudain, sous mes doigts, j'en sens une presque descellée. A l'aide de mon couteau, j'entame ce qui reste de mortier. C'est une assez grosse pierre, rectangulaire, soixante centimètres de long, quinze de large. Lentement, je la fais glisser. Je l'arrache, un peu comme s'il s'agissait d'une dent.

Enfin, elle bascule. Ça va me permettre de m'élever de près de cinquante centimètres d'un seul coup et de disposer d'un point d'appui vraiment solide.

La sueur ruisselle sur tout mon corps et mes muscles commencent à être douloureux. Je serre les dents. Une bonne prise... Je me hisse. Mon pied droit atteint une aspérité, puis le gauche, l'excavation que je viens de me créer. Encore un effort... Cette fois, j'ai les deux pieds dans l'excavation et je me repose un peu, plaqué contre la muraille et n'osant pas baisser les yeux. La fenêtre que je vise est tout près, maintenant, à portée de la main, mais les miennes sont moites.

J'aspire une grosse bouffée d'air, j'emplis mes poumons et, soudain, j'aperçois une espèce de gargouille. Si je pouvais y glisser le pied droit, ma main atteindrait une prise sensationnelle.

C'est faisable, mais, durant une ou deux secondes, je serai en déséquilibre. Un mince sourire joue sur mes lèvres.

J'ai déjà pris des risques beaucoup plus grands. Je chasse l'air de mes poumons et je me lance. Mon pied droit s'enfonce dans l'espèce de gargouille et ma main droite vise l'aspérité qui peut me sauver. Un instant, j'ai l'impression qu'elle va la rater, mais elle se referme dessus et je me hisse. Bon Dieu ! Dans l'élan, ma main gauche atteint le rebord de la fenêtre vers laquelle tendaient tous ces efforts.

Ouf!... J'assure ma prise et je souffle encore une seconde, avant de repérer une nouvelle saillie qui me permet, cette fois, d'atteindre l'entablement.

J'ai réussi. Je m'assieds et j'essuie mon front avec un petit rire nerveux, un rire de victoire. Puis, je regarde à travers la vitre... Une chambre semblable à celle où je suis revenu à moi.

Un instant, je crains que ce ne soit une autre cellule et j'appréhende d'y trouver un autre de mes compagnons.

Non... Un soupir de soulagement, puis, avec le manche de mon couteau, je cogne de toutes mes forces contre la vitre. Elle est incassable. Logique, puisque les nuits ici sont hantées par les tatras.

A l'aide de la lame de mon couteau, j'entame le cadre de bois à la hauteur de son système d'ouverture. Une chance... Malgré sa solidité et son épaisseur, la lame de mon couteau est aussi tranchante que celle d'un rasoir et mon travail, après un début laborieux, commence à avancer rapidement.

Chacun de mes mouvements enlève un large copeau et, petit à petit, je creuse en arc de cercle une ouverture qui entoure la poignée de la fenêtre. Brusquement, elle cède. Les deux battants s'ouvrent en même temps et, comme je m'appuie sur eux, je bascule dans la pièce.

Immédiatement, je suis pris d'une terrible peur rétrospective. Je suis tout de même resté en suspension au-dessus du vide durant plus d'une heure. Mes mains se mettent à trembler et j'ai peine à reprendre mon souffle tout en riant nerveusement.

Ça dure jusqu'à ce que je remarque que la porte de la chambre

dans laquelle je me trouve est entrebâillée. Ça signifie que je suis vraiment sauvé et ça me rend immédiatement tout mon calme et toute ma lucidité.

Je me relève et j'enfile mes bottes. Puis, j'avance prudemment vers la porte. J'en pousse doucement le battant. Elle donne sur le palier d'un large escalier tournant.

Autour de moi, tout est silencieux. Je descends...

La porte de la chambre où j'étais enfermé... Elle est bouclée par un énorme verrou. Je n'y touche pas. A quoi bon ? Je continue à descendre...

Troisième palier, troisième chambre. Celle-là doit donner sur l'autre côté de la tour et sa porte est ouverte. J'y entre et je vais tout de suite à la fenêtre.

De nouveau, la plaine infinie, la plaine sauvage dans laquelle j'aperçois un troupeau d'antilopes, puis un éléphant gigantesque et solitaire.

Sans compensateur de gravité, je n'aurai guère de chances de pouvoir quitter cette tour, à moins de trouver des armes. Brusquement, j'ai comme un vertige et je dois me raccrocher à un meuble pour ne pas tomber.

Ma tête paraît se vider et je me mets à penser à Felton.

Je le revois dans la jungle de Karasan. C'est vieux, ça, vieux d'environ sept ans. Je le revois entraîné par deux grands oiseaux à forme humaine.

Je sais qu'il est perdu si je ne le délivre pas immédiatement. Si je permets aux hommes-oiseaux de s'envoler avec lui, je ne le retrouverai jamais, car personne ne sait, sur Karasan, où ils ont leurs repaires. Dans un réflexe, j'épaule mon fusil, je vise et je tire.

— *Vous auriez pu le toucher ! s'écrit Lydia.*

— *Mais il n'y avait rien d'autre à faire, répond Felton.*

Je poursuis :

— *Il s'agissait de viser juste, à près de deux cents mètres.*

Un des hommes oiseaux s'écroule et l'autre se retourne avant d'empoigner Felton pour s'en faire une sorte de bouclier. Dans son micro, Felton me hurle : « Ne le laisse pas m'emmener, Tarquin. Je préfère la mort. »

— *Exact, remarque Felton. Je me souviens d'avoir crié cela.*

Heureusement, l'homme-oiseau est un peu plus grand que lui. J'ai donc une chance et je lâche mon second coup. Un instant de terrible émotion, puis je vois Felton se dégager en poussant un grand cri de joie qui m'emplit les oreilles...

— *Je comprends que vous soyez devenus inséparables, murmure Elsa.*

— *Nous allons pourtant nous quitter aujourd'hui.*

— *Pour quelques mois. Il viendra vous rejoindre dès qu'il m'aura ramenée.*

— *Ce sera tout de même une séparation.*

— *Mais, enfin..., de quelques mois seulement.*

— *Montez à bord, maintenant.*

Un instant, je reste hébété, car j'ai l'impression d'avoir vécu cette conversation absurde. J'y étais vraiment, d'une part, sept ans en arrière, et, en même temps, quelque part sur un spatiodrome. Je secoue la tête. Qu'est-ce qui m'a pris ? Pourquoi ce souvenir m'est-il brusquement revenu avec tant d'acuité, et sous forme d'un dialogue avec Felton et les trois femmes ?...

Je dois devenir fou. En tout cas, c'est passé. Je retourne dans l'escalier avec un sentiment de vide dans la tête et je continue mon inspection. Encore un palier et une porte ouverte.

La pièce dans laquelle j'entre contient deux sarcophages dans lesquels l'épais liquide argenté qui recouvre les corps endormis d'un homme et d'une femme bouillonne.

Je m'approche de ces sarcophages, et, immédiatement, un robot se dresse devant moi. Bandant toute ma volonté, j'oppose toute ma force mentale à la sienne. Et j'ai l'heureuse surprise de sentir immédiatement que je suis le plus fort.

C'est un robot de la série des Val, et il porte le numéro 46.

— Où sommes-nous ?

— Dans la tour de Sciavi.

— On dirait une forteresse.

— C'en est une.

— Avec des installations militaires dans le sous-sol ?

— Comme dans toutes les forteresses.

Je n'en espérais pas autant !

— Dans les niveaux inférieurs, y a-t-il d'autres robots ?

— Pas pour le moment.

— Alors, conduis-moi.

Ce que je ne veux pas, c'est qu'ils se retrouvent à trois ou quatre en face de moi et qu'ils parviennent, en unissant leurs efforts, à me dominer mentalement.

Toujours pas d'ascenseur et je dois descendre d'innombrables marches derrière mon guide qui, lui, se contente de léviter avant d'arriver dans ce que j'appelle l'arsenal.

Maintenant, je peux me considérer comme sauvé et, comme je n'ai plus besoin de Val 46, je lui ordonne de se désamorcer.

Il m'obéit et, tout de suite, je me sens plus rassuré. Autour de moi, les armes s'entassent.

Des armes de Thana, mais il me suffit de les voir pour en

comprendre le fonctionnement.

D'abord, un compensateur de gravité. Je choisis le modèle le plus puissant et j'en passe le harnais autour de mes épaules avant de boucler la ceinture sur mon ventre.

C'est ce qui me sera le plus utile pour traverser la plaine. Après le compensateur de gravité, je choisis un laser, qui s'enfile comme un gant et dont le canon émetteur se fixe à l'index et la réserve d'énergie au poignet, comme une grosse montre.

Une arme à peu près instantanée. Pour tirer, il suffit de replier l'index en abaissant un crochet avec le pouce. Du moment qu'on ne coordonne pas exactement ces deux mouvements, on ne peut pas lancer le mortel faisceau et on n'éprouve aucune peine à se servir de sa main.

Tiens... Un serre-tête. Qu'est-ce qu'il peut bien faire au milieu de toutes ces armes?... Je sais que c'est un amplificateur, un amplificateur psychique. Ah ! oui... Avant l'époque des maîtres, on avait mis au point une technique de combat qui opposait les forces mentales.

Ça pourrait sans doute m'être utile contre les robots, si, par exemple, je devais en dominer plusieurs en même temps, comme j'ai dominé Val 46.

Ici aussi, je choisis le modèle le plus puissant et je m'en coiffe. Qu'est-ce que je ressens?... Rien. J'ai seulement l'impression d'être plus grand, immense même, par rapport à ma taille initiale.

Plus grand!... C'est stupide. Je m'approche de Val 46 et je le réactive. Puis, je pense à Lydia. Où peut-elle être en ce moment ? Mentalement, je m'adresse au robot :

— Sommes-nous le matin ou l'après-midi ?

— Le matin, dans la neuvième heure.

— Parfait. Par rapport à Trasor, où se trouve la forteresse de Sciavi ?

— Au nord.

— Loin ?

— Tout dépend du moyen de locomotion que tu emploieras.

— Mon compensateur de gravité.

— Environ deux heures.

Ce qui me permettra de rejoindre Trasor au milieu du jour.

— Quand m'a-t-on amené ici ?

— Hier dans la soirée.

— Seul ?

— Oui.

— Qui m'a amené ?

— Deux Vor qui sont repartis... Vor 16 et Vor 63.

Pourquoi seul ? A première vue, je ne vois qu'une seule

explication pour qu'on nous ait séparés. Je suis le seul à parler le thanien et à pouvoir imposer ma volonté à certains robots.

Aux robots isolés, en tout cas. Pour me dominer, ils doivent se mettre à plusieurs et, maintenant que je possède un amplificateur psychique, ça devrait être encore plus difficile pour eux.

N'empêche qu'il va falloir que je détruise systématiquement toutes ces machines, du moins tant que je n'aurai pas trouvé le moyen de modifier leur conditionnement.

Ce moyen, je le connais, mais je ne parviens pas encore à l'arracher à ma mémoire.

Dépité, j'ordonne à Val 46 de me précéder, puis je lance mon compensateur de gravité pour le suivre. Très vite, nous nous retrouvons au rez-de-chaussée.

Avant de partir, il faut que je coupe le circuit d'alimentation de Val 46. J'aurais même dû le faire immédiatement de façon qu'il ne puisse avertir ses semblables.

Ils doivent tous nécessairement être reliés les uns avec les autres par un système d'émetteur-récepteur.

J'aurais dû y penser, mais, en même temps, j'avais besoin d'arracher au robot les renseignements qu'il m'a fournis.

Pour la seconde fois, je l'oblige à se désamorcer, puis j'ouvre la porte de la tour, juste à temps pour apercevoir dans le ciel deux robots de combat... Les Vor, qui foncent dans la direction de la tour.

Ainsi que je viens de le penser, Val 46 avait bien donné l'alerte tout en me répondant. Mais, de toute façon, maintenant, ça a tout de même moins d'importance.

D'abord, je suis armé, ensuite, je possède un amplificateur psychique qui augmente considérablement ma puissance mentale, à peu près de un à cent.

Je laisse la porte de la tour ouverte et je me réfugie dans l'escalier conduisant aux niveaux inférieurs.

Les deux robots de combat passent devant moi et s'engagent immédiatement dans l'escalier conduisant aux étages supérieurs. Leurs antennes de détection ne sont pas branchées puisqu'elles ne leur ont pas signalé ma présence aussi près d'eux. Une chance !

Mais je me demande si je pourrai les dominer tous les deux en même temps. Il me semble que, grâce à mon amplificateur psychique, ça devrait être possible, car, après tout, je n'ai eu aucune difficulté avec Val 46.

Absolument silencieux grâce à mon compensateur de gravité, je me lance derrière les machines de combat. Contre elles, mon rayon laser serait inopérant. Il faut absolument que je m'en rende maître mentalement, ou je suis perdu.

Je les rejoins devant la double porte de la chambre où l'on

m'avait enfermé. Ils ont branché chacun un de leurs bras articulés. J'ai d'abord l'impression que c'est contre la porte, puis je m'aperçois que c'est à travers.

Bandant toute ma volonté, je pèse sur la leur et je ne sens aucune résistance. Je me rends compte tout de suite. Immédiatement, je les sens en mon pouvoir.

Un peu ahuri par cette rapide victoire, je demande :

— Qu'êtes-vous venus faire ici ?

— Tuer l'habitant de cette chambre.

— Qui est-ce, selon vous ?

— Je l'ignore.

Ils répondent l'un après l'autre et ils n'essayent même pas de réagir contre mon influence mentale. Seulement, l'effort que je fais est tout de même trop intense et je préfère m'avancer pour les désamorcer tous les deux.

Contre toute logique, ils se laissent faire sans m'opposer la moindre résistance.

J'aurais peut-être dû les interroger davantage, mais la tension nerveuse que cela exigeait me fatiguait trop. Je pousse un soupir et j'ouvre l'alvéole dans lequel se trouve la bande de conditionnement du premier robot Vor 11.

Dès que je l'ai sortie de sa cachette, je la jette à terre et je la détruis avec mon laser. Ainsi, je n'aurai plus affaire qu'à une seule machine et je me sens plus à l'aise.

Je prends donc le risque de le rebrancher.

— Où sont les autres Terriens qui ont été pris en même temps que moi ?

— Partis.

— Comment cela ?

— Tu leur as donné un grand vaisseau spatial.

— Moi ?

Je ressens comme un flottement. Quelque chose ne tourne pas rond dans toutes ces histoires.

— Tu prétends que c'est moi qui leur ai donné un vaisseau spatial ?

— Oui.

— Quand ?

— Il y a environ une heure.

— C'est impossible, puisque j'étais ici.

Le robot n'ajoute rien. Mais je me souviens du rêve que j'ai fait, tout éveillé, et durant lequel je dialoguais avec Elsa, Lydia, Marfa et Felton.

— Et le grand réveil, où en est-il ?

- Il suit son cours.
- Et pourquoi ai-je décidé de renvoyer mes compagnons ?
- Je l'ignore.
- Ils ont obéi ?
- On t'obéit toujours, car tu es le maître.
- Et c'est sans doute moi qui t'ai ordonné de venir ici pour assassiner l'habitant de cette chambre ?
- Oui.
- Et je t'ai donné l'ordre de le tuer sans ouvrir la porte ?
- Avec du gaz.

Moi... *Moi...* Mon « double »... Mais ce n'est pas mon double. Depuis le début, j'ai été berné. Je n'ai jamais eu de double. C'était Harrar...

Contrairement à ce qu'il m'a dit, le transfert avait réussi, mais il ne fallait pas qu'on le sache. Pas avant qu'il ait liquidé tous les autres maîtres. Et c'est ce qu'il a fait pendant qu'on le prenait pour un être sans raison.

Chapitre III

Il nous a tous roulés, Staran, Klinia, Talmon et moi. Harrar... Pour moi, ça change tout. Ce n'est plus contre les robots que je vais devoir combattre, mais contre un des maîtres, le plus diabolique des quatre.

En un sens, tout est plus simple, seulement le danger sera beaucoup plus grand. Lutter contre des machines ne comportait que des embûches mécaniques. Contre une intelligence, c'est autre chose, surtout contre une intelligence qui domine de très loin la mienne.

Que suis-je, à côté d'Harrar ?... Il y a entre nous la différence qui existe entre un civilisé de Terre O. et un primitif des âges farouches, sur un plan plus élevé.

Le seul avantage que je puis avoir, c'est mon habitude de l'engagement physique dans le combat, mais c'est un avantage de primitif. Et aussi peut-être vais-je pouvoir agir par surprise. Je fixe le robot devant moi et, comme il me prend pour Harrar, je lui demande :

— Devais-tu me prévenir à Transor du succès de ta mission ?

— Oui.

— L'as-tu fait ?

— Non, puisque vous êtes ici.

— Comment devais-tu me prévenir ?

— En lançant un signal. Trois brèves et trois longues.

— Lance-les.

Un robot ne discute jamais et un minuscule voyant s'allume sur sa poitrine, pour les trois brèves, puis pour les trois longues. Dès que c'est fait, je le désamorce, car je crains qu'Harrar ne le rappelle.

Il va falloir jouer serré. Et vite, car j'imagine que, s'il a renvoyé Felton et les trois femmes dans l'espace, c'est plus pour s'en débarrasser que pour leur permettre d'atteindre Soldivan. Et mon cœur se serre à la pensée de ce qui pourrait arriver à Lydia.

Désamorcé, le Vor n'est plus dangereux, mais je lui enlève tout de même sa bande de conditionnement, sans la détruire, cette fois. Je la pose simplement à ses pieds.

Désormais, les robots ne sont plus mes ennemis, sauf, peut-être, Val 3 qu'Harrar avait conditionné à la fois pour m'influencer et me neutraliser. Pour tous les autres, je suis à égalité avec le maître. Moi aussi, je peux les commander.

Plus de temps à perdre. Te redescends au rez-de-chaussée et

j'ouvre la porte donnant sur la savane. Devant moi se dresse presque tout de suite un ours monumental, un ours debout sur ses pattes de derrière, qui pousse un grognement avant de foncer dans ma direction.

Ses pattes de devant sont pourvues de longues griffes acérées. Je relève la main droite en repliant mon index et je donne le coup de pouce qui lâche le rayon mortel du laser. L'énorme bête est stoppée net.

Elle vacille devant moi en poussant un cri terrible, puis elle recule de quelques pas et s'abat dans les hautes herbes. Cet ours n'était pas seul. Une dizaine d'autres se tenaient en retrait. Ils ont comme une hésitation, puis s'enfuient.

C'est la première fois, depuis bien longtemps, que les grands fauves recommencent à fuir devant les hommes... C'est le début d'une nouvelle hégémonie sur Thana.

Je me mets en état d'apesanteur et, d'un coup de talon, je plonge au-dessus des hautes herbes en lançant mes rétrofusées. Très vite, j'atteins une assez grande vitesse en piquant droit au sud.

Une fois à Trasor, je ne sais pas encore comment j'agirai. Il faudra que je prenne Harrar par surprise. C'est ma seule chance, et j'espère que mon amplification psychique sera suffisante pour me permettre de résister à sa force mentale et même de la dominer.

J'ai toujours l'impression d'être plus grand que la normale et ça me donne confiance. De toute façon, Harrar doit me croire mort puisque le robot lui a donné le signal convenu. Cela devrait me donner un sérieux avantage.

L'effet de surprise jouera en ma faveur.

Oui... Je ne me fais tout de même pas trop d'illusions. En ce moment, je suis en train de me monter le bourrichon parce que j'ai peur... Peur, tout en n'ayant pas le droit de renoncer.

Je file à toute allure au-dessus de la savane, assez haut pour ne rien avoir à craindre des fauves, et suffisamment bas pour ne pas être trop facilement repérable.

Deux heures, m'a dit Val 46. Deux heures, mais j'ai perdu un peu de temps avec les deux Vor, ce qui me fera arriver après le milieu du jour.

J'imagine qu'Harrar a pris sa décision lors de notre premier entretien. Il avait, comme les autres maîtres de Thana, besoin d'un homme complètement étranger à la planète, car, en aucun cas, ils ne devaient se montrer à leurs ex-contemporains avec leur tête démesurée.

Ce développement exagéré de leurs crânes était sans doute dû à un accident et, comme Thana appartient à un système isolé, au centre d'une galaxie relativement lointaine par rapport à celle de Terre O., il

a fallu des millénaires avant qu'un vaisseau passe à leur portée.

Le *Tucson*... Compte tenu de la formidable avance technique thanienne, j'imagine que ce sont les maîtres qui sont responsables de l'accident qui a détruit le vaisseau.

Ils ont dû penser que nous possédions, en cas d'accident, des systèmes de survie beaucoup plus efficaces que nos capsules et qu'ils récupéreraient un grand nombre des membres de l'équipage parmi lesquels ils pourraient choisir.

Au lieu de cela, seules trois femmes ont survécu à la catastrophe. Trois femmes qui ne pouvaient leur servir à rien puisqu'elles ne possédaient pas « l'étincelle de vie ».

Puis, Felton et moi sommes arrivés avec le *Lata III*, trop petit pour être détecté, ce qui nous a permis...

Plus question de me casser la tête sur ce qui a pu arriver, car j'approche de Trasor. Je reconnais la ville et la forteresse qui la domine. Je vole encore plus bas que précédemment, presque au ras des herbes, puis, dès que j'atteins les premières maisons, je me pose sur le sol.

La dernière manche va se jouer et je fais appel à mes instincts de vieux baroudeur. Il faut que j'atteigne la forteresse sans me faire remarquer. Tant pis pour les robots que je rencontrerai, il faudra que je les supprime.

En voilà un, justement... Il sort d'une des maisons sur ma droite. Type Val, Val 14. Dès que je l'ai en face de moi, je tends l'index vers son œil de verre, puis j'appuie du pouce sur la manette de mon arme en repliant le doigt.

Touchée à mort, la machine s'écroule..., et je la dépasse en rasant les murs.

La forteresse... Je suis arrivé jusqu'au bas de sa muraille sans ennui. Normalement, je n'aurais pas dû être repéré, mais ce n'est qu'une hypothèse. Dans ce genre de choses, on ne peut jamais être certain de quoi que ce soit.

Immense, la forteresse. Rien qu'extérieurement, elle compte une bonne douzaine de niveaux et un nombre incalculable de pièces, sans parler des couloirs. Et, en plus, il y a tous les niveaux inférieurs, une bonne trentaine.

Seulement, depuis qu'il a retrouvé une apparence normale, Harrar doit aimer le jour, l'air et la lumière. Le cœur battant, j'actionne mon compensateur de gravité et je m'élève silencieusement, en évitant de passer devant les fenêtres ou de couper un circuit de détection. J'y ai pensé à la dernière seconde, à ces circuits.

Il me suffirait de passer devant un seul pour que mon image soit automatiquement enregistrée et reproduite dans la salle de contrôle. Ça ne voudrait pas dire que je serais nécessairement repéré,

car Harrar, n'a peut-être pas placé de robots dans cette salle, mais je préfère éviter tous les risques.

Je vais atteindre le sommet de la forteresse. Tout en restant en état d'apesanteur, je stoppe mon mouvement ascensionnel, puis je me hisse à la force des poignets pour regarder par-dessus le parapet.

Un simple coup d'œil me suffit. Je redescends immédiatement pour me dissimuler à nouveau. Harrar est là, et il ne m'a pas vu, car il me tournait le dos.

En tout cas, il ne se méfie absolument pas. Le message qu'il a reçu du dernier Vor l'a complètement rassuré. Mon cœur bat à grands coups. Ma volonté décuplée par l'amplificateur psychique..., décuplée ou centuplée... Je ne sais pas exactement.

Bien sûr, je pourrais tout simplement l'abattre avec mon laser avant qu'il se retourne, mais, si j'agissais ainsi, je ne saurais jamais, et je veux savoir, même au risque de ma vie...

Brusquement, je m'enlève, je dépasse le parapet, puis je saute sur la terrasse en coupant le contact de mon compensateur de gravité. Au bruit que je fais, Harrar se retourne.

— Tarquin!...

Ma surprise est aussi grande que la sienne, car il a terriblement changé..., enfin..., il a vieilli. Il n'a plus sa barbe et, désormais, ce n'est plus moi, il y a vingt ans, mais moi aujourd'hui...

Très vite, je me reprends. Sa volonté pèse sur la mienne, mais je résiste. Il jure :

— L'amplificateur...

Me tournant le dos, il bondit en direction de l'escalier conduisant à l'intérieur de la forteresse.

— Halte ! je fais. Halte, ou tu es mort !

Il doit sentir que je n'hésiterai pas, car il s'arrête et se retourne, le visage mauvais. J'ai déjà l'index de la main droite replié. Il me suffirait d'un petit coup de pouce pour le foudroyer.

— Si jamais un robot apparaissait sur cette terrasse, je commencerais par te tuer. Donc, tu n'as rien à espérer de ce côté-là.

— Et de toi ?

— Ça dépend. Ça dépend d'abord de ce que sont devenus Felton et les trois femmes qui sont avec lui.

— Ils sont en route pour Soldivan.

— Où ils n'arriveront jamais !

— Mais je peux les rappeler..., enfin, faire revenir leur vaisseau. Pour cela, il faut que tu m'accompagnes dans mon laboratoire.

Un risque que je ne peux pas prendre. A moins... Je marche sur lui, le regard planté dans le sien. Nos deux volontés sont terriblement bandées. Il essaye toujours de me dominer, de prendre le dessus...

Il suffirait que la volonté de l'un entame si peu que ce soit la

résistance de l'autre pour qu'il remporte une victoire totale. On ne se remet généralement pas d'une prise de possession mentale obtenue dans de telles conditions.

Je suis tout près. Il ne peut rien contre moi, mais je ne peux rien contre lui, malgré toute la puissance de mon amplificateur. La sueur ruisselle sur son visage comme sur le mien. Comment prendre l'avantage ? Soudain, j'ai une illumination...

Lui, c'est un maître... Depuis des millénaires, il ne connaît plus la violence. Il ne s'est jamais battu. Son esprit est entraîné, mais il ignore qu'un corps peut l'être aussi.

Subitement, d'un coup de talon, je lui écrase les orteils. Il pousse un véritable hurlement et, sous l'effet de la douleur se plie en deux. Je l'empoigne par les épaules et je lui redresse le visage pour accrocher à nouveau son regard.

Cette fois, il est en état de moindre résistance. Il paraît comprendre ce qui va se passer et je sens qu'il ramasse toute son énergie, mais je l'ai entamée. Et il craque d'un seul coup. En une seconde, je suis au cœur de ses pensées. Il est soudain, je le sens, à ma merci. Tout cède d'un seul coup. La force mentale est à la fois ce qu'un être a de plus fort et de plus fragile.

Même l'intelligence peut s'amollir comme un corps lorsqu'elle est durement frappée. Et c'est ce qui vient d'arriver pour Harrar. Plus jamais, il ne reprendra le dessus, désormais.

En tout cas, contre moi... Ça, *je le sais*. Il est devenu mon esclave, je suis son maître.

Un instant, je savoure ma victoire ou, plus exactement, j'éprouve un étrange sentiment de soulagement. Pour moi, mais aussi pour Lydia, Elsa, Marfa et Felton, sans oublier les Thanienens qui vont sortir bientôt du grand sommeil et qu'Harrar voulait avoir à sa merci par le truchement des robots.

Lorsque j'ai pris possession de ses pensées, il est tombé par terre et il met assez longtemps avant de se relever. De nouveau, je le contrôle et il ne résiste plus.

Le vaisseau dans lequel se trouvent mes amis est destiné à se perdre dans la barrière magnétique qu'il a rétablie et, là, il errera indéfiniment, conduit par des instruments déréglés... Une agonie qui peut durer des années.

Avant toute chose, il faut que j'empêche cela.

— Descendons dans ton laboratoire.

Il me précède. Pour rétablir cette barrière, il a pris de l'énergie dans les réserves destinées à la machine du grand réveil, sacrifiant ainsi délibérément des millions de vies humaines. Mais il ne tenait pas à se retrouver face à un trop grand nombre de ressuscités.

Le laboratoire!... Il me suffit d'y entrer et de regarder autour de

moi pour savoir ce que je dois y faire. La barrière magnétique est émise par une sorte de phare tournant, situé au sommet d'une sorte d'étroit donjon planté au milieu de la terrasse supérieure.

Il me suffit d'abaisser un levier pour couper le contact et renvoyer l'énergie captée au collecteur central. En agissant ainsi, je ne sauverai pas tous les êtres qu'Harrar avait condamnés, mais la plus grande partie tout de même.

Il me fixe d'un œil morne.

— Comment cela a-t-il commencé ?

— Dans notre société, le grand sommeil était d'une pratique courante. Depuis des siècles, nous vivions par tranches. Nous nous faisons régulièrement endormir volontairement en choisissant la date de notre réveil, dix ou cent ans plus tard, peu importait. C'est pour cela qu'il existe des installations dans presque toutes les habitations et des nécropoles pour accueillir le surplus. Je suis un savant, un biologiste et, un jour, j'ai découvert un principe, un principe dont j'ai voulu tirer toutes les conséquences moi-même. Malheureusement, j'étais tributaire des progrès de la science qui ne vont pas toujours de pair avec la vie humaine. Je me suis donc toujours arrangé pour faire alterner avec des périodes de recherche, des périodes de grand sommeil qui me permettaient d'attendre que les techniques dont j'avais besoin se soient perfectionnées.

— Ce principe, c'était celui de l'immortalité ?

— Oui. Malheureusement, on ne peut pas la mettre à la portée de tous, car ce serait la fin de la vie. Il fallait la réserver à des élus et, en même temps, s'arranger pour que les autres, ceux que j'appellerai les humains sacrifiés, ne se doutent de rien.

— C'est ce qui t'a conduit à mettre au point la technique des transferts ?

— Exactement. Mais ces transferts aussi devaient être secrets. J'en ai réussi un parfaitement. Donc, il n'y avait pas de problème et, pour réaliser mon but, j'ai dû m'allier à Talmon, président du Conseil des Sages, soixante-dix ans, à Staran, directeur de la section de cybernétique, quatre-vingts ans, et à Klinia qui commandait la section de programmation des robots. Ce que nous voulions, c'était endormir pour environ un mois tous les habitants de Thana, de façon à pouvoir procéder en toute tranquillité à nos transferts et aux falsifications nécessaires pour que nous retrouvions dans la nouvelle société un rang comparable à celui que nous occupions avant notre transfert.

— Et c'est ce que vous avez fait ?

— Progressivement. Nous n'avons pas endormi tous les habitants de Thana d'un seul coup. Ça nous a pris deux ans. Et, dès que ça a été fait, nous avons éliminé tous ceux qui auraient pu nous gêner par la suite.

— C'est-à-dire ?

— Les savants, les techniciens d'un certain niveau et tous les hommes politiques.

— Donc, la population qui va se réveiller...

— Aurait été sans moyen de nous résister. Nous aurions établi un nouveau régime, avec la complicité des robots, qui nous obéissaient tous, et nous aurions régné en maîtres sur la planète. J'ai dit en maîtres, pas en tyrans...

— Continue. Que s'est-il passé qui ait empêché ce plan monstrueux de se réaliser ?

Son visage se fige.

— J'avais pensé à tout sauf que le grand sommeil libérerait une énergie infiniment plus puissante que celle dont j'avais disposé lors de ma première expérience.

— Et alors ?

— Le transfert accompli, nous étions tous les quatre devenus des monstres. Un corps inexistant, une tête monstrueuse. Il n'était plus question que nous osions nous montrer. La foule nous aurait immédiatement massacrés. D'abord, parce qu'elle ne nous aurait plus reconnus, ensuite parce qu'elle nous aurait accusés de tous les crimes.

— De tous les crimes que vous aviez commis.

— La question n'était pas là. Nous étions prisonniers de notre triomphe. Car, tu le sais, on ne peut pas procéder à des réveils partiels. On le pouvait avant, plus à partir du moment où nous avions endormi la population tout entière, car nous avions dû modifier les installations. Et c'était irréversible.

— Vous avez donc attendu...

— Sans espoir. Nous ne connaissions, dans toute notre galaxie, aucune race susceptible d'atteindre un niveau technique capable, un jour, de leur donner la possibilité de voyager dans l'espace. Tu es venu, mais tu appartiens à une race issue d'une galaxie lointaine, et tu as mis cinq mille ans avant d'arriver. Est-ce que tu te représentes ce que c'est que cinq mille ans sans pouvoir bouger, cinq mille ans en n'étant plus qu'un pur esprit ? Naturellement, j'ai compris tout de suite l'erreur que j'avais commise, mais elle était irréparable, car nous n'avions plus d'« étincelle de vie » à notre disposition. L'« étincelle de vie », c'est ce que, dans ton langage, on nomme les gènes...

— J'avais compris.

— Cinq mille ans... Ça nous a donné à tous les quatre le temps de nous haïr à un point que tu ne peux pas imaginer. Seulement, nous ne pouvions rien, les uns contre les autres, rien, jusqu'au jour où tu es arrivé. La chance a voulu que tu te poses dans la zone que je commandais. Pour moi, il n'y a plus eu de problème. Tu m'apportais l'étincelle de vie dont j'avais besoin.

— J'apportais suffisamment d'étincelles de vie avec Felton pour vous sauver tous.

— Pas une seconde je n'ai envisagé cette solution. J'ai mis au point un plan. Tu le connais. J'ai procédé au transfert pendant que Talmon, Staran et Klinia m'attaquaient. Puis, je t'ai donné le moyen de fuir en laissant ce que tu prenais pour ton double auprès de mon cadavre. Klinia, Talmon et Staran s'y sont trompés comme toi. Et j'ai laissé pousser ma barbe pour que personne ne s'aperçoive que mon évolution n'était pas terminée à ce moment-là et qu'elle devait m'amener à devenir ton vivant portrait. Klinia m'a emmené dans sa forteresse, puis, avec Talmon et Harrar, ils se sont mis à votre recherche. Lorsque Klinia t'a fait l'offre que tu sais, Talmon et Staran étaient déjà morts. Et je l'ai fait tuer, elle, immédiatement après. Je ne pensais pas que tu parviendrais au temple de Vartosse, mais je n'ai rien fait pour t'empêcher d'y parvenir. Cela n'avait plus aucune importance pour moi. Le seul ennui pour moi, c'est que tu m'avais oublié, mais j'ai pu t'influencer à distance et tu es venu me rechercher. La suite, tu la connais.

— Je la connais, mais il reste deux choses que je ne comprends pas. D'abord, la raison pour laquelle tu m'as fait passer sous la machine d'enseignement. Si tu ne l'avais pas fait, jamais je n'aurais pu te vaincre.

— Il le fallait. Je ne savais pas si mes robots résisteraient assez longtemps contre la formidable pression exercée par les forces regroupées de Klinia, Staran et Talmon. S'ils avaient été vaincus trop vite, tu aurais emporté nos deux sarcophages dans ta fuite. Val 3 t'en aurait donné l'idée et, avec tes amis, tu m'aurais défendu désespérément jusqu'à la fin de mon transfert. Mais pour cela, il fallait que tu aies en toi les connaissances nécessaires.

— Et mes amis... Pourquoi ne les as-tu pas tout simplement exécutés au lieu de les envoyer dans l'espace ?

— Contrairement à ce que tu crois avec ta mentalité de Terrien, je ne suis pas un assassin. Je ne tue que par nécessité. Toi, il le fallait, à cause des connaissances qui étaient en toi. Pas eux. Une fois Thana réveillée, j'aurais supprimé la barrière et ils seraient parvenus à Soldivan où ils auraient raconté une histoire qu'ils n'auraient jamais pu prouver, car aucun vaisseau ne serait jamais revenu jusqu'ici.

Ce dialogue a été purement mental. Nous n'avons pas « parlé », au sens terrien du terme. Mais, soudain, j'ai l'impression que le cerveau d'Harrar se désagrège progressivement. Il me devient de plus en plus difficile d'obtenir des réponses aux questions que je me pose encore et, brusquement, mes pensées se trouvent en face d'un trou... Un vide.

L'œil se referme, la poitrine se soulève, puis, brusquement, c'est

fini... Harrar s'écroule et je sais qu'il est mort. Au fond, c'est la puissance mentale que je dégage qui l'a tenu si longtemps. Je l'ai porté en quelque sorte à bout de pensée.

Mort... Me voilà seul sur Thana dont la population va se réveiller. Une population qui n'aura plus personne pour la guider, qui sera désemparée en découvrant un monde qui ne ressemble plus à celui qu'elle aura l'impression d'avoir quitté hier.

Il n'est pas question que je l'abandonne. La grande ambition de Harrar, je vais devoir la réaliser à mon profit. Il n'y a pas d'autre solution.

Je suis le maître, ou, plus exactement, le dépositaire, ce qui revient au même. Dubitatif, je remonte sur la terrasse. De plus, il n'est pas question que je laisse les Terriens venir jusqu'ici... Pas tout de suite, en tout cas.

Dès que je serai certain que le vaisseau qui emporte Felton et les femmes sera passé, je rétablirai la barrière, et je regretterai Lydia. Mais ce n'est pas à moi que je dois penser...

J'ai désormais la responsabilité de toute une planète, et je ne sais pas encore ce que j'en ferai. Une planète où il n'y a plus de savants, plus de techniciens. Une planète dont toutes les connaissances sont concentrées en moi, sans que je le réalise entièrement. Ça se fera petit à petit, au fur et à mesure des besoins.

Mentalement, j'appelle un robot et c'est Val 3 qui se présente. Va-t-il faire la différence ? Est-il capable de deviner qui je suis réellement ?...

Non... Il attend mes ordres.

— Nous allons à la nécropole. Je veux savoir où en est le grand réveil.

— Trois hommes et une femme sont déjà sortis du sommeil. Pour le moment, ils sont hébétés et ne comprennent pas.

— Et des robots s'occupent de les reconforter ?

— Selon tes instructions.

Je lui désigne le cadavre d'Harrar et, tout de suite, il décrète :

— Le service d'entretien va s'en occuper.

VOLUME RÉALISÉ PAR P. I. E.

Palais de la Scala
MONTE-CARLO Principauté de MONACO

Publication mensuelle